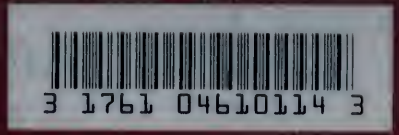

3 1761 04610114 3

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY,

PERE ET FILS.

NOUVELLE ÉDITION;

CONTENANT

LA MORT D'ASDRUBAL:
LE MARIAGE DE RIEN:
LE MARI SANS FEMME:
THRASIBULE:
L'IN-PROMPTU DE L'HÔTEL DE CONDÉ.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PQ
1875
M64
1776
t. 1

630652
7 3 56

AVERTISSEMENT.

SI l'on s'en rapportoit au premier éditeur des œuvres qui ont paru en 1698 ſous le nom de Montfleury (1), on devroit croire qu'il n'y a eu qu'un ſeul Montfleury auteur de pièces de théâtre, & que c'étoit le comédien de ce nom. *Celui dont on donne aujourd'hui les œuvres au public* (dit-on dans l'avis au lecteur) *n'a pas beſoin d'éloge..... Il a été, comme*

(1) Amſterdam, chez Adrian Braakman, en deux vol. *in*-12.

tout le monde ſait, contemporain de Moliere, a vécu & travaillé long-temps après lui, & ne lui a guère cédé, étant tout enſemble, auſſi bien que lui, auteur & acteur principal d'une troupe de comédiens du Roi (1).

Le détail dans lequel nous allons entrer détruira ces deux opinions, & juſtifiera le titre ſous lequel ce recueil eſt annoncé.

Zacharie Jacob, dit depuis *Montfleury*, étoit gentilhomme; il naquit au pays d'Anjou vers la fin du ſeizième ſiècle, ou au commencement du dix-ſeptième : ſes parens lui firent faire ſes études, l'envoyèrent à l'Académie pour y apprendre

(1) Le même avis au lecteur a été conſervé, p. 508 du Tome I. de l'Edition faite à Paris en 1705, chez Chriſtophe David, en 2 vol. *in*-12.

les exercices militaires, & le firent entrer enſuite Page chez M. le Duc de Guiſe. Le goût que le jeune Jacob avoit pour la comédie l'attiroit ſouvent à ce ſpectacle, & lui inſpira le deſir de ſe faire comédien, deſir qui prévalut ſur d'autres raiſons capables de l'en détourner ; il ſe retira ſans déclarer ſon projet, & ſe joignit à une troupe qui couroit les provinces. Ce fut alors que, pour ſe déguiſer, il prit le nom de Montfleury. La troupe Royale, connue ſous le titre de troupe de l'Hôtel de Bourgogne, fut bien-tôt inſtruite des talens & des ſuccès du nouvel acteur ; elle l'attira à Paris, où il fut reçu avec applaudiſſement. Ce fut ſans doute avant 1637. Il joua d'original dans *le Cid*, & dans

les Horaces ; & Chappuzeau qui nous indique ces faits, le cite comme un comédien achevé dès ce temps-là (1).

En 1638, il épousa Jeanne de la Chalpe, veuve de Pierre Rousseau, Ecuyer, sieur du Clos, comédien du Roi. Nous n'oublierons pas deux circonstances assez singulières, qui ont rapport à son mariage, & qui nous ont été confirmées par sa petite-fille : l'une, que le Cardinal de Richelieu voulut que la noce se fît dans sa maison de Ruel ; l'autre, que Montfleury étoit si fort entêté de la comédie, qu'il voulut qu'on joignît à son nom de famille celui de Montfleury, & qu'on n'y mît point d'autre qualité que celle de comédien du Roi.

(1) Histoire du théâtre François, p. 177 & 178.

En 1647, il donna au public une tragédie intitulée *la Mort d'Asdrubal* : cette tragédie fut imprimée à Paris, *in*-4°. (1), & dédiée au Duc d'Epernon; le Portrait de l'auteur se trouve au commencement.

Plusieurs écrivains ont attribué cette pièce à son fils, & cette erreur vient d'être renouvellée par l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire du théâtre, & principalement à la vie des plus célèbres comédiens François*, imprimés dans le Mercure de France du mois de Mai 1738 (2).

Il mourut au mois de Décembre

(1) Chez Antoine Sommaville, & Toussaint Quinet.

(2) Page 829. La tragédie *de la Mort d'Asdrubal* est de son fils : on verra bien-tôt qu'il n'avoit que sept ans, lorsqu'elle fut imprimée.

1667, pendant le cours des repréſentations de la tragédie d'*Andromaque*, qui commençoit à triompher d'une injuſte cabale. L'opinion la plus reçue, eſt qu'une veine qu'il ſe caſſa par les efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreſte, fut la cauſe de ſa mort; quelques perſonnes, moins fondées encore, & trop promptes à ſaiſir les choſes ſingulières, prétendent que le cercle de fer que Montfleury étoit obligé d'avoir pour ſoutenir le poids énorme de ſon ventre, n'empêcha point que par les mêmes efforts ſon ventre ne s'ouvrît, & attribuent à cet accident ſa mort, qui ſuivit de très-près la dernière fois qu'il monta ſur le théâtre. Nous oppoſerons à ces deux faits le témoignage d'une

célébre actrice de nos jours, encore vivante, & qui eſt arrière-petite-fille de Montfleury. Voici ce qu'elle nous écrit dans ſa lettre du 17 Février 1739. *A l'égard de Montfleury, pere, il eſt faux que le rôle d'Oreſte ait été la cauſe de ſa mort par une veine qu'il s'étoit caſſée : ma grand'mere m'a conté cette mort pluſieurs fois ; mais les particularités paroîtroient des fables, ſi on les expoſoit au jour. Il eſt ſeulement certain que Montfleury étant chez un marchand de galon, un inconnu qui s'y trouva l'avertit de ſonger à lui, parce qu'il étoit bien malade. Montfleury ne fit pas grande attention au diſcours d'un homme qu'il regardoit comme un fou ; mais de retour chez lui, ayant appris que la même perſonne étoit venue dire.*

à ſes domeſtiques que leur maître étoit en grand danger, il ſe ſentit ému, frappé, il alla le ſoir jouer Oreſte, revint avec la fièvre, & mourut en peu de jours. Et dans ſa lettre du 23 du même mois: *Je ne puis vous en donner d'autres preuves que de l'avoir entendu dire à ſa fille Mademoiſelle d'Ennebault ma grand'mere. Elle m'a dit auſſi que, comme ſon pere étoit à l'article de la mort, pluſieurs de ſes camarades, les médecins & le confeſſeur étant dans la chambre, le même inconnu entra, & dit à Montfleury qui le reconnut: Allons, Monſieur, cela ne ſera rien, que l'on me donne du vin & un verre. Les médecins avoient condamné le malade, & ſoutinrent à ſa femme que c'étoit un charlatan, le confeſſeur dit que c'étoit un ſorcier,*

le malade crioit en vain qu'on donnât à cet homme ce qu'il demandoit ; on fut sur le point de l'arrêter, c'étoit sur les neuf heures du soir ; il s'en alla, & étant sur le pas de la porte, il dit : J'en suis fâché, j'aurois tiré ce pauvre Montfleury d'affaire, mais il ne passera pas minuit ; ce qui arriva.

Nous n'ajouterons à ce détail aucunes réflexions. Ce qui doit passer pour constant, c'est que sans veine cassée, sans ventre ouvert, Montfleury, après avoir joué le rôle d'Oreste, revint chez lui avec une fièvre qui, en peu de jours, le mit au tombeau.

Ce fut une perte pour le public, c'en fut une pour ses camarades ; c'en fut même une pour Racine,

ſi l'on en croit M. de Saint-Evremond (1).

Vous avez raiſon de dire que cette piéce (Andromaque) eſt déchue par la mort de Montfleury, car elle avoit beſoin de grands comédiens pour remplir par l'action ce qui lui manque. Attila, au contraire, a dû gagner quelque choſe à la mort de cet acteur; un grand comédien eût trop pouſſé un rôle aſſez plein de lui-même, & eût fait faire trop d'impreſſion à ſa férocité ſur les ames tendres.

Il n'eſt pas ici queſtion de contredire ou d'approuver le jugement que M. de Saint-Evremond fait d'*Andromaque;* on le rapporte uniquement, parce qu'il donne une

(1) Lettre à M. de Lyonne en 1669.

idée des talens de Montfleury comme comédien.

Par la même raison nous donnerons aussi un extrait de la gazette de du Lorens, du 17 Décembre 1667, par laquelle il annonce sa mort.

Mais n'a guère, en un seul moment,
Elle mit dans le monument,
D'un coup de sa fléche mortelle,
Tant elle est barbare & cruelle
Envers tous ceux du genre humain;
Un Grec, un Sarmate, un Romain,
Un Ottoman, un Perse, un Scythe,
Un Espagnol, un Moscovite,
Un Capitaine, un Empéreur;
Et, (voyez quelle est sa fureur!)
Un Villageois, un Secrétaire,
Un Satrape, un homme d'affaire,
Un Berger, & maint autre encor;
Et cette Madame la Mort,

L'intendante des parricides,
Fit ce grand nombre d'homicides,
Et de tout un beau pot-pourri,
En assassinant Montfleury,
Qui, d'une façon sans égale
Jouant dans la troupe Royale,
Non les rôles tendres & doux,
Mais de transports & de courroux,
Et lequel a, jouant Oreste,
Hélas! joué de tout son reste!
O rôle tragique & mortel!
Combien tu fais perdre à l'hôtel
En cet acteur inimitable!
C'est une perte irréparable.
O vous, qu'il a tant ébaudis,
Dites pour lui, *De profundis.*

La réputation de Montfleury, comme excellent comédien, auroit passé jusqu'à nous sans la moindre diminution, si Moliere n'y avoit donné atteinte dans son *In-promptu*

de Verſailles. On ignoroit alors au théâtre l'art de parler en récitant des vers tragiques ; le ſpectateur étoit ſéduit par une prononciation cadencée qui tenoit plus du chant que de la déclamation ; l'acteur ne ſavoit émouvoir qu'en outrant les ſentimens ; la ſimple nature, ornée uniquement des graces néceſſaires pour l'embellir ſans la défigurer, eût paru froide : l'art n'étoit peut-être pas encore parvenu à ce degré de perfection d'imiter exactement la nature ; le goût n'étoit pas aſſez ſûr, aſſez éclairé, pour ne ſe plaire qu'à cette imitation exacte. C'étoit moins enfin un reproche à faire avec juſtice à Montfleury, de tomber dans le défaut d'une déclamation outrée, que ce n'eſt un mérite

à Moliere d'avoir ſenti que c'étoit un défaut. Ajoutons que Moliere peut avoir chargé la peinture qu'il fait de notre acteur, ainſi que des autres qu'il ne ménage pas davantage. Indépendamment de l'intérêt qu'il avoit, comme chef de troupe, à diminuer le mérite des principaux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, il étoit vivement piqué contre eux de ce qu'ils avoient repréſenté ſur le théâtre *le Portrait du peintre* (1), critique amère contre lui, & contre ſa comédie de *l'Ecole des Femmes*. On voit encore qu'il tire avantage de tout, & qu'il s'en prend même à la taille de Montfleury qu'il cherche à tourner en ridicule.

En effet, Montfleury étoit fort

(1) Cette comédie étoit de Bourſault.

gros : mais il étoit le modèle de ceux qui vouloient se dévouer au théâtre (1). Baron l'appelloit son maître (2); c'est de lui qu'il avoit reçu les premières leçons ; apparemment avant l'année 1664; temps auquel Moliere obtint du Roi un ordre pour faire passer le jeune Baron de la troupe de la Raisin dans la sienne. Enfin, on ne peut se dispenser de rapporter les paroles du même Chapuzeau, déja cité plusieurs fois. *Il est rare*, dit-il, *de voir un acteur exceller dans les deux genres*, (sérieux & comique,) *& dans tous les caractères, & le théâtre n'a guères eu qu'un Montfleury qui s'étoit rendu si illustre en toute manière.*

(1) Chappuzeau, page 182.
(2) Lettre de Mademoiselle Desmares.

Il laiſſa quatre enfans, un fils nommé Antoine Jacob, qui prit auſſi dans la ſuite le nom de Montfleury, & trois filles deſquelles nous aurons occaſion de parler. A l'égard de ſa veuve, elle reſta à la comédie : on ne ſait point dans quel temps elle ſe retira : on voit ſeulement qu'en 1674 elle jouiſſoit d'une penſion (1).

Antoine Jacob étoit né à Paris en 1640, il fut élevé avec ſoin ; par déférence pour la volonté de ſon pere, il ſe fit recevoir avocat en 1660 ; mais ſon goût pour la poëſie & pour les ouvrages de pur bel-eſprit, ne tarda pas à ſe déclarer. Cette même année il fit paroître, pour ſon coup d'eſſai, une comédie

(1) Chappuzeau, page.....

en un acte, à laquelle il mit son nom ; l'année suivante, il en donna une autre ; il ne paroît pas qu'il ait jamais suivi le Barreau, & il a continué à faire des comédies. Les voici dans l'ordre où elles ont paru, ou du moins où elles ont été imprimées.

LE MARIAGE DE RIEN, comédie en vers de huit syllabes, en un acte : représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, dédiée à Messire Charles Testu, &c. (signée Jacob, avocat en Parlement ;) Paris, *in*-12. Guillaume de Luyne, par privilége du 3 Mai 1660 : achevée d'imprimer le 10 du même mois. Elle fut imprimée à Paris chez Jean Ribou, en 1680, sous le nom de Montfleury.

LES BESTES RAISONNABLES, comédie en un acte en vers : représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, dédiée à François de Rostaing, Comte de Bury, &c. (signée Antoine Jacob, Avocat en Parlement;) Paris, *in*-12. Guillaume de Luyne, par privilége du 28 Février 1661 : achevée d'imprimer le 15 Mai de la même année.

LE MARI SANS FEMME, comédie en cinq actes en vers : représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

THRASIBULE, tragi-comédie, représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Paris, *in*.12. N. Pepingué, par privilége du 15 Janvier 1664 : achevée d'imprimer le 17 Avril.

L'ÉCOLE DES JALOUX, *ou* LE COCU VOLONTAIRE, comédie en trois actes en vers : représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, dédiée aux Cocus, (signée, Antoine Jacob Montfleury.) Paris, *in*-12. N. Pepingué, par privilége du 15 Janvier 1664 : achevée d'imprimer le 19 du même mois.

L'IN-PROMPTU DE L'HOSTEL DE CONDÉ, comédie en un acte, en vers : représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne. Paris, *in*-12. N. Pepingué, par privilége du 15 Janvier 1664 : achevée d'imprimer le 19 du même mois.

C'est une réponse à l'*In-promptu de Versailles*, comédie dans laquelle Moliere avoit tourné en ridicule la manière de déclamer des

principaux acteurs de l'hôtel de Bourgogne ; Montfleury, pere, n'y étoit pas ménagé ni épargné.

Son fils, déja connu par quelques piéces de théâtre, avoit bonne grace à se servir, pour venger son pere, des mêmes armes avec lesquelles son pere avoit été attaqué.

De Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, & qui avoit aussi été joué, fit paroître la *Vengeance des Marquis*, ou *Réponse à l'Impromptu de Versailles*, comédie en un acte en prose : représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Paris, *in*-12. Etienne Loyson, 1664.

Boursault, qui avoit été le moins ménagé, ne crut pas devoir répondre ; & cette querelle, qui, entre

Moliere

Moliere & lui, étoit devenue plus ſérieuſe par les reproches piquans, & par les perſonnalités étrangères à la qualité d'auteur, ne fut plus qu'une ſimple ſuite de rivalité, indiſpenſable entre des troupes qui aſpirent à attirer le public chez elles, au préjudice l'une de l'autre.

On nous ſaura peut-être gré de donner ici des vers imprimés à la ſuite de la premiere édition de l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé ;* ce ſont quatre refrains qui ont cette particularité d'être ſur une ſeule rime en IQUE, & qui ont rapport à la querelle dont nous venons de parler. L'auteur eſt un nommé le Camus.

REFRAIN
SUR LA CONTRE-CRITIQUE,
à M. Bourſault.

QUi ne voit la contre-Critique
Faire admirablement la nique
A la feinte & fine critique,
Ou plutôt louange emphatique;
Puiſque c'eſt l'apologétique
Où s'exalte un acteur comique,
Qui veut paſſer pour héroïque;
Qui ne le voit?
Qui ne voit que, par Réthorique;
Bourſault, dans l'ordre académique,
En la manière qu'il s'explique,
Rédigé par art poëtique,
Fait nargue à cette proſaïque;
Et détruit le panégyrique
De l'auteur de l'Ecole inique;
Qui ne le voit?

Qui ne voit l'hôtel qui se pique,
De mériter la palme unique,
Pour être beaucoup énergique
En la théâtrale pratique
Du poëme dit dramatique;
Peindre un simulé satyrique;
Qui contrefait le fantastique;
Tondre & barrer la sophistique;
Qu'elle traite comme ironique;
Qui ne le voit?

REFRAIN SUR LES IN-PROMPTUS,

à M. Montfleury le jeune.

QUi n'entend bruire la Critique
Pour remonter sur sa bourique,
Qui déclame dans sa réplique,
Et réfute qui la syndique,
D'un esprit chaud & colérique;
Qu'on peut réputer frénétique,
D'autant qu'elle est foible en Logique;
Qui ne l'entend?

Qui n'entend la ſcientifique,
Cette adroite contre-Critique,
D'une méthode économique,
Débiter ſa Dialectique,
Ainſi que Montfleury l'indique,
Dans ſon attrayante duplique,
Qui ne peut craindre de triplique;
Qui ne l'entend?

Qui n'entend que, par politique,
La troupe dite Royalique,
Propre à tout ce qu'elle s'applique,
D'un air galant & magnifique,
Fait dire à ſon fouet claque & clique,
D'une manière pathétique,
Qui confond un acteur farcique,
Et ſème la terreur panique
Dans la troupe Moliérique;
Qui ne l'entend?

REFRAIN
SUR L'ÉCOLE DES JALOUX,

Au même ſieur Montfleury le jeune.

VEnez tous au lieu Pindarique,
Pour voir l'Ecole mirifique
De Montfleury le verſifique,
Dont l'eſprit du tout Angélique
Peut contenter le plus critique,
Divertir un mélancolique,
Et déſourciller un Stoïque :
Venez-y tous.

Venez tous, beau ſexe & pudique,
Et vous, qui d'humeur pacifique,
Etes de l'ordre hiérarchique,
Vous n'y verrez rien de tragique,
Rien de groſſier ni de ruſtique,
De déplaiſant, ni qui s'implique,
Contraire au décret canonique;
Venez-y tous.

Venez tous, la pièce eſt publique,
Pour argent on la communique
Au curieux, au chimérique,
Au marchand, au géographique,
Au médecin, à l'empyrique,
Au noble artiſan, au chymique,
Au charlatan, au juridique,
Au docte, au ſage, au lunatique,
Et ſouffre juſqu'au ſatyrique;
Venez-y tous.

REFRAIN SUR LES DIFFÉRENDS des troupes de l'Hôtel & du Palais.

QUi ne ſait quelle eſt la rubrique
Des combats réglés ſans muſique;
A coup de langue & non de pique
De la troupe hiéroglifique,
Contre la troupe palatique,
Dont l'une voudroit l'autre étique,
Ou du moins fort paralytique;
Qui ne le ſait?

Qui ne fait leur fin lucratique
Se conjoindre à l'honorifique,
Pour tirer d'hôtel & boutique
L'argent qu'on y tient en relique,
Soit de la nouvelle fabrique,
De la moderne, ou de l'antique,
Sans s'informer s'il vient d'Afrique,
De l'Asie ou de l'Amérique,
Pourvu qu'en France on en trafique;
Qui ne le fait?

L'ÉCOLE DES FILLES, comédie en cinq actes en vers, dédiée à M. Dreux, Avocat Général en la Chambre des Comptes : représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, Paris, *in*-12. Pepingué, par privilége du 17 Mars 1666, achevée d'imprimer le 28 Juin de la même année.

LA FEMME JUGE ET PARTIE, comédie en cinq actes en vers, dédiée à Messire Nicolas Potier, Sei-

gneur de Novion, Préſident à mortier : repréſentée ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Paris, *in*-12. 1669. Jean Ribou, par privilége du 24 Mars, achevée d'imprimer le 3 Avril. Le ſuccès de cette piéce a balancé celui du *Tartuffe*. Ce partage de ſentimens ne fait pas honneur au goût de nos peres. Mademoiſelle d'Ennebault jouoit le rôle de *Julie ;* Raymond Poiſſon jouoit celui de *Bernardille ;* Mademoiſelle Beauchâteau, les ſieurs de Villiers, Hauteroche, & Brecourt repréſentoient les autres rôles (1). Cette pièce fut jouée chez Madame la Ducheſſe de Bouillon (2).

PROCÈS DE LA FEMME JUGE ET

(1) Du Lorens, lettre du 16 Mars 1669.
(2) Du Lorens, ibid.

PARTIE, comédie en un acte en vers : représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, Paris, Gabriel Quinet, *in*-12. par privilége du 19 Novembre 1669, achevée d'imprimer le 12 Décembre.

LE GENTILHOMME DE BEAUCE, comédie en cinq actes en vers, dédiée à L L. A A. les Princes de Brunswik, & de Lunebourg. Paris *in*-12. Jean Ribou, par privilége du 7 Septembre 1670, achevée d'imprimer le 18 du même mois.

Cette comédie fut jouée à Versailles devant le Duc de Buckingham, sur un théâtre dressé dans le petit parc, par le sieur Vigarini (1).

LA FILLE CAPITAINE, comédie en cinq actes en vers, dédiée à son

(1) Du Lorens, lettre du 13 Septembre.

Alteſſe Monſeigneur le Prince Eugene de Savoie, Comte de Soiſſons: repréſentée ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Paris *in*-12. Pierre le Monnier 1672. Par privilége du 17 Décembre 1671. achevée d'imprimer le 4 Janvier 1672. Mademoiſelle d'Ennebault jouoit le rôle d'*Angélique.*

L'AMBIGU COMIQUE, *ou* LES AMOURS DE DIDON ET D'ENÉE, tragédie en trois actes, mêlée de trois Intermèdes comiques, chacun en un acte en vers: repréſentée ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

LE NOUVEAU MARIÉ.

DOM PASQUIN D'AVALOS.

LE SEMBLABLE A SOI-MESME. Paris, *in*-12, avec un avis au lecteur. Henry Loyſon..... 1673.

LE COMÉDIEN POETE, comédie en cinq actes en vers. Paris, *in*-12. Pierre Promé, par permiſſion ſimple du 6 Mars 1674. Elle fut repréſentée ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

Cette comédie eſt d'une compoſition ſingulière. Le premier acte fait une piéce ſéparée qui n'a aucun rapport au titre du *Comédien Poëte*, & ſuivi d'une ſcène qui finit ce même prologue, & qui annonce une pièce en quatre actes en vers, dont le ſujet n'a aucun rapport avec la première; mais qui a donné le titre général de *Comédien Poëte*, parce qu'il eſt annoncé que c'eſt une pièce faite par un comédien. Le premier acte ſéparé a été imprimé *in*-12. ſous ce titre, *Le Garçon ſans conduite*,

ſuivant la copie imprimée à Paris. (Troyes) 1698.

Il y a quelques additions dans la première ſcène du Prologue qui ne ſont point dans la première édition.

La ſcène qui eſt entre un acteur & un poëte, ſe paſſe entre *Damon* & *Criſpin* ſon valet, & l'addition roule ſur une plaiſanterie contre les cocus, tirée de la ſuite du prologue qui eſt totalement retranchée, & ſur une plaiſanterie contre les Procureurs, ſubſtituée à celle qui eſt dans la même ſuite du prologue contre les Médecins.

Les quatre derniers actes ont été imprimés ſéparément à Caën, *in*-12. Jacques Godes, 1700, ſous ce titre: *Les Amans infortunés & contens.*

En 1732 les comédiens la repré-

sentèrent sous le titre de *la Sœur ridicule*.

TRIGAUDIN *ou* MARTIN BRAILLARD, comédie en cinq actes, en vers : représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Paris, *in*-12. Pierre Promé, par permission simple du 10 Mars 1674.

CRISPIN GENTILHOMME, comédie en cinq actes, en vers, non imprimée jusqu'à présent, mais représentée en 1677 (1).

Toujours d'un beau prétexte on se laisse toucher ;
Et certain Abbé qu'on renomme
Disoit qu'il n'alloit voir le Crispin Gentilhomme ;
Que pour apprendre à bien prêcher.

LA DAME MÉDECIN, comédie en cinq actes, en vers, non imprimée

(1) *Voyez* Dissertation sur les tragédies de Phédre & d'Hippolyte. Paris *in*-12. 1672.

juſqu'à préſent, mais repréſentée ſur le théâtre de l'hôtel de Guénégaud (1).

LA DUPE DE SOI-MESME, comédie en cinq actes, en vers, non imprimée pareillement ; on n'a pu découvrir la date de ſa repréſentation. Les manuſcrits de ces trois pièces nous ont été remis par Mademoiſelle du Pleſſis, fille de l'auteur, aujourd'hui vivante.

Pluſieurs de ces comédies ſont reſtées au théâtre ; mais on ne peut diſſimuler qu'il n'y ait un juſte reproche à faire à l'auteur ſur la licence qu'il s'eſt ſouvent permiſe, ſoit dans le choix des ſujets, ſoit dans les expreſſions. La comédie, plus chaſte aujourd'hui, n'admettroit plus de

(1) *Voyez* le Mercure de Janvier 1678. p. 291.

pareils ouvrages, & ceux-ci ne se soutiennent que par l'habitude où l'on est de les voir avec indulgence. On remarque en général dans les pièces de Montfleury, de l'esprit, des vers heureusement tournés, des images vives & rendues avec précision, & une grande connoissance du monde & du théâtre. Il avoit beaucoup de littérature, il savoit & parloit si parfaitement l'Espagnol, que la feue Reine, dont il avoit l'honneur d'être connu, disoit que ceux même du pays ne le parloient pas si bien que lui; aussi a-t-il pris dans leurs auteurs quelques-uns des sujets qu'il a traités.

Après s'être long-temps distingué dans une carrière, où l'on peut tout au plus acquérir de la gloire, Montfleury prit le parti de la finance.

En 1678, M. Colbert, qui l'aimoit, le chargea d'une commiſſion très-délicate, & l'envoya en Provence, pour y faire le recouvrement des ſommes que le Parlement devoit au Roi. Montfleury, plus prudent que ceux qui y avoient été avant lui, ſe conduiſit avec tant de ſageſſe, qu'en ramenant les eſprits, il trouva le ſecret de ſatisfaire à la fois la Cour & le Parlement : cette compagnie lui offrit même une place de Conſeiller, mais ſa modeſtie ne lui permit pas de l'accepter. Il entra ſucceſſivement dans pluſieurs affaires où il eut occaſion de faire connoître ſa probité & ſes talens. Le Miniſtère, content de ſa conduite, lui deſtina une place dans les Fermes générales, &, dans cette vue, le

rappella à Paris en 1684 : mais il tomba malade, & mourut à Aix, d'une hydropiſie le onze Octobre 1685. Nous n'omettrons pas que, pendant le cours de ſa maladie, Monſeigneur le Dauphin lui fit écrire pour l'engager à continuer de travailler pour le théâtre, & lui fit offrir une penſion.

Il avoit épouſé, en 1665, Damoiſelle Marie-Marguerite de Soulas, fille de Joſias de Soulas, Ecuyer ſieur du Tot, ſurnommé Floridor, comédien du Roi : de ce mariage eſt née une fille que nous avons déja nommée, & de qui nous tenons les particularités que nous venons de rapporter.

Le détail ſuivant pourra plaire aux perſonnes curieuſes d'anecdoctes, &

qui s'amuſent de tout ce qui a rapport au théâtre.

Montfleury pere laiſſa trois filles, comme nous l'avons dit. N.... fut mariée à M. de Boisfrand qui étoit établi dans ſa Province, à Montron en Périgord.

Françoiſe.... connue au théâtre ſous le nom de Mademoiſelle d'Ennebault. Son pere eut de la peine à conſentir à ce mariage, parce que d'Ennebault avoit pour tout bien un emploi en Bretagne, mais ſa fille l'aimoit, & il y conſentit: les nouveaux mariés partirent pour s'y établir, mais ils n'y reſterent pas longtemps. Mademoiſelle d'Ennebault revint à Paris, & entra à l'hôtel de Bourgogne; elle y étoit en 1664, & fit *Vénus* dans le Prologue des

Amours déguisés, Ballet dansé par le Roi le 16 Février (1). Elle jouoit les seconds rôles dans le sérieux & dans le comique, comme *Junie* dans *Britannicus*, & l'amoureuse dans *la Mere Coquette*. Elle jouoit les rôles de femme travestie en homme; son frere l'avoit eue probablement en vûe, quand il composa *la Femme Juge & Partie*, & *la Fille Capitaine*. Elle étoit belle, petite avec de l'embonpoint, & chantoit avec grâce.

Son mari ne monta jamais sur le théâtre. Il aimoit le jeu à la fureur, & devint un des plus gros joueurs de Paris. Sur la fin de ses jours il n'en étoit pas plus opulent, & est mort à Paris dans un âge fort avancé.

(1) *Voyez* la Gazette de Loret, 1664, p. 26.

Hauteroche (1), en lui dédiant sa comédie intitulée, *Le Cocher supposé*, représentée en 1684, rend justice à sa probité & à ses bonnes mœurs. Il avoit eu une fille qui vit encore, & qu'il maria à N.... Desmares, comédien, pere de l'illustre Charlotte Desmares, & de la mere de Marie-Anne Dangeville qui marche si dignement sur les traces de sa tante.

La troisième N.... épousa un gentilhomme de la Rochelle, nommé Du Landa, qui avoit eu du bien, mais qui ne vivoit plus que d'une pension que son frere lui faisoit. Ils prirent le parti de la comédie, changèrent de

(1) Comédien & auteur de piéces de théâtre, dont quelques-unes ont été mises sous son nom par T. Corneille.

nom, prirent celui de du Pin, allèrent jouer à Rouen & en d'autres endroits, jusqu'au temps où ils entrèrent dans la troupe du Marais, & de-là, après la mort de Moliere, dans la troupe du Roi établie à l'hôtel de Guénégaud, & formée des débris de la troupe de Moliere, & du Marais.

Mademoiselle du Pin étoit belle & bien faite, mais elle grassayoit, & parloit du nez. Il falloit qu'elle fût une grande actrice pour plaire avec ces défauts : Elle jouoit les rôles de Reine mère, & brilloit sur-tout dans celui d'*Agrippine*. Son mari fut moins célèbre du côté du talent; il étoit déja vieux, quand il hérita de son frere, & est mort à Paris.

En 1684, la troupe de l'hôtel de Bourgogne, & celle de l'hôtel de

Guénégaud étant réunies (1), le Roi remit à Madame la Dauphine le soin de la comédie, & Mesdemoiselles d'Ennebault & du Pin furent renvoyées avec chacune une pension de mille livres; & une de leurs parts fut partagée entre Mesdemoiselles du Rieux & des Brosses. On prétend que Baron fut l'auteur de ce changement pour faire recevoir sa belle-sœur, femme de Florent Carton Dancourt, & son beau-frere le jeune la Thorilliere, auxquels on partagea l'autre part. On ne s'apperçut que foiblement de la sortie de ces deux actrices,

(1) Cette réunion fut faite en 1681, à l'occasion de Mademoiselle de Champmeslé & de son mari, qui, en se retirant à l'hôtel de Guénégaud, mirent les comédiens de l'hôtel de Bourgogne hors d'état de jouer du tragique. Ces deux troupes réunies eurent ordre de jouer tous les jours.

parce que Mademoiſelle Beauval, quoique jeune, avoit pris les rôles de Reine, & Mademoiſelle Raiſin ceux de Princeſſe. Mademoiſelle d'Ennebault eſt morte en 1708, & ſa ſœur ſix mois après elle.

Le principal mérite de ce recueil, s'il en a quelqu'un, viendra ſans doute de ce qu'il eſt plus ample que ceux d'Amſterdam & des Provinces du Royaume ; qui preſque toutes fourmillent de fautes, & jettent l'Acteur & le Lecteur dans des embarras continuels.

Aux piéces de Montfleury, déja connues, nous en ajoutons trois, qui, juſqu'à préſent, n'avoient point été imprimées. Avec une pareille augmentation il a fallu néceſſairement diviſer ce recueil en quatre Tomes.

Nous ne ferons point l'ennuyeux détail du mauvais état dans lequel nous avons trouvé les deux anciennes éditions ; nous dirons seulement que rien n'a été négligé dans celle-ci, ni pour la partie typographique, ni pour le recouvrement des vers, dont l'omission décèle le peu de soin des premiers Editeurs de M^rs. de Montfleury.

LA MORT

LA MORT D'ASDRUBAL,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ASDRUBAL, Prince de Carthage.

SOPHRONIE, femme d'Asdrubal.

SOPHONISBE, fille d'Asdrubal.

HIANISBE, fille d'Asdrubal.

AMILCAR, Amiral de Carthage.

SCIPION, Général d'armée des Romains.

CATON, Lieutenant de Scipion.

LÉLIE, Lieutenant de Scipion.

TRÉBACE, Capitaine Romain.

Troupe de soldats Romains.

Troupe de soldats Carthaginois.

La Scène est dans le camp de Scipion, devant le Fort de Carthage.

LA MORT D'ASDRUBAL,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCIPION, CATON, LÉLIE, suite.

SCIPION.

ENfin Rome triomphe, & les Carthaginois
Dans peu seront contraints d'obéir à ses loix;
Malgré tous leurs efforts cette ville superbe,
Qui s'élevoit au ciel, est plus basse que l'herbe.

Carthage n'eſt plus rien qu'un objet de terreur,
Qu'un théatre ſanglant, qu'un déſert plein d'horreur.
Ses ruines, qui ſont & ma gloire & ma joie,
Semblent repréſenter les ruines de Troie;
Son ſort eſt plus funeſte, & nos exploits guerriers,
L'accablant de cyprès, nous chargent de lauriers.
Pourſuivons donc, Romains, achevons la victoire,
Qu'un nombre de captifs augmente notre gloire;
Attaquons ces vaincus, & portons dans leur ſort,
Avec l'aigle Romain, la terreur & la mort.
Avant que le ſoleil acheve ſa carrière,
Faiſons de cette place un vaſte cimetière,
Et traînons après nous ce reſte d'habitans
Qui ne peut réſiſter à tant de combattans.

CATON.

Pourſuivons, grand héros, achevons nos conquêtes;
Que la foudre qui tonne éclate ſur leurs têtes.
Aſſurons, par la mort ou la captivité,
Du ſénat & de nous l'entière liberté.
Le ſort, les relevant, nous jetteroit à terre:
Ils porteroient chez nous le flambeau de la guerre;
Et le ſeul déſeſpoir, s'emparant de leurs cœurs,
Peut faire triompher les vaincus des vainqueurs.

LÉLIE.

Pour être nos vainqueurs, il ſe faut mieux defendre.
Carthage n'eſt plus rien que pouſſière & que cendre,
Et l'on y voit rouler ſur ces funeſtes bords
Dans des torrens de ſang des montagnes de morts.
L'Afriquain déſormais ne peut être contraire:
Pour choquer les Romains c'eſt un foible adverſaire.
Prends donc pitié, Seigneur, de ce peuple innocent,
Son crime ſeulement fut d'être trop puiſſant,

Et l'effort de ton bras l'a fait si misérable,
Que jamais son pouvoir ne le rendra coupable.

SCIPION.

J'approuve ce conseil utile & glorieux,
L'on ne sauroit faillir en imitant les dieux.
Pardonnons, la pitié nous enjoint de le faire;
Mais la prudence aussi m'ordonne le contraire.
Ne te souvient-il plus qu'Annibal autrefois
Fit pâlir le sénat du bruit de ses exploits?
Ne te souvient-il plus que l'effort de ses armes
Fit coûter aux Romains tant de sang & de larmes?
Que le Tibre en rougit, & déborda des pleurs
Qu'ils nous faisoient verser au fort de nos malheurs.
Annibal fut seize ans à ravager nos terres;
Un siége de trois ans doit-il finir nos guerres?
Et par quelle raison dois-je prendre à merci
Ce peuple qui toujours fut de crimes noirci?
Qui porte sur son front la couleur de son ame,
Qui par la trahison veut prolonger sa trame;
Qui proche de la mort nous cache son orgueil,
Pour pouvoir quelque jour creuser notre cercueil.

LÉLIE.

Je crois que justement tout ce peuple barbare
Mérite de sentir le mal qu'on lui prépare;
Mais puisque de son crime il demande pardon,
Pourroit-on justement lui refuser ce don?

CATON.

Oui, Lélie, on le peut; car notre république
Veut pour sa sûreté la ruine d'Afrique.
Il nous faut obéir à la loi du sénat,
Pour la gloire de Rome & le bien de l'État.

LÉLIE.

Quoi? Le sénat veut-il....

CATON.

N'en doute point, Lélie.
C'eſt le ſouhait commun de toute l'Italie,
Qui veut qu'un peuple fier gémiſſe ſous nos fers,
Et qu'un triomphe entier venge nos maux ſoufferts.

SCIPION.

Chaſſons donc la pitié, contentons ſon envie,
Allons dedans ce fort les priver de la vie.
Vous Lélie & Caton, donnez l'ordre qu'il faut
Pour ſe bien préparer à donner cet aſſaut.

CATON.

Ce généreux deſſein qui te comble de gloire,
Va graver tes exploits au temple de mémoire;
Ton bras, les détruiſant pour notre liberté,
Rendra ton nom fameux à la poſtérité.
Mais quelqu'un vient ici.

SCÈNE II.

SCIPION, TRÉBACE, CATON, LÉLIE.

SCIPION.

Déclare ton meſſage.

TRÉBACE.

Seigneur, l'ambaſſadeur du peuple de Carthage
Deſire avoir l'honneur de vous entretenir,
Il attend ici près.

SCIPION.

Va le faire venir.
Que dois-je faire? O dieux!

CATON.

Quoi? Ce grand capitaine
Qui fait craindre par-tout la puissance Romaine;
Qui porte la terreur & la mort avec soi,
Du seul nom des vaincus a-t-il eu de l'effroi?
Non, jamais votre front n'a pâli pour la crainte:
C'est d'un trait de pitié que votre ame est atteinte.
Mais songez, Scipion, que ce peuple vaincu
Pour le repos de Rome a déja trop vécu,
Qu'on ne peut, sans le perdre, assurer sa victoire;
Que le sénat le veut, & que c'est votre gloire.

SCIPION.

Si sa perte de Rome assûre le pouvoir,
Pour le perdre dans peu je ferai mon devoir.
Ce peuple t'apprendra par son cruel naufrage
Que la pitié n'a point fait changer mon visage,
Et que, si j'ai pâli, c'est seulement de peur
Qu'un trop long entretien differe son malheur;
Car si l'ambassadeur..... Mais je le vois paroître;
Son front triste & confus le fait assez connoître.

SCÈNE III.

AMILCAR, SCIPION, CATON, LÉLIE.

AMILCAR.

Généreux protecteur de l'Empire Romain;
Qui peux de l'univers le rendre souverain;
Illustre conquérant, capitaine indomptable,
Tu sçais qu'injustement le malheur nous accable;
Et nous venons nous plaindre à toi-même de toi
Pour nous faire raison d'avoir faussé ta foi.

Du moins fais-nous sçavoir le sujet qui t'anime :
Avant que de nous perdre, apprends-nous notre crime.
Pour éviter l'effort de tes vaillantes mains,
N'avons-nous pas payé le tribut aux Romains ?
N'avons-nous pas donné, les yeux baignés de larmes,
Nos femmes, nos enfans, nos vaisseaux & nos armes,
Nos éléphans, nos biens, afin que désormais
Nous eussions avec Rome une éternelle paix ?
Tu nous promis alors que jamais les années
Ne verroient par tes mains trancher nos destinées ;
Que, pour t'en retourner tu refendrois les eaux,
Quand Carthage en son port n'auroit plus de vaisseaux ;
Et n'ayant plus de quoi pour la pouvoir défendre,
Au mépris de ta foi tu l'as réduite en cendre.
N'est-ce pas-là l'effet d'une injuste rigueur,
Et sans crime peux-tu te dire son vainqueur ?
Que n'a-t-elle souffert durant trois ans de guerre
Qu'on l'a vue assiegée & par mer & par terre ?
Pour commencer ses maux les Romains triomphans
Rempliſſent ses fossés du sang de ses enfans.
Puis pour donner l'assaut ils tappent ses murailles.
L'onde, le feu, le fer, le sang, les funérailles
Les cachent à nos yeux, & malgré nos efforts
Leurs débris sont couverts d'une pile de morts.
Après, ne trouvant plus aucune résistance,
Tes soldats animés d'une injuste vengeance,
Sans crainte du respect qu'on doit aux Immortels,
Du sang des innocens arrosent les autels.
Les uns sont étouffés sous le faix de la terre
Qui tombe par l'effort des machines de guerre.
Les autres étonnés ne sçavent où courir ;
S'ils évitent le feu, l'onde les fait mourir.
On voit de tous côtés nos femmes désolées,
Nos soldats égorgés, nos filles violées.

Nos pères dans leurs lits rencontrent leur tombeau,
Nos malheureux enfans sont meurtris au berceau;
Et dans les temples saints les vestales sacrées
Dans les bras de nos dieux ont été massacrées.
Le sang coule par-tout, nos palais démolis
Dessous ces rouges flots sont tous ensevelis.
Le désespoir, l'envie, & la mort & la rage
Poussent ces inhumains pour abîmer Carthage.
Enfin, ce n'est plus rien que tragique fureur,
Que pleurs, que sang, que morts, que carnage & qu'horreur.
Tandis qu'ils s'amusoient à saccager la ville
Qui nous servoit contr'eux de retraite & d'asyle,
Le reste de nos gens, par tant de maux troublés,
Courent tout droit au fort pêle-mêle assemblés.
La peur qui les conduit fait augmenter la presse,
Les vieillards sous les piés y tombent de foiblesse.
D'autres plus vigoureux qui tâchent d'y vôler
Dans la foule emportés sont étouffés en l'air.
De tous nos citoyens deux ou trois mille à peine
Arrivent dans ce fort sans vigueur, sans haleine,
Et pensoient y trouver la fin de leurs travaux,
Croyant qu'on ne pût rien ajouter à leurs maux.
Mais ils n'en eurent pas si-tôt fermé les portes
Qu'on vit, pour le bloquer, avancer tes cohortes,
Afin que sans combat la famine & le temps
Puissent mettre au tombeau ce reste d'habitans.
Voilà, voilà, Seigneur, le malheur où nous sommes.
Le ciel, la mer, la terre, & les dieux & les hommes,
Le feu, l'air & le temps, les enfers & le sort,
Pour nous faire périr, se sont tous mis d'accord.
Mais en dépit du sort qui nous livre la guerre,
Du feu, de l'air, du temps, de la mer, de la terre,
Des hommes & des dieux, du ciel & des enfers,
Seul tu peux empêcher qu'on nous charge de fers.

Pour montrer ton pouvoir, fais donc finir nos peines,
Emploie aux grands exploits tes légions Romaines;
D'un peuple infortuné n'accrois point le malheur:
A vaincre des vaincus l'on n'acquiert point d'honneur.
C'est une lâcheté, lorsqu'on veut entreprendre
De battre un ennemi qui ne se peut défendre.
C'est où nous a réduit l'excès de nos malheurs,
Qui ne nous a laissé pour armes que des pleurs.
Par ces armes, Seigneur, & par notre innocence
Nous voulons arrêter l'effet de ta vengeance.
Nous espérons par-là de fléchir ton courroux,
Et pour t'en supplier j'embrasse tes genoux.

SCIPION.

Ah! c'est trop, levez-vous, la douleur vous transporte:
Ce n'est qu'aux Immortels qu'on parle de la sorte.
Levez-vous, & sçachez que Scipion vous plaint,
Qu'il regrette les maux dont ce peuple est atteint,
Et qu'il ne l'auroit point accablé de misère,
S'il n'eût jamais pensé de nous être contraire.
Mais il a le premier nos États envahis,
Massacré nos sujets, ravagé nos pays,
Démoli nos autels, mis nos palais en flammes,
Fait gémir sous des fers nos enfans & nos femmes;
Et cette ambition de nous donner la loi
Fit que jusques dans Rome il donna de l'effroi.
Si nous avons donc fait éclater cet orage
Qui menaçoit nos murs, sur les murs de Carthage;
Si, pour nous délivrer d'un injuste attentat,
Nos armes l'ont réduite en un funeste état,
Peut-on avec raison nous accuser d'un crime?
Son forfait rend-il pas sa peine légitime?

Ce peuple n'eſt-il pas juſtement châtié ?
Qui mérite ſon mal, peut-il faire pitié ?
Toutefois le ſénat lui peut donner ſa grace,
Il doit tout eſpérer.

AMILCAR.

Ah! Seigneur, que j'embraſſe.....

SCIPION.

Non, non: retirez-vous; Caton vous apprendra
Sur ce point important tout ce qu'on réſoudra.

SCÈNE IV.

SCIPION, CATON, LÉLIE.

SCIPION.

O Dieux ! Que mon eſprit ſouffre d'inquiétude !
Que ce peuple, affligé d'un traitement ſi rude,
Me cauſe de tourmens, de remords & d'effroi,
Puiſque pour le punir j'ai violé ma foi !
Oui, je m'en reſſouviens, malgré moi je confeſſe
Que notre république injuſtement l'oppreſſe,
Et que ce malheureux qu'on traite en criminel
Va tacher mon renom d'un reproche éternel.

CATON.

D'où vient ce changement ? Quelle terreur panique
Te fait ainſi parler de notre république ?
Quoi ! pour avoir ce peuple à ſes piés abattu,
Pour l'avoir ſurmonté tu blâmes ſa vertu !
Ce peuple qui lui fut autrefois ſi funeſte,
Qui porta dans ſon cœur la famine & la peſte ;

Qui la combla de maux pour se rendre puissant,
Peut-il dans ton esprit passer pour innocent?
Je sçais que tu promis la paix dedans sa terre,
Alors qu'il te donna tous ses vaisseaux de guerre;
Et qu'étant désarmé tu faussas ton serment,
Pour donner à son crime un juste châtiment.
Mais tu ne pouvois pas t'empêcher de le faire.
Car le sénat, jugeant sa perte nécessaire,
T'envoya commander, par Lélie & par moi,
Pour le perdre plutôt, de violer ta foi.
Crois-tu donc mériter l'infâme nom de traître,
Pour avoir bien servi ta patrie & ton maître?
Pourroit-on te blâmer, pour avoir obéi?
Celui qui veut trahir est justement trahi.
Il vouloit nous tromper, mais son ame peu fine
A par sa tromperie avancé sa ruine.
Son dessein avortant, le nôtre a réussi.
Chasse donc de ton cœur la crainte & le souci,
Et fais voir sans pitié tous ces monstres d'Afrique,
Piés & mains enchaînés à notre république.

SCIPION.

Il est vrai qu'autrefois ce peuple, sans raison,
Pour perdre les Romains, usa de trahison;
Et que c'est justement que le sénat l'opprime,
Et qu'il m'a fait punir son crime par un crime.
Mais qui punit en traître un lâche criminel,
Peut même à l'innocent être traître & cruel.
Qui viole sa foi pour bien servir son maître,
N'en mérite pas moins l'infâme nom de traître;
Et tout homme d'honneur doit souffrir le trépas
Plutôt que de promettre & de ne tenir pas.

CATON.

Je sçais bien qu'on ne peut mériter de la gloire,
Quand par la trahison l'on gagne la victoire,

Et qu'un homme d'honneur doit souffrir le trépas,
Plutôt que de promettre & de ne tenir pas.
Cependant, Scipion, ta lâche procédure
Va trahir le sénat & te rendre parjure.
Tu ne peux de ce peuple empêcher le malheur ;
Sans offenser ensemble & Rome & ton honneur.
Alors qu'on t'honora de ces illustres marques
Qui te font en grandeur surpasser les monarques ;
Tu promis au sénat par les derniers sermens
Que tu suivrois la loi de ses commandemens,
Et que, pour lui prouver ton ardeur & ton zèle,
Tu perdrois sans pitié tout ce peuple infidèle.
Après qu'à le servir tu te fus engagé,
Pour venir en ces lieux il te donna congé.
Un favorable vent nous pousse en cette terre,
Nous livrons à Carthage une mortelle guerre,
Et son peuple, effrayé par nos sanglans combats,
Te demanda la paix, & mit les armes bas.
Il obtint désarmé ta parole pour gage,
Que jamais le sénat ne troubleroit Carthage ;
Mais puisqu'avant ce temps tu nous avois promis
De faire sans pitié périr nos ennemis,
Ton esprit maintenant devroit bien reconnoître
Qu'il les falloit trahir, pour ne pas être traître.
Car t'étant obligé d'un serment solemnel,
Pouvois-tu les sauver sans être criminel ?
Non, non ; grand Scipion, il faut que tu confesses
Qu'il les faut perdre tous pour tenir tes promesses,
Que tu peux, sans choquer ta gloire & la raison,
Faire périr sans crime un traître en trahison.
Si ce peuple en ces lieux rencontroit un refuge,
Je serois quelque jour ta partie & ton juge.
Tu dois trahir ce peuple, & non pas nous trahir.
Rome te le commande, & tu dois obéir.

SCIPION.

Puiſque Rome le veut, & qu'il eſt impoſſible
De la rendre une fois à la pitié ſenſible,
Je n'y réſiſte plus, il lui faut obéir.
Je dois trahir ce peuple, & non pas vous trahir.
Vous, Lélie, allez donc avancer nos affaires;
Donnez à nos ſoldats les ordres néceſſaires.
Qu'ils ſoient tous préparés pour attaquer le fort,
Pour gagner la victoire ou pour ſouffrir la mort.
Vous, ſévère Caton, allez, allez apprendre
A tous ces députés qu'ils doivent ſe défendre,
Que leur perte eſt utile au bien de notre État,
Et qu'ils n'eſpèrent plus de grace du ſénat.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCIPION, ASDRUBAL, CATON, LÉLIE.

SCIPION.

Ene puis: Asdrubal, sa perte est résolue;
Rome l'ordonne ainsi de puissance absolue.
Il faut que, malgré moi, je le fasse périr,
Je m'y suis obligé.

ASDRUBAL.

Quoi! Ferez-vous mourir
Tout un peuple innocent?

SCIPION.

O dieux! Quelle innocence!
N'a-t-il pas le premier usé de violence?
Cannes se souviendra de ses premiers combats,
Et des hostilités qu'y firent vos soldats.
L'on vit ce peuple en foule inonder nos rivages;
Et des marques d'horreur dessus tous ses passages.
Quoi! traiter d'innocent un si vieux criminel,
Qui conçut contre Rome un orgueil éternel,
Et dont l'ambition porta dans notre terre
La famine, la peste, & le *fléau* de la guerre?
Il prendra part aux maux que nous avons soufferts:
Il apprendra de nous ce que pèsent les fers;
Malgré tous ses efforts il saura, je le jure,
Que Rome tôt ou tard fait venger une injure.

Que c'eſt choquer les dieux qu'irriter les Romains ;
Et qu'ils portent comme eux la foudre dans les mains.
Toutefois j'ai pitié d'un ſi foible adverſaire ;
Je le voudrois ſauver, mais je ne le puis faire.
Sa perte eſt mon ſalut, ſon ſalut me perdroit ;
Et ſi je l'épargnois, Rome me puniroit.

ASDRUBAL.

Oui, le deſtin de Rome emporte l'avantage :
Son démon a vaincu le démon de Carthage.
Elle lui cède enfin après tant de travaux,
Les Romains ſont défaits de leurs plus grands rivaux.
Je puis dire aujourd'hui que Rome eſt ſans ſeconde,
Et qu'elle ſeule a droit ſur l'Empire du monde.
S'il eſt beau de périr par quelques belles mains,
Carthage a de la gloire en cédant aux Romains.
Et je porte plus haut ſa défaite & ſa gloire,
Puiſque des Scipions emportent la victoire.
Suis donc ce qu'a preſcrit cette néceſſité,
Fais ce que veulent Rome & la fatalité.
Triomphe de ce fort, & le réduits en poudre.
Deſſus tous ſes remparts fais deſcendre ta foudre.
J'ai pour la divertir employé mes efforts,
J'ai couvert la campagne & de ſang & de morts,
Tu m'as vu, Scipion, ſur la rive Afriquaine
Combattre, ſans pâlir, la puiſſance Romaine.
Mais ce lâche deſtin qui traverſe mes jours,
Fit qu'en tous nos combats tu me vainquis toujours.
N'ayant pû réſiſter au bonheur de tes armes,
Comme les impuiſſans, je recourus aux larmes ;
Je crus qu'en m'abaiſſant, je fléchirois ton cœur,
Qu'un vaincu par ſes pleurs domteroit ſon vainqueur,
Et qu'un langage humain adouciroit un homme ;
Mais tu t'es revêtu des ſentimens de Rome.

Elle eſt toute barbare en ce qu'elle entreprend,
Et tâche d'opprimer un peuple qui ſe rend.
Ah! que ne puis-je encor ſuſpendre cet orage,
Et pour quelques momens détourner ſon naufrage?
Mais je demande au ſort ce qu'il ne peut donner:
Celui qui nous ſuivit, nous veut abandonner.
Il nous reſte un moment: que puis-je pour Carthage,
Et ſans autre ſecours que pourroit mon courage?
Ce peuple pour le moins ne me blâmera pas.
Pourroit-il m'imputer de craindre le trépas?
Non, non; je ſçais mourir. Ah! Mon ame ſe trouble!
Mon déplaiſir s'accroît, & ma frayeur redouble.
Que dois-je faire enfin?

SCIPION.

Quelles craintes as-tu?

ASDRUBAL.

Qu'exiges-tu de moi, rigoureuſe vertu!
Généreux Scipion, que ne vois-tu mon ame?
Je n'oſe pas.

SCIPION.

Demande.

ASDRUBAL.

Accorde-moi ma femme;
N'exerce point ſur elle une ſanglante loi,
Et que tout ton courroux n'éclate que ſur moi.
Diſpenſe mes enfans d'un général carnage,
Et ſauve ma maiſon du débris de Carthage;
Cette ſeule faveur eſt tout ce que je veux,
Et c'eſt-là que j'ai mis le comble de mes vœux.
J'atteſte de nos dieux la puiſſance ſuprême,
Que je reconnoîtrai cette faveur extrême.
Je te vais faire part d'un important deſſein,
Et prétends m'obliger tout le peuple Romain.

SCIPION.

Hé bien ! Pour contenter ta généreuſe envie,
Je leur veux conſerver & l'honneur & la vie ;
Et ſi ton entrepriſe a quelques beaux effets,
Nous te reconnoîtrons par de plus grands bienfaits.

ASDRUBAL.

Si je pouvois encor défendre ma province,
Je ſaurois m'acquitter des devoirs d'un bon prince ;
Et je n'encourrois point dedans tous mes pays
Le reproche éternel de les avoir trahis.
Il faut que malgré moi tout ce peuple périſſe,
Et je le vois réduit au bord du précipice.
Que s'il m'étois permis d'accomplir mes ſouhaits,
Cet important avis ne ſe ſçauroit jamais.

SCIPION.

Apprends-moi ce ſecret, ne me fait point attendre.

ASDRUBAL.

Le deſtin l'a conclu, je ne m'en puis défendre.
Tu ſçauras, Scipion, que ſans aucun effort
Je te puis à ce jour rendre maître du fort.
En foi de Scipion, réponds-moi de leur grace ;
Sur celle d'Aſdrubal, je te rends cette place ;
Sans perdre aucun des tiens, je vais perdre en ce jour
Mon peuple pour mon ſang, & l'honneur pour l'amour.

SCIPION.

Tu peux tout obtenir : Rome eſt reconnoiſſante ;
Ses libéralités vont paſſer ton attente.
Oui, je te la promets, tu t'en peux aſſurer,
Ton ame après cela n'a rien à deſirer.
Un ami des Romains ne redoute perſonne,
En ſervant le ſénat tu ſauves ta couronne.
Mais qui s'en vient à nous avecque tant d'ardeur ?
C'eſt Trébace.

SCÈNE II.

TRÉBACE, SCIPION, ASDRUBAL,

TRÉBACE.

JE viens ſçavoir de ta grandeur
Si tu veux recevoir une triſte princeſſe,
Que le malheur accable, & qu'un tyran oppreſſe.
Elle vient toute en pleurs te demander raiſon,
Des lâchetés d'un prince & de ſa trahiſon.

SCIPION.

Quoi! d'une perfidie?

TRÉBACE.

Et de plus qui te touche.
Ne veux-tu pas, Seigneur, l'apprendre par ſa bouche?

SCIPION.

Que l'on la faſſe entrer, que ce ſoit promptement;
Que j'ordonne à ce traître un juſte châtiment.
Je veux que ſes tourmens égalent ſon offenſe,
Tirer de ce perfide une haute vengeance,
Et montrer cet exemple aux peuples Afriquains;
Que l'équité ſe joint aux armes des Romains.
La princeſſe paroît.

SCÈNE III.

SOPHRONIE, SCIPION, ASDRUBAL, TREBACE.

SOPHRONIE.

EMpereur magnanime,
Qui t'aquiers parmi nous une éternelle eſtime,
Invincible guerrier dont les fameux exploits
Se ſont fait admirer des peuples & des rois,
Je te veux conjurer, illuſtre capitaine,
Avant que découvrir le motif qui m'amène,
Ni dire qui je ſuis, de me jurer ta foi,
Que les tiens ſans danger me remettront chez moi,
Que tu me défendras de toute ta puiſſance
Contre ceux qui voudroient me faire violence.
J'ai beſoin d'un aſyle.

SCIPION.

Et je vous le promets,
Ou que pas un des dieux ne m'entende jamais.

SOPHRONIE.

Sçache donc, Scipion, que je ſuis Afriquaine,
Que j'ai toujours choqué la puiſſance Romaine,
Que je ſuis Sophronie & du ſang d'Annibal,
Princeſſe de Carthage & femme d'Aſdrubal.
Oui, je ſuis de ce ſang, je ſors de ce grand homme
Que Carthage éleva comme le *fléau* de Rome,
Dont le premier abord fit trembler les Romains,
Et de qui la mort ſeule arrêta les deſſeins :

Mais c'eſt trop te celer le ſujet qui m'amène,
Et ce lâche ennemi ſi digne de ma haine.
J'ai ſçu par Amilcar que mon perfide époux,
Pour ſervir les Romains, veut s'armer contre nous.
Un autre m'a depuis la choſe confirmée;
L'écuyer d'Aſdrubal a quitté ton armée,
Et d'un pas diligent eſt venu dans le fort
Me faire aux yeux de tous ce funeſte rapport.
C'eſt-là de tous mes maux le plus inſupportable;
D'avoir pour mon époux un prince ſi coupable.

SCIPION.

Mais que deſirez-vous?

SOPHRONIE.

Je te veux ſoutenir
Qu'Aſdrubal eſt coupable, & qu'on le doit punir.

ASDRUBAL.

Moi, Madame!

SOPHRONIE.

Toi-même, infidèle & perfide;
Qui, ſans craindre les dieux, veux faire un parricide.
Pour nous perdre plutôt tu te joins aux Romains,
Pour creuſer nos tombeaux tu leur prêtes les mains,
Loin de nous en ôter, tu nous y fais deſcendre;
Tu nous veux attaquer, au-lieu de nous défendre.
Manques-tu de courage en manquant de bonheur?
Au moins ſi tu perds tout, conſerve ton honneur.
Perdras-tu ſans remords, & ſans crainte & ſans blâme,
Ton pays, tes ſujets, tes enfans & ta femme?

Non, je ne penſe pas qu'un prince ſi bien né
A de pareils forfaits ſe ſoit abandonné.
Le rapport qu'on m'a fait ſeroit-il vraiſemblable ?
Et puis-je préſumer que tu ſois ſi coupable ?
Pour m'ôter tout ſujet de crainte & de ſouci,
Que je ſçache, Aſdrubal, ce qui t'amène ici.

ASDRUBAL.

Le ſoin de te ſauver, ou de perdre la vie.
Pourras-tu condamner cette louable envie ?
Dieux ! Par quelles raiſons en puis-je être blamé ?
De quoi m'accuſe-t-on, que d'avoir trop aimé ?
C'eſt-là tout mon forfait, n'eſt-il pas légitime ?
Te prouver mon amour, eſt-ce commettre un crime ?
J'ai fait juſques-ici d'inutiles projets,
Le ſort bien plus que moi délaiſſe mes ſujets :
J'abandonne Carthage, elle-même me quitte.
Nous manquons de puiſſance ainſi que de conduite,
Et dans l'extrêmité ſe vouloir ſecourir,
C'eſt, loin d'en ſauver l'un, ſe voir tous deux périr ;
Ce n'eſt que d'un moment retarder ſa défaite.

SOPHRONIE.

La gloire de Carthage en ſeroit plus parfaite.

ASDRUBAL.

Non, non ; il m'eſt permis de conſerver mon ſang ;
Et cette trahiſon n'ôte rien à mon rang.
Je l'ai promis, Madame, & tiendrai ma promeſſe.

SOPHRONIE.

Tu l'as promis, perfide, ame double & traîtreſſe ?
Quoi donc ! tu l'as promis, ton cœur s'eſt abattu ?
Ah ! lâche, que devient ta première vertu ?

Va, dans ce traître cœur je ne veux plus de place,
Si l'amour m'y logea, la trahiſon m'en chaſſe;
Et ce dieu tout-puiſſant qu'irrite ton forfait,
A déja dans le mien effacé ton portrait.
Tu n'es plus dans mon cœur, tu n'es plus dans mon ame,
Tu n'es plus mon époux, je ne ſuis plus ta femme;
Tes deſirs & les miens ont trop peu de rapport;
Tu chéris les Romains, je recherche leur mort.
Ton bien eſt expoſé, j'empêche de le prendre;
Tu quittes tes ſujets, & je les veux défendre;
Tu trahis tes enfans, je les veux ſecourir;
Toi, tu veux que je vive, & moi je veux mourir.

ASDRUBAL.

O ciel! que ce diſcours bleſſe mon innocence!
Qui t'aime te trahit, & qui te ſert t'offenſe!
Tu deſires du mal à qui te fait du bien!
Je ſauve ton honneur, tu veux perdre le mien!
Sophronie, eſt-ce là le fruit de mes ſervices?

SOPHRONIE.

Cruel! tous tes bienfaits me ſemblent des ſupplices.
Quoi! l'éclat de ta vie eſt-il donc obſcurci,
Et d'un crime ſi grand ton nom eſt-il noirci?
Le ſaint nœud de l'hymen qui me fit être tienne,
Joignit en même temps ta gloire avec la mienne;
Et par réflexion quand tu fauſſes ta foi,
Une part de l'affront arrive juſqu'à moi.

ASDRUBAL.

Toujours dedans mon cœur l'honneur eut une place,
Je n'ai vu Scipion que pour avoir ta grace;

L'excès de mon amour a causé ce forfait,
Et si c'est crime, enfin, c'est donc toi qui l'as fait.

SOPHRONIE.

Tu veux rendre, Asdrubal, par une pure fable,
Le coupable innocent, & l'innocent coupable ;
Mais mon cœur trop loyal ne peut être blâmé,
Si ce n'est seulement pour t'avoir trop aimé.
S'il eût eu moins d'amour pour une ame infidelle,
Je serois innocente, où je suis criminelle.
Chacun me peut blâmer avec juste raison :
Quiconque aime le traître, aime la trahison.

ASDRUBAL.

La trahison jamais ne règna dans mon ame.

SOPHRONIE.

Pourquoi trahis-tu donc tes enfans & ta femme ?

ASDRUBAL.

Bien loin de les trahir, je les veux conserver.

SOPHRONIE.

En perdant tes sujets, tu ne nous peux sauver.

ASDRUBAL.

Je puis perdre les uns pour conserver les autres.

SOPHRONIE.

Sont-ce là tes desseins ? Ce ne sont pas les nôtres.
Nous suivrons tes sujets ; le céleste flambeau
Nous verra mettre ensemble en un même tombeau.

ASDRUBAL.

ASDRUBAL.

Quoi ! voudrois-tu mourir pour m'empêcher de vivre ?

SOPHRONIE.

Tu mourras si tu veux, pour moi je les veux suivre.

ASDRUBAL.

Pour courir à la mort m'abandonneras-tu ?

SOPHRONIE.

Si tu veux l'empêcher, imite ma vertu.

ASDRUBAL.

Pour la bien pratiquer que faut-il que je fasse ?

SOPHRONIE.

Il faut suivre des tiens la glorieuse trace,
Jusqu'au dernier soupir combattre les Romains ;
Et mourir, s'il le faut, avec ses propres mains.
Viens rentrer dans le fort, tous tes soldats t'attendent,
Et d'une noble ardeur tes sujets te demandent.

ASDRUBAL.

Ne nous opposons plus à l'arrêt du destin ;
La grandeur de Carthage incline vers sa fin.
Que puis-je, accompagné de ces malheureux restes ?

SOPHRONIE.

Souvent les désespoirs sont aux vainqueurs funestes ;
Et tel que l'on surmonte, ayant repris le cœur,
Fait changer la fortune, & dompte son vainqueur.

ASDRUBAL.

Cède enfin, Sophronie.

SOPHRONIE.

Adieu, je les vais suivre;
Avecque mes sujets je veux mourir & vivre.

ASDRUBAL.

Que feront nos enfans?

SOPHRONIE.

Ils mourront avec moi;
Et tu vivras, parjure!

ASDRUBAL.

Il faut tenir sa foi;
M'arrivent tous les maux & toutes les disgraces!

SOPHRONIE.

Méchant, tu sens déja de secrettes menaces;
Tu connois bien ton crime, & tu te sens punir;
Avec quelque frayeur tu prévois l'avenir.
Déja de cent remords ton âme est étonnée:
En vain contr'elle-même elle s'est obstinée.
C'est en vain que ton cœur a si bien combattu;
Tout criminel qu'il est, il aime la vertu.
Mais un si beau desir est foible dans ton âme;
Et tu ne peux tenter les conseils de ta femme.
Vis, vis, esprit timide, en de si bas projets,
Et te soumets au joug qu'attendent tes sujets.
Eternise ton nom par le dernier des crimes,
Que tes enfans & moi te servent de victimes;
Et, mettant en effet tes injustes desseins,
Achève de te perdre en servant les Romains.

Que ta patrie auſſi périſſe par tes armes,
Tu ne me verras point en répandre des larmes;
Tu ne me verras point implorer ton ſecours,
Et ſans aucun regret je finirai mes jours.
Et toi, que la valeur & la gloire ont fait naître,
Peux-tu prêter l'oreille aux paroles d'un traître?
Garde-toi, Scipion, de ſuivre ſes conſeils;
Les hommes généreux dédaignent ſes pareils.
Si tu veux ſur ton front porter une couronne,
Que dans le champ de Mars la gloire te la donne;
Et, par de beaux exploits dignes de ta vertu,
Fais voir ſous tes lauriers notre peuple abattu.
Si nous ne ſuccombons que par la force ouverte,
Je bénirai la main d'où viendra notre perte;
Et loin de te blâmer, tant que j'aurai de voix,
Je ſçaurai publier tes merveilleux exploits.
Pourſuis donc la victoire, anime ton courage,
Et perds en conquérant, le reſte de Carthage.
Fais-nous donner l'aſſaut par tes meilleurs ſoldats;
Que ce ſoit le dernier de nos ſanglans combats;
Et juſques au renom tâche de nous détruire.
Mais comande premier qu'on me vienne conduire:
Après fais-nous traiter en mortels ennemis.
C'eſt ce que je demande, & tu me l'as promis.

SCIPION.

Soldats, qu'en ſûreté l'on remène Madame
Juſques dedans ſon fort.

SCÈNE IV.

ASDRUBAL, SCIPION.

ASDRUBAL.

O Ciel, que je reclame !
Fais que ma femme vive, ou me prive du jour.

SCIPION.

Il n'appartient qu'à toi de combattre l'amour.
Etant sollicité d'une telle princesse,
Tout autre qu'Asdrubal eût manqué de promesse;
Allons donc nous résoudre à ce dernier effort,
Et viens nous découvrir la foiblesse du fort.

ASDRUBAL.

Allons, puisqu'il le faut; l'amour & la nature
Me forcent d'achever cette triste aventure.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASDRUBAL, AMILCAR.

ASDRUBAL.

ENFIN, nous sommes seuls, & tu peux à loisir,
Sans craindre les Romains, contenter ton desir.
Je vois de tous côtés, & ne vois rien paroître.
Déclare ton secret.

AMILCAR.

J'obéis à mon maître,
Tous vos commandemens me sont autant de loix.
Vos deux filles, Seigneur, ont emprunté ma voix,
Et leurs cœurs par ma bouche expliquent leur misère.
Avez-vous dépouillé les sentimens d'un père?
Verrez-vous quelque jour les Romains triomphans
Traîner après leurs chars vos illustres enfans?
Ah, Seigneur! conservez le seul bien qui vous reste,
Sauvez vos deux enfans d'un débris si funeste.
Les lions & les ours loin du bruit & du jour
Conservent chèrement le fruit de leur amour;
Et la tigresse a bien la généreuse audace
De verser tout son sang pour défendre sa race.

Seriez-vous si cruel de souffrir qu'à vos yeux
L'on égorgeât la vôtre en ces barbares lieux;
Et qu'un jour nos neveux, lisant dans notre histoire
Les tragiques effets d'une action si noire,
Pussent vous reprocher qu'un tigre en son courroux
Auroit eu plus d'amour & de pitié que vous?

ASDRUBAL.

O dieux! que ce discours sensiblement me blesse!
Il excite en mon ame une forte tendresse.
Je sens dedans mon cœur de si vives douleurs,
Qu'il ne me reste plus que l'usage des pleurs.
L'amour me conseilla d'abandonner les armes;
Et, pour sauver mon sang, de recourir aux larmes.
C'est-là le seul moyen qui les peut dégager,
Et qui les peut soustraire à ce pressant danger.
J'ai suivi ce conseil, il m'étoit favorable;
J'ai dompté par mes pleurs un vainqueur indomptable.
Confesse donc qu'il faut, pour finir leurs malheurs,
Plutôt que de mon bras, se servir de mes pleurs.

AMILCAR.

Bien loin de s'en servir, ce procédé les fâche,
Leurs cœurs n'approuvent point une action si lâche,
Ils sont trop généreux pour ne préférer pas
A ces indignes pleurs un illustre trépas.
Pour conserver ton sang, c'est trop peu que des larmes,
Il faut, il faut combattre, & reprendre les armes;
Attaquer les Romains, les faire tous périr:
C'est de cette façon qu'il les faut secourir;
Par un dernier effort sauve ta renommée,
De notre désespoir rempliſſons leur armée:

Combattons notre sort d'un courage obstiné,
Et rendons le malheur à qui nous l'a donné;
Ouvrons de tous côtés leurs profondes tranchées;
Faisons voir sous nos coups leurs légions fauchées;
Allons ôter la palme à l'aigle des Romains;
Entourons de lauriers & nos fronts & nos mains;
Par un dernier combat achevons cette guerre,
Et forçons les Romains à regagner leur terre.
Que si leur destinée empêche ce bonheur,
Malgré nos ennemis mourons au lit d'honneur.
Leur voulez-vous donner ce superbe avantage
Que d'avoir triomphé du prince de Carthage,
D'avoir vengé l'affront que leur fit Annibal,
Et de voir à leurs pieds le vaillant Asdrubal?

ASDRUBAL.

C'est en vain conserver une ame généreuse,
Carthage a succombé, Rome est la plus heureuse.
Cédons, il faut céder; tu ne peux m'émouvoir,
Qu'est-ce que le courage où manque le pouvoir?
Pouvons-nous résister à la grandeur Romaine?
Nous ne la suivons pas, elle-même nous traîne,
Et son puissant destin lui promet l'univers
Au point que notre sort nous réserve des fers.
Carthage, il faut servir; Rome t'a fait esclave,
Et malgré ton orgueil ta rivale te brave.

AMILCAR.

Différons-donc sa perte.

ASDRUBAL.

Amilcar, je ne puis,
Je ne puis rien tenter en l'état où je suis.

AMILCAR.

Ne me refuse point une seconde grace.

ASDRUBAL.

Il n'est rien, Amilcar, que pour toi je ne fasse,
Je m'offre en ta faveur de prier les Romains.
A celui qui se rend, ils paroissent humains.
Te veux-tu garantir ?

AMILCAR.

Ce n'est pas mon envie ;
Je n'ai point le dessein de conserver ma vie.
Mais vos filles, Seigneur, desirent en ces lieux,
Et sans aucun péril, vous faire leurs adieux.

ASDRUBAL.

J'y consens, Amilcar, de toute ma puissance,
N'osant pas toutefois en prendre la licence,
Ni ne pouvant de moi satisfaire à tes vœux,
Je vais voir les Romains, & prendre l'ordre d'eux.
Mais Scipion paroît. Retourne, ami fidèle,
Assurer mes enfans de l'ardeur de mon zèle,
Je les verrai bientôt. Adieu, retire-toi.

SCÈNE II.

ASDRUBAL, SCIPION.

SCIPION.

JE m'étonne, Asdrubal, qu'au mépris de ta fo
Tu t'éloignes de nous pour consulter un homm
Qui n'est que trop connu dans la ville de Rome.

Un si long entretien nous doit être suspect,
Et ton émotion paroît à mon aspect.
Ne méditiez-vous point quelque grande entreprise ?

ASDRUBAL.

Scipion, entre nous il n'est point de surprise.
J'observe exactement ce que vous me tenez,
Et conserve une foi dont vous vous souvenez;
Maintenez votre foi, je réponds de la mienne;
Je tiendrai ma parole, & veux qu'on me la tienne.
Quoi! doute-t-on ici de ma fidélité ?
Et sur quelle apparence en avez-vous douté ?
Quoi! me reprochez-vous d'avoir trahi Carthage ?
Si cette perfidie est à votre avantage,
Considérez que Rome en reçoit du bienfait.
Approuvez une cause en louant son effet;
Et, loin de m'accuser sur une conjecture,
Tâchez de reconnoître un utile parjure.
C'est le digne succès d'une infidélité,
Elle nuit à moi seul, tous en ont profité.
Attendez, Scipion, que mon peuple me blâme;
Devrois-je être accusé de vous & de ma femme ?
Ce que j'ai fait pour vous me justifie assez:
Scipion, je suis prince, & vous me connoissez.

SCIPION.

Je te crois innocent, mais, malgré ma croyance,
Je vois que mes soupçons ont beaucoup d'aparence,
J'ai, pour m'en éclaircir, commandé d'arrêter
Ce perfide espion qui t'est venu tenter.
Tu sçais la discipline, & la loi militaire,
Et ce que sa rigueur me commande de faire.

ASDRUBAL.

Dans quelle extrémité me trouvé-je réduit!
Tout détruit mes desseins, tout m'afflige & me nuit!

Si je ſauve les miens d'un état miſérable,
Tous ces méconnoiſſans me traitent de coupable;
Et, ſans que ces ingrats aient goûté mes raiſons,
Ceux pour qui je les fais blâment mes trahiſons.
Si je ſers les Romains, on me croit infidèle;
Si j'aime mes ſujets, mon ame eſt criminelle,
Et le ciel, pour me perdre, en tel état m'a mis,
Que, même en obligeant, je fais des ennemis.
J'aime, je ſuis haï, j'oblige & l'on m'offenſe.
Dieux ſeuls que je réclame, épouſez ma défenſe.

SCÈNE III.

AMILCAR, ASDRUBAL, SCIPION, CATON, LÉLIE.

ASDRUBAL.

MAis Amilcar paroît. La juſtice des cieux,
Pour me juſtifier, le ramène en ces lieux.
Vous pouvez maintenant apprendre de lui-même
Si nous avons parlé de quelque ſtratagême,
Et quel eſt le motif qui l'a conduit ici.

SCIPION.

Dis-moi donc ce ſujet, ôte-moi de ſouci,
Tu peux ſeul nous tirer & de doute & de peine.
Sus donc en peu de mots, déclare qui t'amène;
Dis-nous à quel deſſein, par quel ordre & comment
Tu le vins aborder dans ſon retranchement.

AMILCAR.

Pour t'ôter le ſoupçon dont ton ame eſt atteinte,
Je m'en vais te l'apprendre, & te parler ſans crainte,

Il eſt vrai qu'Aſdrubal eſt coupable, en effet;
Rien ne peut égaler l'excès de ſon forfait;
Sa trahiſon mérite un ſupplice exemplaire.
Il combattit pour nous, il fut ton adverſaire;
Et pour toi, contre nous, & même contre lui,
Il fait tous ſes efforts pour nous perdre aujourd'hui;
En vain, par mes conſeils, j'ai tenté ſon courage
Pour venger, par ta mort, la perte de Carthage;
Et, s'il eût eu le cœur de ſuivre mes deſſeins,
Son bras ſe fût armé pour perdre les Romains;
Il eût, pour recouvrer ſon honneur & ſa perte,
Du ſang de tes ſoldats la campagne couverte;
Et, nos murs entr'ouverts, les drapeaux déployés,
A ta défaite entière il nous eût employés.
O dieux! qu'à ce conſeil je l'ai trouvé rebelle,
Fidèle aux ſeuls Romains, à nous ſeuls infidèle,
Celui qui tous aidoit s'eſt détaché de nous;
Oui, ce grand déſerteur ne jure que par vous;
Et j'ai bien reconnu qu'il m'étoit impoſſible
D'obtenir qu'à l'honneur ce Prince fût ſenſible.
Ne pouvant donc changer ſa réſolution,
Je l'ai voulu toucher par ſon affection,
Et le forcer à voir deux filles généreuſes
Que ſes lâches projets vont rendre malheureuſes;
Alors il m'a promis qu'il feroit ſon pouvoir
Pour obtenir de toi le bien de les revoir.
C'eſt-là ce grand deſſein, cette affaire importante,
Qui me l'a fait chercher juſques dedans ſa tente.

SCIPION.

Mais que je ſçache encor par quel ſubtil moyen
Tu vins dans notre camp, ne me déguiſe rien.

AMILCAR.

Un ſoldat, ou plutôt un monſtre de l'Afrique,
Qui devoit ſa fortune à notre République,

Effrayé de nous voir si proches de la mort,
Vouloit, pour se sauver, te livrer notre fort.
Pour t'en donner avis, ce lâche mercénaire,
Qui de sa perfidie a reçu le salaire,
S'en vint dedans ton camp en faveur de la nuit;
Et pour s'en retourner il eut un sauf-conduit,
Par lequel tu faisois cette expresse défense,
Qu'aucun, de l'arrêter, ne prenne la licence:
Il est de nos amis, & n'a point de dessein
Que d'aggrandir l'Etat de l'Empire Romain.
Il revenoit au fort, quand une sentinelle,
Dans l'ombre de la nuit, reconnut le rebelle;
Et l'ayant soupçonné de venir devers toi,
Il l'arrête, le prend, & l'amène vers moi.
J'interroge le traître, il ne sçait que répondre;
L'état où l'on le trouve a de quoi le confondre;
L'on le fouille, & l'on trouve enfin le passeport,
Sur quoi je prononçai sa sentence de mort.
Mais desirant venger ma patrie opprimée,
Et m'étant très-aisé d'entrer dans ton armée,
Avec ce sauf-conduit, je formai le dessein
De te venir plonger un poignard dans le sein,
Et si l'occasion m'eût été favorable,
La perte de ta vie étoit indubitable.

SCIPION.

Des discours si hardis à tout autre qu'à moi
Pourroient mettre en son ame & la haîne & l'effroi;
Mais je te veux donner une preuve certaine
Que la mienne est toujours sans frayeur & sans haîne.
Oui, contre ton espoir je vais te le prouver,
Tu souhaites ma perte, & je te veux sauver.
Un courage si grand mérite qu'on l'estime;
Ordonnant ton trépas, je croirois faire un crime;

Et témoigner à tous que j'aurois de l'effroi,
Si je faisois périr un homme comme toi.
Mais comment, Asdrubal, pourrions-nous reconnoître
Cette fidélité que tu nous fais paroître ?
Dispose maintenant de mon peu de pouvoir.
Fais venir tes enfans, si tu les veux revoir.
Que dans ce même lieu l'un & l'autre t'embrasse ;
Ta générosité mérite cette grace.
Amilcar de ce pas va les faire venir,
Je te laisse tout seul pour les entretenir.

SCÈNE IV.

ASDRUBAL, seul.

MAlheureux que je suis, quel crime ai-je pu faire?
Et par quelles raisons le ciel m'est-il contraire?
Suis-je aussi criminel que je suis malheureux?
Est-il quelque destin qui soit plus rigoureux?
Je naquis Souverain, & je me vois esclave ;
Par un surcroît de maux mon ennemi me brave ;
Et, quand le sort m'arrache un sceptre de la main,
Il le va présenter à celle d'un Romain.
Que n'ai-je le plaisir d'en enrichir un autre !
Mais il n'est pas à moi, grands dieux, il étoit vôtre !
Je ne murmure point contre un si juste arrêt ;
Vous le pouvez donner à celui qui vous plaît.
Sénat impérieux qui n'aimes que la guerre,
Et dont l'orgueil poursuit l'empire de la terre,
T'étant fait absolu, tu pourras bien servir ;
Comme tu vôles tout, l'on te peut tout ravir.
Je me vois dépouillé des droits de ma couronne :
A peine, en ce débris, sauvé-je ma personne.

Je poſſédois beaucoup, Rome m'a tout ôté;
Sujets, amis, parens, richeſſes, liberté.
Si ſon ambition n'étoit pas aſſouvie,
Il ne me reſte plus que le nom & la vie.
Qu'elle me prive encor de ces deux ornemens,
Et qu'elle mette fin à mes contentemens.
Auſſi puis-je goûter quelque peu d'allegreſſe,
Et pourrois-je adoucir une longue triſteſſe?
Ce grand nom d'Aſdrubal n'eſt-il pas obſcurci?
Et de mes lâchetés ne l'ai-je point noirci?
Quoi! puis-je conſerver quelque moment de vie?
Et ma vie, & mon nom ſont-ils dignes d'envie?
Ah! perdons l'un & l'autre, & la vie & le nom.
Il faut ceſſer de vivre, & mourir ſans renom.
Je ne me puis plus voir que d'un œil de colère.
Mais voici mes enfans.

SCÈNE V.

ASDRUBAL, SOPHRONISBE, HIANISBE.

ASDRUBAL.

EMbraſſez votre pere,
Venez pour ſoulager nos communes douleurs,
Mêler entre mes bras vos larmes à mes pleurs.

SOPHRONISBE.

O dieux! m'eſt-il permis de vous revoir encore?
Puis-je ici careſſer un pere que j'honore?

HIANISBE.

Après cet entretien que puis-je ſouhaiter?

SOPHRONISBE.

Ah, Seigneur! laſſez-vous de nous perſécuter;
Conſidérez vos coups, de quelles mains ils ſortent,
Et juſqu'à quel excès vos cruautés les portent.
O mort, nous t'attendons! tu vois ſi je frémis;
Sors, ſors quand tu voudras du camp des ennemis.
C'eſt ſeulement par vous que la mort nous étonne;
Nous ne la voulons pas du bras qui nous la donne.
Que contre ſes enfans un père ſoit armé!
Peut-il abandonner ce qu'il a tant aimé?
De ſes propres enfans ſera-t-il homicide?
Qu'il s'épargne, Seigneur, un ſi grand parricide.
Cherchant une autre main qui les faſſe périr,
Il ſauvera ſa gloire en les voyant mourir:
Il ſera ſatisfait, & ſans être coupable.

ASDRUBAL.

Ah, ma fille!

SOPHRONISBE.

Ah, Seigneur! êtes-vous pardonnable?
Et quelle eſt la raiſon qui vous peut obliger,
A prendre le parti d'un perfide étranger?

ASDRUBAL.

Que dois-je devenir, & que dois-je réſoudre?
Je ſuis des deux côtés menacé de la foudre:
Et par-tout où je vais, mon malheur me pourſuit;
J'offenſe qui me ſert, & je ſers qui me nuit.
Dans ces extrémités quel conſeil dois-je prendre?
Je trahis les Romains, ſi je vous veux défendre.
La nature & l'amour ont beaucoup de pouvoir;
Mais l'honneur me défend de faire mon devoir.
Scipion nous perdra, quelqu'effort que je faſſe,
Tâchons de vous ſauver en implorant ſa grace;

Il eſt trop généreux pour nous la refuſer.

HIANISBE.

Moi, j'ai le cœur trop bon pour en vouloir uſer;
Si j'allois demander du ſecours à quelqu'autre,
J'offenſerois ma gloire & trahirois la vôtre.
Seigneur, c'eſt à vous ſeul qu'apartient cet honneur:
C'eſt ſeulement de vous que j'attends mon bonheur:
Enfin, à vos deſirs j'abandonne ma tête;
Si ma perte vous plaît, m'y voilà toute prête.
Vous pouvez, comme étant l'arbitre de mon ſort,
Me conſerver la vie ou m'ordonner la mort.

ASDRUBAL.

En l'état où je ſuis, quand j'aurois cette envie,
Je ne vous puis donner ni la mort ni la vie.
Mon amour me défend de vous faire mourir,
Et toute ma valeur ne vous peut ſecourir;
Mes filles, votre ſort eſt dans la main d'un autre
C'eſt de lui que dépend.....

SOPHRONISBE.

Non, il eſt dans la nôtre
Et, ſi votre valeur ne nous peut ſecourir,
Nous ſçaurons bien trouver les moyens de mourir
Votre amour eſt injuſte autant qu'on le peut croire
De vouloir que l'on vive aux dépens de ſa gloire

ASDRUBAL.

Mes filles, votre perte abrégeroit mes jours;
C'eſt une impiété d'en retrancher le cours;
Je vous crois toutes deux d'une ame trop bien née
Pour arracher la vie à qui vous l'a donnée.
Et ſi votre raiſon ne tâche à vous trahir,
Elle vous apprendra qu'il me faut obéir.
Ne vous emportez point à quelque violence,
Montrez-moi votre amour par votre obéiſſance;

Faites réflexion sur ce que je vous suis,
Et sur ce que je veux, & sur ce que je puis.

HIANISBE.

Nous sçavons bien, Seigneur, quelle est votre personne,
Et quel pouvoir sur nous la nature vous donne;
Nous la considérons, nous révérons ses loix;
Et je sçais m'acquitter de ce que je vous dois.
Je sçais jusqu'où s'étend le droit de la naissance,
Que vous avez sur nous une entière puissance,
Et que le plus grand bien qui put nous avenir,
C'est d'avoir eu l'honneur de vous appartenir.
Mais avant que me voir en triomphe traînée,
Et par un Scipion insolemment menée;
Avant que leur Sénat nous impose des loix,
Je me veux dispenser de ce que je vous dois.
Rome n'aura jamais ce superbe avantage,
D'avoir vu vos enfans mourir dans l'esclavage.
Nous sçaurons conserver l'honneur de notre rang,
Et ne point obscurcir l'éclat de notre sang.
Je naquis libre enfin, & je mourrai de même.

ASDRUBAL.

Quoi! vous défiez-vous de quelque stratagême?
Rome sçait observer tout ce qu'elle a promis,
Et traite avec douceur tous ceux qu'elle a soumis.

SOPHRONISBE.

Témoin ce traitement qu'elle a fait à Carthage,
Où l'avenir verra des marques de sa rage!

ASDRUBAL.

Le ciel fasse de moi ce qu'il a résolu,
Je veux aveuglément tout ce qu'il a voulu;
Quand j'y devrois finir ma triste destinée,
Je tiendrai ma parole après l'avoir donnée.

Ne nous opposons plus à la fatalité ;
C'est moins moi qui le veut que la nécessité.
En vain par cent combats j'ai choqué sa puissance ;
Sa valeur m'a contraint d'implorer sa clémence.
Que si Rome a dessein de me faire périr,
Tout l'univers armé ne me peut secourir.

HIANISBE.

Puisque l'amour du sang, ni la crainte du blâme,
Ne peuvent arracher le dessein de votre ame,
Et que vous aimez mieux votre captivité
Que d'exposer vos jours pour notre liberté,
Il faut, il faut, Seigneur, que nous cessions de vivre,
Nous préférons la mort au desir de vous suivre.
Mais nous perdons le temps en discours superflus,
Adieu, Seigneur, adieu, je ne vous verrai plus.

SOPHRONISBE.

Puisque vous nous laissez, il faut que je vous quitte,
La voix de la nature en vain me sollicite :
Je dois, pour mon honneur, marcher dessus ses pas ;
Et, comme elle, chercher un glorieux trépas.
Mais avant que partir, permettez que j'embrasse
L'auteur de notre vie & de notre disgrace :
L'excès de ma douleur me dérobe la voix,
Je n'en puis plus. Adieu pour la derniere fois.

ASDRUBAL.

Pour la dernière fois ! ah, paroles sensibles,
Et de nouveaux malheurs témoignages visibles !
Mais laissons faire au ciel ; &, sans plus discourir,
Allons prendre leur fort, les sauver ou mourir.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHRONIE, SOPHRONISBE.

SOPHRONIE.

La fermé l'oreille aux cris de la nature ;
Il travaille lui-même à notre ſépulture ;
Il viole l'honneur qu'il doit rendre à
ſon rang ;
Il ne veut écouter ni l'amour ni le ſang :
Ce cruel, tranſporté d'une aveugle furie,
Expoſe ſes enfans, ſa femme & ſa patrie ;
Et, par un déſeſpoir qui le mène au trépas,
Il tâche à conſerver ce qu'il ne défend pas.
Il retourne lui-même au malheur qu'il évite ;
Loin de s'en éloigner l'ingrat ſe précipite.
En dédaignant la main qui le veut ſecourir,
Il careſſe le bras qui le fera mourir.
Son eſprit l'abandonne en ce péril extrême,
En ſervant Scipion il ſe trahit ſoi-même.
Mon honneur ! empêchant de ſi lâches deſſeins,
Allons, allons ravir cette tête aux Romains.
Ce poignard.... Quel effort a diſſipé ma rage ?
Quelle indigne foibleſſe a ſaiſi mon courage ?
Réglons-nous, ma colère, à la fureur d'autrui !
Il agit en barbare, agiſſons comme lui.
Toute prête à frapper, redouble toi, ma haîne !
Dieux ! ſi proche du coup, que mon audace eſt vaine !

Allons, entreprenons. Mon courroux! où vas-tu?
Tes cruels mouvemens effacent ma vertu.
Quoiqu'il me fasse horreur, il m'est encore aimable.
Que je meure innocente & qu'il vive coupable.
Mais son crime revient dedans mon souvenir;
Il me force de vivre afin de le punir:
C'en est fait, il le faut, sa perte est nécessaire.
Arrête encor, mon cœur! tu n'es qu'un téméraire:
Et, si par désespoir tu tentes le combat,
Dès le premier effort ta colère s'abbat!
D'un délai si craintif mon ame est offensée;
Allons joindre de près l'effet à la pensée;
Courons à la vengeance.

SOPHRONISBE.

Ah, Madame, arrêtez;
Et ne vous portez pas dans les extrêmités;
Vous sçavez qu'Asdrubal.....

SOPHRONIE.

N'en dis pas davantage:
C'est un lâche, un ingrat, un parjure, un volage,
Un Prince qui des siens ne prend aucun souci,
Un esclave de Rome.

SOPHRONISBE.

Il est mon père aussi.

SOPHRONIE.

Son cœur vient d'effacer ce sacré caractère;
Son crime lui ravit la qualité de père;
Il est votre ennemi.

SOPHRONISBE.

Mais il est votre époux.

SOPHRONIE.

A ce nom je me rends.

SCÈNE II.

HIANISBE, SOPHRONIE, SOPHRONISBE.

HIANISBE.

MAdame, ſauvez-vous:
Amilcar, tranſporté de fureur & de rage,
Vient d'armer contre vous le peuple de Carthage.

SOPHRONIE.

En ſçais-tu le ſujet?

HIANISBE.

C'eſt qu'il préſume à tort
Qu'Aſdrubal, les Romains & vous, ſoyez d'accord.
Il ſe l'eſt confirmé, voyant votre ſortie:
Et moi, de ſes deſſeins pleinement avertie,
Je me ſuis échappée. Ah! j'entends quelque bruit.
C'eſt lui-même qui vient & le peuple le ſuit.
Voilà ce furieux.

SOPHRONIE.

Craindrois-je ſa colère?
Ramaſſons le poignard.

SOPHRONISBE, *à Hianisbe.*

Va, fais venir mon père.

SCÈNE III.

AMILCAR, SOPHRONIE, SOPHRONISBE, Soldats d'Amilcar.

AMILCAR, *à sa suite.*

Elle est d'intelligence avec nos ennemis.

SOPHRONIE, *allant au-devant de lui.*

Viens donc l'assassiner comme tu l'as promis;
Puisqu'avec les Romains elle est d'intelligence,
Vous en devez tirer une haute vengeance:
Je te veux seconder dans ce pieux dessein,
Et t'offre le poignard pour me percer le sein.
Frappe, frappe, Amilcar; ma mort est légitime,
Et mon commandement autorise ton crime.
Quoi! ton bras se retire & je te vois trembler!
Dans ton étonnement tu ne m'ôses parler!
A ce premier abord dont ta vue est frappée,
N'est-ce point le respect qui soutient ton épée?
Tout le peuple assemblé prend part à ta froideur.
Un exemple si lâche allentit leur ardeur;
N'est-ce point le remords de m'avoir outragée?
Et par vos repentirs serois-je bien vengée?

AMILCAR.

Je commence à sentir un remords éternel,
Et tout le peuple armé n'est pas moins criminel;
Ce que nous endurons n'est pas imaginable;
Je connois notre erreur, vous n'êtes point coupable;
Et vous justifiant par ce noble courroux,
Vous faites retomber le crime dessus nous.

Nous venions vous punir, châtiez notre offense.
C'est maintenant à vous d'en prendre la vengeance;
Avec bien plus de droit que nous n'en avions pas,
Vous pouvez prononcer l'arrêt de mon trépas.
Si, pour l'exécuter, vous manquez de courage,
Madame, remettez cet office à ma rage;
Et, par un châtiment aussi grand que nouveau,
Souffrez qu'un criminel devienne son bourreau;
Et qu'en vous appaisant à force de supplices,
Il vous aille immoler ses malheureux complices.

SOPHRONIE.

Tu n'es que trop puni de ta témérité,
Et tu souffres bien plus que tu n'as mérité.
Ne crains rien, Amilcar, ma bonté te fait grace;
Mais dis-moi le sujet qui causa ton audace,
Et l'injuste raison qui vous fait soupçonner
Que j'eusse le dessein de vous abandonner.

AMILCAR.

J'allois donner au fort les ordres nécessaires
A pouvoir soutenir l'assaut des adversaires,
Quand proche de la tour on me vint avertir
Que, pour voir les Romains, vous en alliez sortir;
Et qu'à notre déçû, de puissance absolue,
Vous aviez avec eux une tréve conclue.
Cet avis me surprit d'une telle façon
Qu'il fit naître en mon âme un étrange soupçon;
Oui, Madame, je crus que votre âme étonnée
A de lâches conseils s'étoit abandonnée,
Et que, pour imiter un infidèle époux,
Vous alliez de ce pas vous retirer de nous.
Ce penser sur mes sens usa de tyrannie,
Et, me laissant aller à ce premier génie,
J'allarmai tout le fort, je remplis tout de peur.
Tous reçurent d'abord le sentiment trompeur;

Et ce peuple étonné, qu'excitoit mes allarmes;
D'une commune voix alla prendre les armes,
Et d'un consentement il jura votre mort:
J'en commis quelques-uns à la garde du fort;
D'autres, dans le besoin, m'ayant offert main-forte,
J'employai les derniers à conserver la porte,
Afin que, m'exposant dans quelque grand danger,
Ces soldats préparés me vinssent dégager.
Cet ordre étant donné nous vous avons suivie
Avecque le dessein de vous ôter la vie:
Mais le peuple est ravi d'être désabusé.

SOPHRONIE.

Je lui veux pardonner ce qu'il avoit osé,
Et puisque son soupçon étoit si légitime,
Loin de le condamner, je veux louer son crime.
Ciel, que ta providence a d'étranges ressorts!
Elle meut à son gré nos esprits & nos corps:
Nous pouvons voir ici des soins si manifestes:
Les dieux ont diverti deux projets si funestes,
Ils ont sauvé la femme & conservé l'époux.
Mais le voici venir, allez, retirez-vous.
Scipion l'accompagne, & Caton & Lélie;
Je vais au-devant d'eux.

SCÈNE IV.

SCIPION, CATON, LÉLIE, ASDRUBAL, SOPHRONIE, HIANISBE, SOPHRONISBE, AMILCAR, TRÉBACE.

SCIPION.

ARrêtez, qu'on le lie,
Et que, sans différer, on le mène en prison:
Sa tête répondra de cette trahison.

AMILCAR, *abandonné des siens.*

Falloit-il me fier à ces troupes timides;
Dès le premier péril ils fuyent, les perfides!
Je me défendrai seul.

TRÉBACE.

Ah! traître, il faut mourir;
Rends l'épée.

AMILCAR.

Ah! plutôt on me verra périr;
Ce n'est qu'à Scipion que ma main la veut rendre;
Que ne lui permets-tu de la pouvoir défendre?
Mais dans cette impuissance où mon malheur m'a mis,
Attends-je quelque grace entre mes ennemis?

Vous êtes de ce nombre, infidelle Princesse.
Quoi! Madame, à vos yeux vous souffrez qu'on
m'oppresse?
Vous nous éclairciſſez de votre trahiſon:
Mais les Dieux tôt ou tard nous en feront raiſon.

SCIPION.

Soldats, que l'on l'enchaîne.

SOPHRONIE.

O dieux! quelle insolence!
Enchaîner Amilcar, & même en ma préſence.

SCIPION.

C'eſt pour vos intérêts que je le traite ainſi;
Vous ſçavez le deſſein qui l'a conduit ici.
Pouvez-vous oublier une action ſi noire?
Prier pour un perfide!

SOPHRONIE.

Elle tourne à ſa gloire.
Il s'eſt éterniſé par ce bel attentat;
Je ſçais qu'un zèle ardent de ſervir notre État,
Penſant que pour ſon bien ma mort fût néceſſaire,
A conduit en ces lieux ce cruel téméraire.
Je ſçais que ſa patrie avoit armé ſa main,
Qu'il venoit me plonger le poignard dans le ſein;
Mais, loin de le blâmer de trop de violence,
Cette belle action attend ſa récompenſe.
Il doit être loué, loin d'en être blâmé;
C'eſt pour un beau motif que ſon bras s'eſt armé.
De ſa vertu ſon crime eſt un grand témoignage,
Et cette occaſion ſignale ſon courage.
Au-lieu de le punir, tu le dois conſerver,
La généroſité t'oblige à le ſauver.
Mets donc en liberté ce criminel fidèle,
Ce coupable innocent, ce généreux rebelle.

Sa faute eſt glorieuſe, & ſa fidélité
Le doit rendre célèbre à la poſtérité.

AMILCAR.

O généroſité qui n'a point de ſemblable!

SCIPION.

Quoi! traiter de la ſorte un ſujet ſi coupable!
Traiter un criminel avec tant de bonté!
Je m'oppoſe, Madame, à votre volonté.
Non, non, je veux qu'il meure.

SOPHRONIE.

Et moi je veux qu'il vive;
Ou bien, s'il doit périr, il faut que je le ſuive.
Mais dépend-il de toi d'ordonner de ſon ſort?
Il n'appartient qu'à moi de réſoudre ſa mort:
Son forfait ſeulement regarde ma perſonne:
Il n'eſt plus criminel, puiſque je lui pardonne;
Et les Carthaginois de cette qualité
Sont d'un rang où le tien n'a point d'autorité.

SCIPION.

Quelle eſt donc la valeur & le rang de cet homme?

SOPHRONIE.

Il eſt notre Amiral & la terreur de Rome;
Ce fut lui le premier, ſur l'empire des eaux,
Qui fit couler à fond tes ſuperbes vaiſſeaux;
Qui, le fer à la main, & la flamme dans l'autre,
Fit périr ton armée & conſerva la nôtre.

SCIPION.

Cette haute valeur ne m'empêchera pas
D'ordonner à ce traître un infâme trépas.

SOPHRONIE.

Mais la trève, Seigneur, que tu m'as accordée,
Si-tôt que par les miens je te l'ai demandée,

Exempte pour un temps tous les Carthaginois
De la sévérité de tes injustes loix.
Ils doivent dans ton camp marcher en assurance,
Notre accord leur en donne une entière licence.
Pour trois heures de temps tu sçais qu'il est permis
A l'un & l'autre camp de voir ses ennemis :
Chacun des deux partis visite son contraire,
L'ennemi dans Carthage est reçu comme un frere ;
Tes soldats sont chez elle en pleine liberté,
Et les siens en ces lieux n'ont point de sûreté!
Au mépris de ta foi tu veux détruire un homme
Qui veut mourir pour elle ou triompher de Rome ;
S'il faut que pour ce crime on fasse un châtiment,
Il faut que l'on m'ordonne un pareil traitement.
Tous deux pour le pays nous voulions faire un crime,
Et chacun de nous deux choisissoit sa victime :
Nous étions agités d'un différent courroux,
Il entreprit ma mort, moi celle d'un époux ;
Et sans que la raison reprît place en mon ame,
Un mari seroit mort par la main de sa femme :
Je le sacrifiois aux dieux de mon pays ;
J'allois punir l'ingrat qui nous avoit trahis.
Je l'aime toutefois & le respecte encore,
Tout criminel qu'il est, il faut que je l'adore ;
Et quoiqu'à votre égard il me soit odieux,
L'ami de Scipion plaît encore à mes yeux.

ASDRUBAL.

Quoi donc ! ma Sophronie, est-ce ainsi qu'on me traite ?
Sont-ce là les effets d'une amitié parfaite ?
As-tu la cruauté de terminer mes jours,
Quand, pour te conserver, je viens à ton secours ?
Au moment que ma fille a pu me faire entendre
Qu'Amilcar sur ta vie osoit bien entreprendre,

J'ai conduit Scipion suivi de ses Romains,
Et suis venu t'ôter de ses barbares mains.
Enfin, pour te sauver, j'ai tenté l'impossible,
Et pour tant de bienfaits ton ame est insensible!
Ne puis-je par mes soins adoucir ta rigueur?
Contente ton desir, arrache-moi le cœur.
Viens me priver du jour, tu m'ôteras de peine:
Et si ma passion a mérité ta haine,
Si l'amour dans mon cœur, imprima ton portrait,
Venge-toi de l'amour, détruis ce qu'il a fait;
Suis ces grands mouvemens que t'inspire ta rage,
Et de ta propre main efface ton image.

SOPHRONIE.

Il faudroit, pour t'aimer, aimer la trahison,
Chérir les destructeurs de toute sa maison.
Quoi! je te chérirois, & j'aimerois un homme
Qui joint ses intérêts aux intérêts de Rome;
Qui, contre sa patrie, ose lever la main;
Qui, né Carthaginois, est devenu Romain;
Qui s'est rendu la honte & le mépris des Princes;
Qui mène les Romains dans toutes ses provinces,
Et qui va, par un sort lamentable & nouveau,
Mettre parens, sujets, pêle-mêle au tombeau!
Va, ne l'espère pas, tu t'es acquis ma haine.
Mon amour est bien moins que l'amitié Romaine,
Et ce nouvel amour, qui t'ôte la pitié,
Te pourra consoler de mon inimitié.
Ingrat! je laisse aux dieux le soin de ma vengeance,
Et du grand Scipion j'implore la clémence.
Rends-moi donc Amilcar, tu le dois.

SCIPION.

Je ne puis.

AMILCAR.

Madame, laissez-moi dans l'état où je suis,
Je mourrai sans regret.

SOPHRONIE.

O dieux! quelle injustice!

ASDRUBAL.

Seigneur, en ma faveur, empêche son supplice.
Ma femme le demande avecque des soupirs:
Que je puisse une fois complaire à ses desirs,
Accorde-moi sa grace.

SCIPION.

Hé bien! je te l'octroie.
Mon cœur prend trop de part à l'excès de ta joie,
Pour préférer sa peine à ton contentement;
Et pour te témoigner que j'aime uniquement,
Et chéris les vertus qui règnent dans ton ame,
J'offre encore dans Rome un asyle à Madame.
Oui, Rome vous fera l'honneur qui vous est dû;
Elle vous rendra plus que vous n'avez perdu,
Ses bienfaits envers vous répareront l'outrage
Que vous avez souffert aux guerres de Carthage:
Et vous & vos enfans, vos amis, votre époux,
A l'abri du Sénat, aurez un sort plus doux.

SOPHRONIE.

Cet offre avantageux ne me sçauroit surprendre.
Je sçais ce que de Rome un vaincu doit attendre;
Tant d'illustres captifs après des chars traînés,
Et comme des forçats couple à couple enchaînés,
Honteusement conduits au fond de vos galères,
Où tout chargés de fers, accablés de misères,
Ils attendent la mort de moment en moment,
Me font prévoir de Rome un pareil traitement.
J'estime toutefois ton offre généreuse,
Je crois qu'avec regret tu me vois malheureuse,
Que ta haute vertu me voudroit secourir:
Mais apprends qu'aujourd'hui je veux vaincre ou mourir.

Adieu donc, Scipion; notre paix qui s'achève,
Rompt de tous nos soldats le repos & la trève.
Et ces fameux guerriers de carnage affamés,
Pour répandre du sang sont déja tous armés.
Va donc les mettre en ordre; après, comme un tonnerre
Fais fondre dessus nous l'orage de la guerre.
Pendant que ton exemple animera les tiens,
Je vais dans notre fort pour soutenir les miens.

ASDRUBAL.

Adieu, ma Sophronie.

SOPHRONIE.

Adieu, Prince barbare.
Tu te ressentiras des maux qu'on nous prépare;
Et tu ne verras point les Romains triomphans,
Sans voir dans le tombeau ta femme & tes enfans.
Mes filles, suivez-moi.

SCÈNE V.

ASDRUBAL, SCIPION, CATON, LÉLIE, TRÉBACE.

ASDRUBAL.

Quelle étrange menace!
Tout mon sang de frayeur dans mes veines se glace.
Quoi! je ne verrai point les Romains triomphans,
Sans voir dans le tombeau ma femme & mes enfans!
Je veux, pour empêcher un dessein si tragique,
Faire aujourd'hui perir le reste de l'Afrique,

Et je verrai bientôt les Romains triomphans,
Sans voir dans le tombeau ma femme & mes enfans.
Afin de leur ôter les moyens de se nuire,
Scipion, donne-moi des soldats à conduire,
Par un chemin caché je veux monter là-haut;
Mais tandis, fais semblant d'y donner un assaut,
Et, pour les amuser, auprès de leur muraille
Fais marcher ton armée en ordre de bataille;
Et dans une heure au plus par un subtil effort,
Sans perdre aucun des tiens, je te livre le fort.
Je veux ce que tu veux. Vous, Caton & Lélie,
Afin d'exécuter sa généreuse envie,
Prenez chacun cinq-cents de vos meilleurs soldats,
Et tous dans un bon ordre accompagnez ses pas.
A ses commandemens que chacun obéisse,
Que tout ce qu'il voudra sur l'heure s'accomplisse;
Car ayant reconnu sa générosité,
Nous ne sçaurions douter de sa fidélité.
Tandis que d'un côté vous emploirez vos armes,
Par deux autres j'irai leur donner deux allarmes.
(*A Asdrubal.*)
C'est l'ordre que tu veux, &, pour te contenter,
Je m'en vais de ce pas le faire exécuter.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCIPION, LÉLIE.

SCIPION.

NFIN le fort eſt pris.

LÉLIE.

Nous avons la victoire,
Et le ſeul Aſdrubal en mérite la gloire.

SCIPION.

Cher Lélie, apprends-moi comme tout s'eſt paſſé.

LÉLIE.

Quand le grand Aſdrubal vit ton camp déplacé,
Qu'à la tête des tiens en ordre de bataille,
Tu forçois l'ennemi de garder ſa muraille,
Il preſcrivit aux ſiens incontinent après,
Qu'en bon ordre & ſans bruit on le ſuivît de près.
A ce commandement notre troupe s'avance,
Nous marchons ſous la terre, où l'ombre & le ſilence
Sembloient favoriſer le deſſein d'Aſdrubal;
Nous ſuivîmes long-temps un ſentier inégal.
Enfin, nous arrivons près d'une baſſe porte
Où je fis avancer la première cohorte.
La porte eſt enfoncée, un violent effort
Nous ouvre le chemin pour entrer dans ce fort;
Puis en ordre rangés nous donnons dans la place.
L'ennemi nous découvre, il s'écrie, il menace,
Et pour nous repouſſer il quitte ſes remparts.
L'allarme cependant s'accroît de toutes parts,

Et dehors & dedans tout paroît sous les armes.
Il semble que pour tous le combat ait des charmes;
Asdrubal, le premier, les armes à la main,
S'oppose aux grands efforts de ce peuple Africain.
Et ce fameux guerrier, soutenu par les nôtres,
Répand le sang des uns, met en fuite les autres:
Sa valeur fait vôler la mort de rang en rang,
Il se fait sous ses pas une trace de sang,
A force de tuer il s'anime au carnage,
De tous côtés il s'ouvre un horrible passage.
Ce peuple étoit réduit à ses derniers abois,
Quand sa femme arrivant s'écrie à haute voix:
Ce n'est pas en cédant qu'on s'acquiert de la gloire.
A moi, mes compagnons, nous aurons la victoire:
Suivez-moi seulement, je la mets dans vos mains,
Et je lui fais quitter le parti des Romains.
A ces mots on la suit. Elle, comme un tonnerre,
Vient fondre dans nos rangs, couvre de morts la terre,
Et les siens, secondant la force de ses coups,
Lui donnent le moyen de joindre son époux.
Asdrubal, la voyant, témoigne de la crainte,
Et, pour la décevoir, il use d'une feinte,
Se recule en parant & se laisse frapper,
Afin que les Romains puissent l'envelopper.
Elle, qui reconnoît ce subtil stratagême,
Au-lieu de s'avancer, se recule de même:
Tout le peuple effrayé, manque soudain de cœur;
Et tous, les armes bas, adorent le vainqueur.
Sophronie, ayant vu cette entière défaite,
Fait semblant d'y courir & songe à sa retraite:
Elle gagna la tour d'un pas précipité;
Asdrubal témoigna la même agilité.
Il crie à nos soldats: Respectez sa personne,
C'est moi qui vous en prie, & Scipion l'ordonne;
Tous se sont efforcés de la pouvoir sauver.

Moi, voyant le combat si près de s'achever,
Et que cette mêlée étoit bien-tôt finie,
Je pensois qu'Asdrubal auroit sa Sophronie:
Je le viens de quitter sur un si juste espoir;
Il espère bien-tôt la mettre en son devoir,
Et la forcer enfin d'éteindre dans son ame
Ce fier & vain courroux qui contre nous l'enflamme,
Puisque l'ayant soumise au pouvoir des Romains,
Il pouvoit empêcher ses tragiques desseins.
Et pour te témoigner la grandeur de mon zèle,
J'ai voulu, le premier, t'en dire la nouvelle.

SCIPION.

O dieux! que ce rapport contente mes esprits!
Asdrubal a vaincu, Sophronie est son prix.
Sa femme & ses enfans seront sa récompense;
Leur conservation est due à sa vaillance:
Il m'a tenu parole, & je veux aujourd'hui,
De ce que j'ai promis, m'acquitter envers lui.
Je le veux & le puis, au moins s'il est croyable
Qu'Asdrubal ait vaincu cette femme indomptable.
Mais tu ne m'as rien dit touchant ses deux enfans,
Ne me déguise rien, sont-ils encor vivans?
La mort, pour m'empêcher de tenir mes promesses,
M'auroit-elle ravi ces deux grandes princesses?
Et de tant de bienfaits, & de tant d'amitié,
N'en pourrais-je aujourd'hui payer que la moitié?

LÉLIE.

Seigneur, ces deux beautés sont encore animées
Avecque Sophronie elles sont enfermées:
Car durant le combat, sur le haut de la tour,
J'y vis & reconnus ces merveilles d'amour,
Et bien-tôt toutes trois seront en ta puissance.
Mais j'apperçois Caton.

SCÈNE II.

SCIPION, CATON, LÉLIE.

SCIPION.

AH! ce triste silence
Est d'un nouveau malheur, le présage évident.
Parle, parle, Caton, quel est cet accident
Qui marque sur ton front un excès de tristesse?
Ne me le cèle point.

CATON.

Ah, Seigneur! la Princesse....

SCIPION.

Qu'est-elle devenue? Achève promptement,
Retire mon esprit de son étonnement:
Est-elle morte, enfin?

CATON.

Cette illustre guerrière,
Ayant vu ses soldats gisans sur la poussière,
Se sauve dans la tour, & malgré nos efforts
Elle en ferme la porte & nous laisse dehors.
Quelques momens après elle ouvre une fenêtre;
A travers des barreaux elle s'y fait paroître:
Un effroyable objet se présente à nos yeux,
Le sang de mille morts avoit rougi ces lieux;
D'autres corps étendus au milieu de la place,

Sembloient, même en mourant, reprendre leur audace,
Et par de longs regrets qu'ils jettoient dessus nous,
Ils montroient dans leurs yeux un reste de courroux.
A quelques pas de là l'on vit une autre image,
Deux ou trois-cent soldats s'entredonoient courage,
Ceux qui s'étoient ravis aux armes des Romains,
S'animoient à mourir avec leurs propres mains:
Pas un ne survéquit d'un combat si funeste,
Et celui que la mort avoit laissé de reste,
Ne trouvant point de main qui la lui pût offrir,
Du secours de la sienne il la voulut souffrir.
Quelque peu d'habitans suivirent son exemple;
Sophronie à l'instant les loue & les contemple;
Prête à les imiter, elle bénit leur sort,
Et son cœur leur envie une si belle mort.
D'un pas qui témoignoit quelle étoit son envie,
Pleine de ce mépris qu'elle avoit pour la vie,
Elle approche un bucher qu'elle fit allumer;
Elle appelle Amilcar qui la vient désarmer;
Puis d'une façon grave & la voix assurée,
En attendant la mort qu'elle s'est préparée,
Dit, parlant aux Romains: ô vous, braves guerriers
Qui, de tous nos combats, remportez les lauriers;
Bien que par les efforts d'une si longue guerre,
Enfin, vous vous rendiez les maitres de ma terre,
Et que dessous vos loix mon état soit soumis,
Je ne vous compte point parmi mes ennemis.
C'est le destin de Rome, & c'est votre conquête;
Il devoit à son tour ressentir la tempête,
Et Rome avoit ce droit d'amener contre nous
Ce que notre Carthage avoit porté chez vous.
Mais, beaucoup plus heureux, vous causez notre perte,
Non par la trahison, mais par la force ouverte.
Mais le Prince Asdrubal, l'infidèle qu'il est,

A bien dû, contre vous, prendre mon intérêt.
Asdrubal paroissant lui demande audience:
Elle, sans témoigner aucune violence,
L'interrompt & lui dit: Voici le jour heureux,
Qui doit borner le cours d'un sort si rigoureux;
Rien ne peut m'empêcher de finir ma misère,
Et de t'ôter les noms & d'époux & de père.
Cet horrible bucher que tu vois allumé,
Me va punir, ingrat, de t'avoir trop aimé.
Mon cœur sera bien-tôt consumé par la flamme;
Et si cette chaleur alloit jusques à l'ame,
Je voudrois la forcer d'accroître ses efforts,
Et d'agir sur l'esprit comme dessus les corps.
J'en sentirois l'effet jusques dans mes pensées,
Et nos affections s'y verroient effacées.
Adieu, cruel, je vais accomplir mon dessein.
Aussi-tôt on la voit, le poignard à la main,
Courir à ce bucher.

SCIPION.

O dieux! que j'appréhende!

CATON.

Proche de ce spectacle, on l'entend qui commande
D'amener ses enfans auprès de ce bucher.
Par son ordre aussi-tôt je les vis approcher.
Mes filles, leur dit-elle, il faut perdre la vie,
Que de vos propres mains elle vous soit ravie;
Je vous vais précéder, il faut suivre mes pas:
Préférons à la honte un glorieux trépas.
Mourons, mourons ensemble. Hé bien! mourons, Madame,
Répondent l'une & l'autre, abrégeons notre trame,
Et, pour combler d'honneur la fin de notre sort,
Que de vos propres mains nous recevions la mort.

Sophronie, à ces mots, se fondoit toute en larmes;
Mais comme elle entendit le grand bruit des gens-d'armes;
Qu'on tâchoit d'enfoncer la porte de la tour,
Elle prive à l'instant ces Princesses du jour.

SCIPION.

O cruauté du sort horrible & pitoyable!
Ce tragique accident peut-il être croyable?
Hélas! pour mon malheur il n'est que trop certain!
Mais poursuis.

CATON.

Sophronie achève son dessein.
A peine de leurs corps elle eut chassé leurs ames;
Qu'elle les fit jetter dans le milieu des flammes;
Et de sa propre main, rouge d'un si beau sang,
De celui qui lui reste elle épuise son flanc.
Puis d'une voix mourante à l'instant elle appelle
Le vaillant Amilcar, son serviteur fidèle,
Et lui dit: il est temps d'accomplir mes desseins;
Ne laisse de nos corps que la cendre aux Romains;
Jette-moi dans les feux. A ces mots elle expire:
Amilcar suit son ordre, il sanglotte, il soupire,
Il condamne ses mains d'un si tragique emploi,
Et ce désespéré s'en veut venger sur soi:
Il cherche son trépas. Enfin, il le rencontre:
Si-tôt qu'il le demande, aussi-tôt il se montre,
Et, loin de reculer, il s'avance à grands pas,
Il s'oppose long-temps à nos meilleurs Soldats.
Mais déja dans la tour s'étant fait un passage,
Le nombre de nos gens accablent son courage;
Et jugeant par ses coups qu'il ne pourroit long-tems
Résister aux efforts de tant de combattans,

Enfin, presque mourant, il s'enfuit & nous laisse ;
Avec ce seul dessein de suivre sa princesse.
C'est, dit-il, dans les feux qu'il faut finir mon sort ;
Puis, s'y précipitant, il y cherche sa mort.

SCIPION.

O dieux ! ô justes dieux !

CATON.

Ces effroyables flammes,
Qui sembloient jusqu'au ciel accompagner leurs ames,
Défendoient aux Romains d'approcher de leurs corps ;
Et ce brasier croissant, les repousse dehors :
En vain ils s'efforçoient à rompre ces barrières,
Ce grand feu grossissoit à force de matières ;
Et cherchant les moyens de poursuivre son cours ;
La flamme s'attachoit sur son propre secours.
La tour, dans un moment, fut presque consumée ;
L'on n'y voit qu'un amas de cendre & de fumée.
Asdrubal ayant vu ce feu prodigieux
Consumer sa famille en ces funestes lieux,
Le regret le saisit, l'agite, le transporte,
Le livre au désespoir ; le désespoir l'emporte ;
Et ce fatal démon, qui s'empare des sens,
Fit aller ses transports jusqu'aux plus innocens.
La cruauté des dieux essuya son blasphême :
Ce premier mouvement se fit voir sur lui-même ;
Et, de-là s'exerçant sur Rome & sur le sort,
Nous alloit tous venger par une prompte mort.
Je prévis le dessein & j'arrêtai l'épée
Qu'Asdrubal en son sang lui-même avoit trempée.

SCIPION.

O destin rigoureux ! O Prince infortuné !

CATON.

J'ai commandé, Seigneur, qu'il te fût amené.

SCIPION.

Ciel! dus-tu par leur mort amoindrir ma victoire,
Et m'arracher par-là la moitié de ma gloire?
Inutile trophée, ô triomphe imparfait!
La cause de la guerre attendoit cet effet.
J'armai contre ma foi, je surmonte en parjure.

CATON.

Regarde, Scipion, à qui tu fais injure;
Rome t'en donna l'ordre.

SCIPION.

Ah! que m'allégues-tu?
Faut-il pour lui complaire, offenser sa vertu?
A prendre un mauvais droit est-il quelque justice?
Suis-je moins criminel pour avoir un complice?
Rome & ses Généraux différent en ce point,
Qu'elle a toujours ses droits, & qu'ils n'en trouvent point.
Quand Rome par nos mains a conquis quelque terre,
Notre Sénat l'absout par les loix de la guerre.
Elle en sçait retirer & la gloire & le fruit,
Et fait tomber sur nous le blâme qui la suit.
Parjure Scipion, comment peux-tu paroître?
Peux-tu voir Asdrubal avec un œil de traître?
Et pour le consoler d'un si tragique sort,
Renvoyer au Destin la cause de leur mort.

CATON.

Tu le peux, Scipion; tu n'en es point la cause.

SCIPION.

Quel eſt l'expédient que Caton me propoſe ?
Si je ne l'ai cauſé, j'en ſuis un inſtrument,
Et j'ai contribué dans cet événement.
Le Deſtin a remis le malheur à mon âge,
Au temps que Scipion emporteroit Carthage ;
Et le ſort, qui de tout ſe fait connoître auteur,
M'a voulu deſtiner pour ſon exécuteur.
Mais, ô dieux, quel objet !

SCÈNE DERNIÈRE.

SCIPION, CATON, LÉLIE, ASDRUBAL mourant, *TRÉBACE.*

CATON.

AH ! ſa mort me regarde,
Et l'on m'en répondra, puiſqu'on l'avoit en garde.

TRÉBACE *ſoutenant Aſdrubal.*

Sa colère, Seigneur, s'eſt forcée un moment ;
Et feignant d'appaiſer ce grand reſſentiment :
Laiſſe ſeul, m'a-t-il dit, un Prince miſérable ;
N'ajoûte point de maux au malheur qui m'accable ;
Et, quoique dans ce jour mon ame ait tout perdu,
Par un bienfait ſi grand, tout me ſera rendu.
De peur de l'irriter, à ces mots je le laiſſe.
Aſdrubal auſſi-tôt, d'une funeſte adreſſe,

Tire un fatal poignard qu'il cachoit dans son sein,
Et son bras, malgré nous, achève son dessein.

ASDRUBAL.

Oui, cruels! malgré vous, & malgré votre envie
Malgré votre pitié je veux perdre la vie.
Tous les soins de Caton, ni ses commandemens,
Ne m'ont point empêché de finir mes tourmens.
Ce sang que les Romains n'ont pu verser en guerre,
Ma main, au milieu d'eux, en a rougi la terre;
Et malgré leurs efforts & la rage du sort,
Un poignard m'a livré dans les bras de la mort.
Regarde, Scipion, voilà la récompense
D'avoir rangé l'Afrique à ton obéissance;
Pour te garder ma foi, j'ai perdu mes amis;
Et tu n'as pas tenu ce que tu m'as promis.
Je te viens reprocher le plus grand de tes crimes,
Jetter dedans ton cœur des remords légitimes,
Et mettre en ton esprit cet éternel effroi,
Que le crime en tous lieux donne aux ames sans foi.
Viens donc voir ce qu'ont fait & mes mains & tes armes,
Ces sensibles objets t'arracheront des larmes.
Mais d'un cœur si barbare attendre des douleurs,
Et d'un œil si cruel se promettre des pleurs,
C'est chercher la pitié dans une ame Romaine;
C'est chercher de l'amour où se trouve la haine.
Que pouvois-je espérer d'un si cruel parti?
Que n'ai-je fui les maux que j'avois pressenti?
Tu permis, Scipion, les lâchetés d'un Prince,
D'avoir trahi pour toi, sa femme & sa province;
Tu m'ôtes mes enfans, ils ne m'étoient point dus.
La main qui te servit, les a mal défendus.
O dieux! qui, contre Rome, avez servi Carthage;
Sur qui des dieux plus forts ont ravi l'avantage,

Si jamais le Deſtin doit répondre à mes vœux,
A ſa deſtruction élève nos neveux;
Si, par ſon propre effort, Rome ne ſe doit nuire,
Et ſi les nations ne la pouvoient détruire,
Envoyez la diſcorde au milieu des Romains,
Faites-les déchirer avec leurs propres mains;
Couvrir leurs vaſtes champs de mille funérailles;
D'une main parricide arracher leurs entrailles;
Détruire leurs cités & briſer à leurs yeux
Leurs murs & leurs palais, leurs autels & leurs dieux;
Enfin, par la fureur d'une guerre civile,
Expoſez aux Romains leur capitale ville,
Et que de tant d'États pleinement aſſouvis,
Ils nous rendent les biens qu'ils nous auront ravis.
Mais je perds la parole, une extrême foibleſſe
Me va faire, dans peu, rejoindre ma Princeſſe;
Mon ame, pour la ſuivre, eſt prête de partir;
O belle Ombre! connois quel eſt mon repentir:
Auparavant ma mort, accorde-moi ma grace;
Une froide ſueur couvre mon corps de glace.
Je te ſuis; mais apprends par ma dernière voix,
Qu'ayant vécu Romain, je meurs Carthaginois.

SCIPION.

C'en eſt fait, il eſt mort. O déſeſpoir! ô rage!
Je n'ai pu conſerver un homme de Carthage.
Le ſort, pour me contraindre à fauſſer mon ſerment,
De l'Empire Africain, n'a fait qu'un monument.
Ah, parjure! ah, méchant!

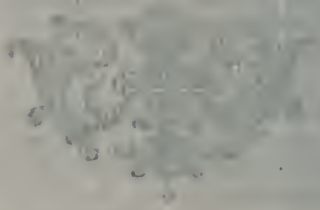
CATON.

Quitte cette tendreſſe.
Pleurer ſes ennemis, c'eſt marque de foibleſſe.
Regarde d'un œil ſec l'excès de leurs malheurs,
De peur que le Sénat ne condamne tes pleurs.

SCIPION.

Hé bien ! pour obéir, dans ma douleur extrême,
Je veux tarir mes pleurs, me surmonter moi-même,
Afin que le Sénat apprenne par ta voix,
A quel point je l'honore & révère ses loix.
Mais avant de quitter le rivage d'Afrique,
Je veux que l'on prépare un tombeau magnifique ;
Où le sort d'Asdrubal étant représenté,
Y conserve sa gloire à la postérité.
Après tous nos devoirs rendus à ce grand homme,
Nous irons triompher de nos travaux dans Rome.

FIN.



LE MARIAGE DE RIEN,

COMÉDIE.

LE

MARIAGE

DE RIEN,

COMEDIE.

A MESSIRE

A MESSIRE

CHARLES TESTU,

CONSEILLER DU ROI, en son Conseil d'Etat, Maître-d'Hôtel ordinaire de Sa Majesté, Chevalier, & Capitaine du Guet de Paris.

MONSIEUR,

L'approbation que vous avez donnée au ien que je vous présente, me donne lieu d'es- rer que vous le recevrez avec autant de

bonté que si c'étoit quelque chose, & que la
lecture que vous en ferez ne détruira pas l'es-
time que la représentation vous en a fait con-
cevoir. Ce n'est pas, MONSIEUR, que
faisant réflexion sur la parfaite connoissance
que vous avez de toutes sortes d'ouvrages, je
n'eusse perdu l'envie de vous consacrer mon
coup d'essai, si je n'avois considéré en même
temps, que vous n'avez pas moins d'indulgence,
pour en excuser les défauts, que de facilité à
les connoître; & que m'obstinant à vouloir
vous offrir quelque chose digne de vous, je me
mettois au hazard de ne vous donner jamais de
preuves de mon respect. Si toute la France n'é-
toit persuadée que la netteté de votre esprit égal
l'éclat de votre illustre naissance, & que la
prudence que vous avez toujours fait remar-
quer dans l'administration d'une charge aussi
glorieuse pour vous, qu'utile pour le public,
ne peut recevoir de comparaison sans perdre
de son lustre; je m'efforcerois d'en instruire ceux
qui en pourroient douter, exagérant les rares
qualités dont vous êtes avantageusement pour-
vu; mais comme il n'est pas nécessaire d'avoir
tous ces avantages, qui sont connus de tout le
monde, pour mériter un ouvrage qui vaut
peu, il me seroit inutile & même dangereux
l'entreprendre. Je passerai donc ces choses sous
silence, pour vous protester que j'estimerai mon
bonheur sans pareil, si vous êtes assez prodi-

l'estime pour en donner à RIEN, *& si ce* RIEN *que je vous offre avec toute sorte de respect, me peut faire obtenir la grace de me dire,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DE MONTFLEURY.

ACTEURS.

LE DOCTEUR.

ISABELLE, fille du Docteur.

LISANDRE.
LE POETE.
LE PEINTRE.
LE MUSICIEN.
LE CAPITAN.
L'ASTROLOGUE.
LE MÉDECIN.

} Amans d'Isabelle.

BÉATRIX, suivante d'Isabelle.

La Scène est à Paris.

LE MARIAGE DE RIEN, *COMÉDIE.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LISANDRE.

JE vois déja briller l'aurore ;
Et je n'apperçois point encore,
Celle qui doit bien-tôt ici,
Finir ou croître mon souci.
Cette paresseuse suivante,
A mon humeur impatiente,
Fait souffrir un rude tourment:
Elle me doit, dans ce moment,
Instruire de ce qu'il faut faire,
Pour me faire agréer du père
De celle de qui les trésors
Me charment bien plus que le corps;

Puiſqu'en épouſant cette fille,
Unique dedans ſa famille,
Je deviens riche d'indigent.
Car enfin, il faut de l'argent,
Dans ce maudit ſiècle où nous ſommes,
Pour être bien venu des hommes;
Et qui n'en a point n'eſt qu'un ſot.
Mais Béatrix paroît.

SCÈNE II.

LISANDRE, BÉATRIX.

LISANDRE.

UN mot.
Hé bien, vois-tu quelqu'apparence
A notre future alliance?
Et pourrai-je par ton moyen.....

BÉATRIX.

Ma foi, je n'y connois plus rien.
Ma maitreſſe ſe déſeſpère,
Parce que le Docteur, ſon père,
Trouve des défauts en tous ceux
Qui lui font offre de leurs feux.
De ſoux, d'ignorans, il les traite;
Je crois que c'eſt une défaite;
Et que même tant qu'il vivra,
Jamais il ne la mariera,
De peur de dégarnir ſa bourſe;
Que c'eſt l'origine & la ſource
De tout le mépris qu'il fait d'eux.

LISANDRE.

Hélas! que je ſuis malheureux!
Ne ſçaurois-je, par quelqu'adreſſe,
Gagner le cœur de ta maitreſſe?

BÉATRIX.

Croyez-moi, je le ſçais fort bien;
Cela ne ſerviroit de rien.
Vous n'avez autre choſe à faire,
Qu'à tâcher de plaire à ſon père;
Et lorſqu'il y conſentira,
Je ſçais bien qu'elle le voudra;
Car je crois, s'il n'y remédie,
Si bien-tôt il ne la marie,
Qu'on la verra mourir d'ennuis.
Elle pleure toutes les nuits,
Et craint ſi fort de mourir fille,
Et de voir manquer ſa famille,
Que cette crainte, de ſes jours,
Pourroit bien avancer le cours.
Mais il faut que je me retire;
Le Docteur vient.

LISANDRE.

Quoi! ſans m'inſtruire!
Un mot de converſation.

BÉATRIX.

Songez à quelqu'invention,
Quelque ruſe, quelqu'artifice,
Pour paroître à ſes yeux ſans vice.
Si vous trouvez, comme il le faut,
Un art ſans tache & ſans défaut;
S'il n'y trouve rien à reprendre,
Soyez certain d'être ſon gendre.

LISANDRE.

Je vais de ce pas y ſonger;
Tâche toujours à m'obliger.

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

ISABELLE.

ENfin vous voulez donc, mon père,
Voir toujours durer ma miſère,
Et jamais ne me marier?

LE DOCTEUR.

C'eſt que je veux bien m'allier.

ISABELLE.

Qui que ce ſoit qui ſe préſente,
Votre humeur n'eſt jamais contente.

LE DOCTEUR.

Mais, toi, de qui la paſſion
Appète la conjonction
Et le lien du mariage,
Sçais-tu bien quel en eſt l'ouvrage?
Connois-tu quel en eſt le fruit?
Sçais-tu quels enfans il produit?
Apprends que les haines mortelles,
Les contentions, les querelles,
Les débats, la diſſenſion,
Le mépris & l'averſion,

En ſont les effets & la ſuite.
Les hommes grands & de conduite,
Tels que fut autrefois Platon,
Lactance, Epicure, Ariſton,
Quintilien, Anaxagore,
Draco, Lucrece, Pythagore,
Étant ſur ce point en débat,
Ont tous loué le célibat.
Socrate, homme ſavantiſſime,
Conſulté ſur cette maxime,
A dit, que qui ſe mariera,
Tôt ou tard s'en repentira.

ISABELLE.

Mais il en eſt de qui les charmes,
Loin de nous cauſer des alarmes,
Des plaintes, des ſoupirs, des pleurs,
Sont remplis de mille douceurs.

LE DOCTEUR.

Faire aux ſçavans un tel outrage!
Des douceurs dans le mariage!
Avec qui donc, cette douceur?

ISABELLE.

Le Soldat ſeroit:

LE DOCTEUR.

Querelleur.

ISABELLE.

Le Noble?

LE DOCTEUR.

Plein de fourberies.

ISABELLE.

L'Hiſtorien?

LE DOCTEUR.

De menteries.

ISABELLE.

Le Juge?

LE DOCTEUR.

De sévérité.

ISABELLE.

L'Interprète?

LE DOCTEUR.

D'obscurité.

ISABELLE.

Les Devins?

LE DOCTEUR.

De sorcelleries.

ISABELLE.

Le Poëte?

LE DOCTEUR.

Plein de rêveries.

ISABELLE.

Le Rhétoricien?

LE DOCTEUR.

Flatteur.

ISABELLE.

L'Homme d'affaire?

LE DOCTEUR.

Grand parleur.

ISABELLE.

Le Légiſlateur?

LE DOCTEUR.

Sans conduite.

ISABELLE.

Le Particulier?

LE DOCTEUR.

Hypocrite.

ISABELLE.

L'Aſtronome?

LE DOCTEUR.

Sera trompeur.

ISABELLE.

L'Apothicaire?

LE DOCTEUR.

Empoiſonneur.

ISABELLE.

Le Philoſophe?

LE DOCTEUR.

Sophiſtique.

ISABELLE.

Et l'Alchymiſte?

LE DOCTEUR.

Chimérique.

ISABELLE.

L'Aſtrologue?

LE DOCTEUR.

Sera ſorcier.

ISABELLE.

Le Marchand?

LE DOCTEUR.

Trompeur, usurier.

ISABELLE.

Le Chasseur?

LE DOCTEUR.

Sera sanguinaire.

ISABELLE.

Le Notaire?

LE DOCTEUR.

Sera faussaire.

ISABELLE.

Et le Médecin?

LE DOCTEUR.

Meurtrier.

ISABELLE.

A qui doncques me marier?
Le vieux?

LE DOCTEUR.

Sera fâcheux, avare,
Incommode, jaloux, bizarre.

ISABELLE.

Le jeune étant plein de santé?

LE DOCTEUR.

Ce ne sera qu'un éventé.
Bref, quel que soit ce futur gendre,
J'y trouve toujours à reprendre.

ISABELLE.

Mais s'il s'en trouve un comme il faut;
Et que vous trouviez sans défaut,

Le refuserez-vous encore ?

LE DOCTEUR.

Par les sciences que j'adore,
Par les mânes des grands Docteurs,
Qui furent des arts inventeurs ;
Par le père de la doctrine,
Dont j'ai tiré mon origine ;
S'il s'en trouve un tel, aujourd'hui
Tu seras conjointe avec lui,
Pour multiplier ma famille.

SCÈNE IV.

LE POETE, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE POETE.

CHarmé des yeux de votre fille,
Auxquels on ne peut résister,
Je viens ici me présenter
Pour voir si j'ôserois prétendre
A l'honneur d'être votre gendre.

LE DOCTEUR, *à sa fille.*

Ma fille, voici bien ton fait.

ISABELLE.

Cet homme n'est pas trop bien fait.
Mais de peur d'en être frustrée,
Et de n'être point mariée,
Je n'ôserois dire que non.

LE DOCTEUR.

Quelle est votre vacation ?

LE POETE.

Ah! ſi l'on peut, par cette voie,
Jouir d'une ſi belle proie,
Je ſuis aſſuré d'être heureux.

LE DOCTEUR.

Enfin, dites-moi.....

LE POETE.

Je le veux.
Elle eſt ſi noble & ſi ſçavante,
Si parfaite & ſi fort charmante,
Si digne de gloire & d'honneur,
Si pleine d'une noble ardeur,
Qu'aucune ne peut avec elle
Entrer jamais en parallele.

LE DOCTEUR.

Mais enfin, ſçachons donc ſon nom.

LE POETE.

Sçachez que l'occupation
Qui plaît ſeule à ma fantaiſie,
Eſt la charmante poëſie.
Pour vous en faire concevoir,
Et l'excellence, & le pouvoir,
Je pourrois dire que les Princes,
Dans les plus fameuſes provinces,
Ont ſouvent fait bâtir des lieux
Magnifiques, induſtrieux,
Des théâtres, des édifices,
Faits avec beaucoup d'artifices,
Pour voir les effets merveilleux
De cet art deſcendu des cieux;
Que jamais la philoſophie,
La muſique, l'aſtrologie,

Les médecins, les harangueurs,
N'ont joui de tous ces honneurs ;
Que dedans le milieu des rues,
Les poëtes ont eu des ſtatues ;
Que les oracles ſe ſervoient
De ce bel art qu'ils approuvoient ;
Que cet art eſt fort ordinaire
Au blond Phœbus qui nous éclaire,
Auſſi bien qu'au reſte des dieux ;
Que les neufs muſes, en tous lieux,
De tout temps furent révérées,
Et par les doctes adorées.
Mais comme vous n'ignorez pas,
Et ſa puiſſance & ſes appas,
J'emploie en vain mon éloquence,
A vous en dire l'excellence,
Et crois que, dès ce même jour,
Vous approuverez mon amour.

LE DOCTEUR.

Donc, parce que vous êtes poëte,
Vous tenez cette affaire faite ?
Sans conſidérer que ces mots,
Delectant carmina ſtultos,
Sortis de la bouche de poëtes
Plus véritables que vous n'êtes,
Blâment votre témérité.

LE POETE.

Cet art....

LE DOCTEUR.

Cet art fut inventé,
Plus pour tromper & pour ſéduire
Les mortels, que pour les inſtruire ;
Et c'eſt le plus pernicieux
Qu'on ait inventé ſous les cieux,

A cauſe de l'effronterie,
Dont il déduit ſa menterie.

LE POETE.

Sçachez....

LE DOCTEUR.

C'eſt auſſi de tout temps
Que les poëtes ſont partiſans
Des grands menſonges que vous faites;
Ce qui fait que l'on dit des poëtes
Qui furent jadis & qui ſont,
Semper mendacia fingunt.

LE POETE.

Mais permettez que je vous die.....

LE DOCTEUR.

C'eſt à cauſe de leur folie,
Qu'on dit que tout leur eſt permis;
Pictoribus atque Poetis,
Quidlibet audendi, ſemper fuit æqua poteſtas.

LE POETE.

Mais.....

LE DOCTEUR.

Les Lacédémoniens,
Ainſi que les Athéniens,
Banniſſoient ces maudites peſtes;
Comme à tous les États funeſtes,
Allégant que la probité,
L'innocence & la vérité,
Ne pouvant être avec le vice,
Doivent être ſans artifice:
Par ces mots on nous l'a cotté,
Verum non indiget Arte.

LE POETE.

Quoi! vous ne voulez point m'entendre

LE DOCTEUR.

Je ne veux point de fou pour gendre.

LE POETE.

Cet homme, pour juger si mal
D'un art qui n'eut jamais d'égal,
Est, pour son trop peu de lumière,
Indigne d'être mon beau-père.

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR.

HE bien?

ISABELLE.

Hélas! j'aurois juré
Qu'il devoit être rembarré.
Ah! que si vous pouviez comprendre;
Combien, en refusant ce gendre,
Vous perdez plus que je ne perds!
Il auroit fait pour vous des vers,
Sonnets, madrigaux, épigrammes,
Poëmes épiques, anagrammes,
Sixains, quatrains, stances, dixains;
Mais ce qui choque mes desseins,
Et qui touche le plus mon ame,
Il eût fait notre épithalame.

LE DOCTEUR.

Va, ne t'afflige plus ainſi,
Un autre s'approche d'ici :
Ce ſera pour toi, je le jure.

ISABELLE.

Gardez-vous bien d'être parjure.

SCÈNE VI.

LE PEINTRE, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE PEINTRE.

SErois-je bien aſſez heureux,
Pour obtenir, ſelon mes vœux,
L'honneur d'épouſer votre fille,
Et d'entrer dans votre famille ?

LE DOCTEUR.

Peut-être. Qu'êtes-vous ?

LE PEINTRE.

Je ſuis
L'auteur des ouvrages finis,
Et le ſinge de la Nature,
J'excelle dedans la peinture ;
Et ſi je pouvois animer
Tous les corps que je ſçais former,
Je ſuis certain que la peinture
L'emporteroit ſur la Nature.

LE DOCTEUR.

Je crois cela facilement,
Puiſqu'on pourroit fort aiſément,
Suppoſant un ſi, ſans merveille,
Vous mettre dans une bouteille.

LE PEINTRE.

De tous les ouvrages divers,
Il n'en eſt point dans l'univers,
Que je ne vous faſſe paroître,
Par ce bel art où je ſuis maître.
Je ſçais, d'un ſeul coup de pinceau,
Former un viſage plus beau
Que tous ceux qu'on voit ſur la terre;
Je ſçais dépeindre le tonnerre,
La foudre, le jour, les éclairs,
Les bêtes, les plantes, les airs,
Le ſoleil levant, les nuages,
Les embrâſemens, les rivages,
Les hommes, l'entre jour & nuit,
Les herbes, les fleurs & le fruit,
Les triomphes, la paix, la guerre,
L'eau, le feu, le ciel & la terre;
Bref, pour achever mon portrait,
Et le rendre encor plus parfait,
Sçachez qu'Alcidor l'on m'appelle,
Que je ſuis deſcendu d'Apelle,
Celui qu'Alexandre le grand
Éleva dans un ſi haut rang,
A cauſe de ſon excellence.
Ainſi mon art & ma naiſſance,
Loin de me faire rebuter,
Vous obligent de m'accepter.

LE DOCTEUR.

Sçachez, Monſieur, que l'on appelle
Alcidor deſcendu d'Apelle;

Que je tiens pour fort ignorant,
Que je ſuis Docteur doctorant,
Que les ſciences de mes pères
Sont dans notre race ordinaires,
Et de tout temps, de notre eſtoc,
Que le doctorat nous eſt hoc,
Dès le ventre de notre mére,
Puiſqu'il nous eſt héréditaire;
Et que je dois, ayant l'honneur,
D'être, *per naturam*, Docteur,
Rechercher avec ſoin un gendre,
Sur qui l'on n'ait rien à reprendre;
Qu'on me mettroit au rang des foux,
Si je m'abaiſſois juſqu'à vous;
Car, qui dit peintre, dit fantaſque,
De quelque air que votre art ſe maſque:
Qui dit peintre, dit glorieux,
Gueux, ivrogne, capricieux.
Atqui, cette belle alliance,
Outre un ivrogne d'importance,
Me donneroit, de plus, un gueux,
Un arrogant, un glorieux,
Un homme rempli de caprices,
Qui n'excelle que dans les vices.
Ergo, je conclus & promets,
Propter iſtas rationes,
Que vous ne ſerez point mon gendre...

LE PEINTRE.

Mais.....

LE DOCTEUR.

Mais allez vous faire pendre.

LE PEINTRE.

Cet homme eſt ſans doute inſenſé,
Bien plus que je n'avois penſé.

SCÈNE VII.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR.

UN peintre dedans ma famille!

ISABELLE.

Il faut donc que je meure fille?
Qui voudra plus se présenter?
Ah! par ma foi, j'en veux tâter.

LE DOCTEUR.

Ma fille tenir ce langage!

ISABELLE.

Je veux dire du mariage,
Quand mon père y consentira.

LE DOCTEUR.

Bien-tôt un autre s'offrira.

ISABELLE.

Vous obstinant d'être sans gendre,
La vieillesse viendroit me prendre,
Et l'on ne voudroit plus de moi.

LE DOCTEUR.

Va, celui-ci sera pour toi.

SCÈNE VIII.

LE MUSICIEN, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE MUSICIEN.

POurriez-vous refuſer de prendre
L'Arion du ſiècle pour gendre?

ISABELLE, *à part.*

Cet homme parle de bon ſens.

LE MUSICIEN.

Je ſuis l'Orphée de ce temps,
Je charme les ſens, j'extaſie,
Avec bien plus de mélodie,
Que Polymneſtre, qu'Argien;
Enfin, je ſuis muſicien:
Non pas muſicien vulgaire,
Puiſque celui qui nous éclaire
Me cède l'honneur aujourd'hui,
De mieux ſymphoniſer que lui,
Et que je ſuis, par mon adreſſe,
Unique dedans mon eſpèce;
Je ſçais bien rendre les raiſons
Des intervalles & des ſons,
De leurs genres, & des parties
Qui compoſent les ſymphonies.
Entre ceux qu'on oyoit ſouvent
Se mêler de cet art ſçavant,

On pourroit nommer Timothée,
Néron, Auguſte, Ptolomée:
Mais tous ces gens-là, ſur ma foi,
Ne ſont que des ſots près de moi:
Et pour en donner aſſurance,
Pour bannir votre défiance,
Et vous le bien certifier,
Je veux, d'un plat de mon métier,
Régaler ici vos oreilles.
Vous allez ouïr des merveilles.

LE DOCTEUR.

Les gens de ce maudit métier
Se font, d'ordinaire, prier,
Par ceux qui les veulent entendre,
Deux heures avant que ſe rendre;
Et ne ceſſent d'importuner
Ceux qui voudroient ſouvent donner
De l'argent pour les faire taire.

LE MUSICIEN.

C'eſt un air que je viens de faire.

(*Il chante, & pourſuit après avoir chanté.*)

Hé bien, Docteur, que vous en ſemble?
A-t-on jamais conjoint enſemble,
Si bien, ſi méthodiquement,
La voix avecque l'inſtrument?
Si vous aimez la ſymphonie,
Votre ame doit être ravie.
Comment donc! vous ne dites rien!
Etes-vous ſourd? Ah! je vois bien
Que cette douce mélodie
Vous tranſporte & vous extaſie.
Mais vous ôtant, comme je vois,
Juſqu'à l'uſage de la voix,

Je la supprime tout-à-l'heure,
Pour dire qu'il faut que je meure,
Si vous ne guérissez mon mal
Par le nœud matrimonial.
Quoi donc! vous changez de visage!

LE DOCTEUR.

C'est moins de plaisir que de rage,
De voir qu'un homme de néant
Prétend si témérairement
Avoir ma fille en mariage.

LE MUSICIEN.

Vous ne sçavez pas l'avantage.....

LE DOCTEUR.

Je sçais que tous les musiciens
Sont des fainéans, des vauriens,
Des efféminés, inhabiles
A toutes les choses utiles;
Que de tout tems, chez les Persans,
Ils étoient au rang des plaisans,
Des diseurs de bouffonneries,
De fables & de menteries,
Des bouffons & des bâteleurs.
Outre qu'ils ont eu ces honneurs,
Je sçais qu'en chaque république,
Les inventeurs de la musique
N'approchoient point des gens bien nés,
Parce que ces efféminés
Corrompoient toute leur jeunesse,
Par leur chant & par leur mollesse;
Et que l'illustre Orphée est mort,
Pour avoir transporté si fort
Les esprits des hommes de Thrace,
Qu'il avoit rendu tout de glace;

Que

Que les femmes de ce pays,
Par l'extaſe de leurs maris,
Ne pouvant plus trouver leur compte,
Ardentes d'amour & de honte,
Tuerent de leurs propres mains
Ce grand enchanteur des humains,
Et que rien n'eſt plus inutile
Que la muſique en une ville.
Suivez donc des conſeils meilleurs;
Et cherchez des partis ailleurs.

LE MUSICIEN.

Quoi! refuſer mon alliance?

LE DOCTEUR.

Allez, ſortez de ma préſence.

LE MUSICIEN.

Je vais ſur ce ſujet bouffon,
De ce pas, faire une chanſon.

SCÈNE IX.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

ISABELLE.

HÉlas! que ce refus mè pique,
Il m'auroit montré la muſique.
J'aurois appris en même temps,
A bien toucher des inſtrumens;
J'aurois connu la tablature,
J'aurois ſçu battre la meſure:

Mais pour mon malheur, je vois bien
Que je ne ſçaurai jamais rien.

LE DOCTEUR.

Dans le deſſein que j'ai de prendre
Un honnête-homme pour mon gendre,
Je le veux bien examiner,
Avant que de te le donner.

ISABELLE.

Moi, j'ai toujours entendu dire,
Que qui choiſit tant prend le pire.

LE DOCTEUR.

Ma fille a raiſon, ſur ma foi.
Le premier ſera donc pour toi.

ISABELLE.

Comme les autres.

LE DOCTEUR.

Sois certaine.....

SCÈNE X.

LE CAPITAN, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE CAPITAN.

DOcteur, ſçavez-vous qui m'amène?

LE DOCTEUR.

Non.

LE CAPITAN.

Sçachez que c'eſt à deſſein

D'être votre gendre demain,
Que l'amour en ce lieu m'envoie,
Pourvu que cet excès de joie
Ne cause pas votre trépas:
Car enfin, je ne voudrois pas
Que l'honneur que je vous veux faire,
Coutât la vie à mon beau-père.

LE DOCTEUR.

Qu'êtes-vous?

LE CAPITAN.

Ventre! qui je suis?
Docteur, rassemblez vos esprits
Pour tâcher à le bien comprendre.

LE DOCTEUR, *à sa fille.*

Autre fou.

ISABELLE.

Mais il faut l'entendre,
Avant que de juger de lui.

LE CAPITAN.

Je suis du désordre l'appui,
Je suis partisan du carnage;
Et quand je veux, par mon courage,
Je finis des mortels le sort,
Et suis Substitut de la Mort.
Rien ne m'ôse faire la guerre,
Et si l'on voit loin de la terre
Le ciel, c'est, Docteur, de l'effroi
Que ses habitans ont de moi.
Le grand Jupin, dès mon enfance,
Redoutant déja ma puissance,
Me joua d'un fort mauvais tour,

Qu'il me payera quelque jour.
Ce fut le maquereau céleſte,
Qui fut le miniſtre du reſte.
En ſommeillant je fus jetté
Au milieu du fleuve Lethé;
C'étoit afin que ma mémoire
Ne parût jamais dans l'hiſtoire;
A ce que du depuis je ſçus,
Je m'en tirai comme je pus;
Et par des efforts incroyables,
Je fis enrager tous les diables.
Je donnai cent coups à Pluton,
Je rompis la barque à Caron;
Je mis en fuite Rhadamante,
Et dans mon humeur fulminante,
Tout l'enfer fut par moi vaincu;
Je fis même Pluton cocu.
Enſuite je revins au monde
Montrer ma valeur ſans ſeconde,
Où j'ai ſeul, par mes grands efforts,
Rempli l'enfer de plus de morts,
Que les trois Parques étonnées
N'ont pu trancher de deſtinées;
Et ſi leurs rigoureux efforts
L'avoient rempli de plus de morts,
Des Parques mêmes étonnées
J'aurois tranché les deſtinées.
Je ſuis vainqueur le plus ſouvent,
Sans expoſer flamberge au vent;
Car, d'un regard je mets, ſans doute,
Une armée entière en déroute.
Tous les livres que l'on a faits,
Ne parlent que de mes hauts faits:
Mais ſous des noms qu'on a dû feindre,
Les auteurs ont ſçu les dépeindre,
De peur qu'étant trop valeureux,

Ils ne paruſſent fabuleux.
Je ſuis Hector dans la Troade,
Achille dedans l'Illiade;
Dans Séneque je ſuis Jaſon
Qui fut conquêter la toiſon.
Je ſuis Jupiter dans la fable,
Le héros dans Robert le diable;
Dedans Daviti, Tamerlan;
Dedans l'Arioſte, Roland;
Dans le Tite-Live, Romule;
Dans l'image des dieux, Hercule;
Dans Rabelais, Gargantua,
Et Belzébut dans Agrippa.
Tout ce que l'on met dans leur vie,
Eſt de la mienne une partie;
L'effroi de mon nom glorieux
S'eſt ſemé juſques dans les cieux;
Les dieux tremblent en ma préſence,
Et ſi l'Amour a l'aſſurance
De ne pas m'éviter comme eux,
C'eſt à cauſe qu'il n'a point d'yeux.
Quoique tout cède à mon courage,
J'uſe peu de cet avantage;
Je laiſſe les palais aux Rois,
Les autres maiſons aux bourgeois;
Je laiſſe aux bergers, les chaumières,
Les ſpélonques aux bêtes fières;
Car j'ai (l'on ne le peut nier)
L'enfer pour cave; & pour grenier
Le ciel environné d'étoiles;
La terre pour lit, & les voiles
Que la nuit répand ſur les eaux,
En ſont le ciel & les rideaux;
Les pilliers, les poles du monde;
Et les creux abîmes de l'onde
Me ſervent de pot-à-piſſer.

LE DOCTEUR.

J'en réponds, s'il vient à casser.

LE CAPITAN.

J'ai pour chevet, la pointe aiguë
Des rochers qui touchent la nue;
Les feuilles me servent de draps,
L'herbe me sert de matelas,
La lune me sert de chandelle.
Vous en riez, belle Isabelle;
Ce discours vous plaît, que je croi.
Docteur, dépêchez, dites-moi,
De moi ferez-vous votre gendre?

LE DOCTEUR.

Je serois assez fou pour prendre,
Pour mon gendre, le roi des fous?

LE CAPITAN.

Par le ventre! que dites-vous?
(*A Isabelle.*)
Si vous n'êtes pas ma maîtresse,
Fussiez-vous autant que Lucrece,
Je sçais bien ce que je ferai.

ISABELLE.

Quoi donc?

LE CAPITAN.

Je vous tarquinerai.
Docteur, si je n'ai votre fille,
Si je n'entre en votre famille,
Encore une fois je ferai,
Ventre!....

LE DOCTEUR.

Quoi?

LE CAPITAN.

Je m'en passerai.

LE DOCTEUR.

Je crains bien que votre imprudence
Ne mette à bout ma patience.

LE CAPITAN.

Quoi! vous me refusez aussi?

LE DOCTEUR.

Si vous ne délogez d'ici.....

LE CAPITAN.

Parbleu! ce bon-homme est colère;
Hé bien! il ne m'importe guère;
Car, malgré tout votre courroux,
Ma foi, je me moquois de vous.

SCÈNE XI.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

ISABELLE.

C'Est en vain que chacun s'empresse
De vouloir finir ma tristesse,
Puisque vous les rebutez tous.

LE DOCTEUR.

Veux-tu que j'accepte des fous?

ISABELLE.

Ils ſont tous fous, à votre compte;
Votre humeur eſt un peu trop prompte.
Si vous n'aviez point rebuté
Ce dernier qui s'eſt préſenté,
Il vous eût fait chérir des Princes;
Il vous eût conquis des provinces;
Il vous auroit fait reſpecter.

LE DOCTEUR.

Mais je voulois le rebuter.

ISABELLE.

Mais quand ſerai-je mariée?

LE DOCTEUR.

Ce ſera dès cette journée.
Un autre s'approche d'ici.

ISABELLE.

Vous l'allez rebuter auſſi.

LE DOCTEUR.

C'eſt celui-ci que je veux prendre.

ISABELLE.

Puiſqu'il doit être votre gendre,
Accompliſſez donc ſon deſir;
Qu'il m'épouſe; à votre loiſir,
Vous l'examinerez enſuite.

LE DOCTEUR.

Je veux connoître ſon mérite,
Avant qu'en faire ton époux.

ISABELLE.

Il le va mettre au rang des fous;
Mais écoutons leur dialogue.

SCÈNE XII.

L'ASTROLOGUE, LE DOCTEUR, ISABELLE.

L'ASTROLOGUE.

VOudriez-vous d'un Aſtrologue
Pour l'appui de votre maiſon?
Si vous ne manquez de raiſon,
Je ſuis ſûr d'être votre gendre,
Quand je vous aurai fait comprendre
Que mon art eſt ſi merveilleux,
Qu'il n'a pour objet que les cieux.
Pour lire dans les deſtinées
Les événemens des années,
Je ne conſulte que les cieux;
Les aſtres épars ſont mes dieux,
Et j'ai la céleſte influence
Pour principe de ma ſcience.

LE DOCTEUR.

Oui, l'aſtrologie, en effet,
Eſt un art divin & parfait;
Et dedans le ſiècle où nous ſommes,
Il ſe rencontre ſi peu d'hommes,
Qui ſçachent en bien diſcourir,
Qu'on doit extrêmement chérir
Ceux à qui la toute-puiſſance
En a donné la connoiſſance.

ISABELLE.

Faut-il toucher dedans la main?

Quand m'épouſera-t-il ?

LE DOCTEUR.

Demain.

ISABELLE.

Pourquoi différer davantage ?
Concluez notre mariage,
Le plutôt vaut toujours le mieux.

L'ASTROLOGUE.

J'ai, par cet art induſtrieux,
Du ſort des mortels connoiſſance ;
Je prédis aux uns, leur naiſſance,
Leurs contentemens, leurs ſantés,
Leurs bonheurs & leurs dignités,
Leurs biens, la longueur de leur vie,
La douceur dont elle eſt ſuivie,
Leurs victoires & leurs honneurs.
Aux autres, leur mort, leurs malheurs,
Leurs déplaiſirs, leurs maladies,
Leurs affronts, leurs ignominies,
La perte des biens, des honneurs ;
Des enfans, leurs maux, leurs langueurs ;
Bref, le plaiſir ou le déſaſtre,
Selon l'aſcendant de chaque aſtre.
Je ne dirai point que Craſſus,
Céſar, Néron, Déjotarus,
Julien l'Apoſtat, Décie,
Ont tous aimé l'aſtrologie ;
Qu'ils portoient honneur ſingulier
A ceux de ce ſçavant métier,
Puiſqu'enfin, il eſt trop illuſtre,
Pour vouloir tirer d'eux ſon luſtre ;
Et que l'éclat que j'aurois d'eux,
Ne pourroit pas me rendre heureux.

LE DOCTEUR.

Puiſque vous ſçavez chaque choſe,
Permettez que je vous propoſe
Quatre mots, afin de bien voir
Juſqu'où s'étend votre ſçavoir.

L'ASTROLOGUE.

Dites, c'eſt ce que je demande:
Plus la queſtion ſera grande,
Plus elle aura d'obſcurité;
Et plus, par ma ſubtilité,
Je vous ferai voir & comprendre
Quel homme vous aurez pour gendre,
Lorſque vous m'aurez accepté.

LE DOCTEUR.

Elle a fort peu d'obſcurité:
Mais puiſque votre complaiſance
Me veut donner cette aſſurance,
Je voudrois, mais certainement,
Sçavoir ſi dedans ce moment
Vous pourrez avoir l'avantage
D'avoir ma fille en mariage.

L'ASTROLOGUE.

La belle propoſition!
Cette fantaſque queſtion
Paſſe mon art & ma ſcience,
Puiſqu'enfin notre connoiſſance
Ne va point juſqu'aux volontés.

LE DOCTEUR.

Vous ne le ſçavez pas? ſortez.
Portez ailleurs votre ſcience,
Votre art & votre connoiſſance.
Vous ne méritez pas l'honneur,
D'être le gendre d'un Docteur.

L'ASTROLOGUE.

Eſt-il au monde une ſcience
Qui puiſſe ſçavoir ce qu'on penſe ?
Certes, ce ſecret merveilleux
Ne peut être commun qu'aux dieux.

ISABELLE.

Ecoutez-le avec patience.

LE DOCTEUR.

Quelle peut être ſa ſcience ?
Puiſqu'il ne connoît pas ſon ſort,
En ce qui le touche ſi fort.
Il nous dit que cette ſcience
Lui fait avoir la connoiſſance
Du ſort des mortels, de leurs maux,
De leur gloire, de leurs travaux,
Et de toutes leurs aventures ;
Mais ce ſont autant d'impoſtures.
Pourroit-il faire pour autrui
Ce qu'il ne peut faire pour lui ?

L'ASTROLOGUE.

Puiſque tu refuſes de prendre
Un aſtrologue pour ton gendre ;
Pour le prix de ta queſtion,
Ecoute ma prédiction.
Dedans l'an mil-ſix-cent-ſoixante,
Tu mourras de mort violente.
Ta fille dont je ne veux point,
Peut, ſans ſe tromper d'un ſeul point,
Dès maintenant être aſſurée
De n'être jamais mariée.

ISABELLE.

Hélas !

L'ASTROLOGUE.

Si, comme on peut changer,
Elle évite un si grand danger,
Puisque tu n'as pas voulu prendre
Quelque sçavant homme pour gendre;
Pour ton malheur & pour le sien,
Ton gendre sera.....

LE DOCTEUR.

Quoi donc ?

L'ASTROLOGUE.

Rien.

SCÈNE XIII.

LE DOCTEUR, ISABELLE,

LE DOCTEUR.

Que ce dernier a de folie !

ISABELLE.

Quelle funeste prophétie !

LE DOCTEUR.

Ne me diras-tu point encor
Qu'en le refusant, j'ai grand tort ?

ISABELLE.

Je dis que qui refuse muse ;
Que je suis la dupe & la buse,
Et vous l'ennemi de mon bien,
Et que je n'espère plus rien.
Pourquoi faut-il que sa science
Me fasse faire pénitence,

Et souffrir des maux si cuisans?
Ceux qui disent que les enfans
Portent, par des loix nécessaires,
Les iniquités de leurs pères,
L'ont dit avec grande raison.....

LE DOCTEUR.

Un astrologue en ma maison?
Ces gens sont remplis d'imposture.

ISABELLE.

Il m'eût dit ma bonne aventure.
Ah! que cette prédiction
Va croître mon affliction!

LE DOCTEUR.

C'est par hazard quand il rencontre.
Mais un autre déja se montre.

SCÈNE XIV.

LE MÉDECIN, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE MÉDECIN.

SAns doute vous ne rebutez
Tous ceux qui se sont présentés,
Que pour me faire votre gendre:
J'ai peu de peine à le comprendre;
Docteur vous avez fort bien fait;
Car, *Doctor Doctorem decet.*

LE DOCTEUR.

Que cet homme a mauvaise mine!

LE MÉDECIN.

Je ſuis Docteur en médecine,
Et de ce bel art ſectateur,
Dont Eſculape fut auteur.
Tout ce que ſçavoit Hippocrate,
Paraxagore, Éroſiſtrate,
Avicenne, Sérapion,
Galien & Thémiſion,
N'approchent point de ma ſcience;
Et la parfaite connoiſſance
Que j'ai de tous les végétaux,
Fait que je guéris tous les maux.
Je ſçais guérir l'épilepſie,
La colique, la cachexie,
L'hydropiſie, les abſcès,
Les fièvres & tous leurs accès,
La migraine, la pleuréſie,
Le pourpre, la paralyſie,
L'accidentelle ſurdité,
Les douleurs de dents, de côté,
Le cancer, ainſi que l'ulcère,
Le mal de cœur, le mal de mère,
De tête, de jambes, de dos,
Necnon morbos venereos.
Enfin.....

LE DOCTEUR.

Dites, je vous ſupplie,
En avez-vous pour la folie?

LE MÉDECIN.

Non; ce mal ne ſe peut guérir.

LE DOCTEUR.

Prenez donc garde d'en mourir.

LE MÉDECIN.

Apprends, pédantesque Critique,
De qui la sotte politique
T'a dû rendre qualifié
Du nom d'homme stultifié,
Et qui me taxes de folie,
Qu'il n'est aucune maladie
Qui ne pût abréger nos jours,
Sans cet art & sans son secours;
Qu'il n'est rien de si nécessaire,
Par-tout où le soleil éclaire;
Que cet art a toujours été
Omni præstantior arte;
Que, sans l'aide des médecines,
Des herbes, des fleurs, des racines,
Sirops, bolus, émulsions,
Trochisques, miels, décoctions,
Poudres, diatris, vomitoires,
Coloquinte, masticatoires,
Camphre, cassonade, agaric,
Scamonée, séné, mastic,
Jujubes, mâne, capillaires,
Turbith, rhubarbe, électuaires,
Casse, jalap & tamaris,
Totus succumberet orbis,
Et que.....

LE DOCTEUR.

Sçachez, Docteur de balle,
Que c'est en vain que l'on m'étale
Les effets de cet art maudit,
Que j'en sçais plus que l'on n'en dit;
Et que je tiens la médecine
Plus à craindre que la famine,
Que la peste, le feu, ni l'eau;

Qu'elle en met plus dans le tombeau,
Que tous ces choſes enſemble;
Qu'il n'eſt point d'art qui lui reſſemble:
De plus, que qui dit médecin,
Dit putrefait, dit aſſaſſin,
Sale, meurtrier, homicide,
Homme de ſang humain avide,
Homme ennemi de la ſanté,
Ami de la mortalité,
Et qu'étant réſolu de prendre
Un homme de bien pour mon gendre;
Je ferois contre mon deſſein
Si je prenois un médecin.

LE MÉDECIN.

Quoi donc!....

LE DOCTEUR.

Allez ailleurs vous plaindre;
Ou vous apprendrez à me craindre.

LE MÉDECIN.

Toi, de qui le raiſonnement
Mépriſe témérairement
Et cet art & ſon excellence,
Pour punir ton extravagance,
Veuillent les dieux qu'un médecin
Soit dedans peu ton aſſaſſin.

SCÈNE XV.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR.

POur un souhait aussi funeste,
Veuillent tous les dieux que la peste
Puisse, secondant mon dessein,
T'étouffer, & sans médecin.

ISABELLE.

Il faut donc, malgré mon envie,
Que je passe toute ma vie
Sans avoir pu me marier?

LE DOCTEUR.

De peur de me més-allier,
Je souhaite & veux que le gendre
Que, pour toi, j'ai dessein de prendre,
Soit si charmant & si parfait,
Soit si fort selon mon souhait,
Si digne que chacun l'admire,
Que sur lui l'on n'ait rien à dire.

ISABELLE.

Ah! si vous aviez pu souffrir
Le dernier qui vient de s'offrir,
Il eût employé sa science,
Et la parfaite connoissance
Qu'il a de tous les végétaux,
Pour me guérir de tous mes maux;
Mais, hélas!...

SCÈNE DERNIÈRE.

LISANDRE, LE DOCTEUR, ISABELLE, BÉATRIX.

LE DOCTEUR.

UN autre s'avance.

ISABELLE.

J'en conçois bien peu d'espérance;
Hélas! s'il prenoit cet amant,
Que j'aurois de raviſſement!
Mais c'eſt en vain que je l'eſpère.

LISANDRE.

Voudriez-vous être mon beau-père?

ISABELLE.

Ah! Béatrix, qu'il eſt charmant!
S'il le refuſe, aſſurément.....

LE DOCTEUR.

Qu'êtes-vous?

ISABELLE.

J'en perdrai la vie.

LISANDRE.

Pour ſatisfaire à votre envie,
Je ne ſuis ni rhétoricien,
Ni peintre, ni muſicien;
Je ne ſuis point dialectique,
Téméraire, ni politique,
Je ne ſuis devin ni joueur,

Ni médecin, ni harangueur;
Je ne ſuis indigent ni riche,
Je ne ſuis libéral ni chiche,
Ni financier, ni magiſtrat;
Je ne gouverne point l'État.
Car, peut-on être, quoi qu'on die,
Rhétoricien ſans flatterie,
Poëte ſans avoir l'eſprit creux,
Peintre ſans être ivrogne ou gueux?
Peut-on être dialectique,
Sans ignorer quelque rubrique?
Il n'eſt point de vacation
Exempte d'imperfection.
Eſt-on marchand ſans tromperie?
Eſt-il un devin ſans magie?
Un joueur ſans être blâmé?
Eſt-il un médecin aimé?
Eſt-on riche ſans fâcherie,
Indigent ſans ignominie?
De plus, ſans prodigalité,
A-t-on la libéralité?
Eſt-on puiſſant ſans injuſtice;
Économe ſans avarice?
Eſt-on, ſans peine, magiſtrat?
Eſt-on, ſans carnage, ſoldat;
Financier ſans inquiétude,
Aſtrologue avec certitude,
Ignorant ſans préſomption,
Intereſſé ſans paſſion?
Sans être ſcélérat, ou traître.....

LE DOCTEUR.

Que diable pouvez-vous donc être?

LISANDRE.

Sçachez que je ſuis ſans défaut.

ISABELLE.

Ah! voici l'homme qui vous faut.
Il ne voudroit pas vous le dire,
S'il n'étoit vrai.

LE DOCTEUR.

Je veux m'inſtruire,
S'il ne m'impoſe point. Hé bien?
Qu'êtes-vous donc?

LISANDRE.

Je ne ſuis rien,
Et n'étant rien, ſans injuſtice,
On ne peut m'imputer de vice.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que diable peut-on dire à rien?

LISANDRE.

Je vous dis de moi plus de bien,
Que je ne vous en pourrois dire,
Si j'étois maître d'un Empire,
En vous diſant mes faits divers,
Puiſque l'auteur de l'univers,
De rien, produiſit chaque choſe.
Ainſi, quoi que l'on ſe propoſe,
On ne peut dire que du bien
D'un homme qui dit qu'il n'eſt rien.

LE DOCTEUR.

Ce rien me ſurprend & m'étonne.

ISABELLE.

En effet, ſa raiſon eſt bonne:

On ne peut dire que du bien
D'un homme qui dit qu'il n'eſt rien.

LISANDRE.

Et pour vous le faire comprendre,
Qu'eſt-il de plus grand qu'Alexandre,
Rien de plus ſage que Caton,
Rien de plus docte que Platon,
Rien de plus beau que l'artifice,
Rien de plus grand que la juſtice,
Rien de plus vaſte que les cieux,
Rien de plus parfait que les dieux?

ISABELLE.

Rien de plus heureux qu'une vie
D'un bon mariage ſuivie?

LISANDRE.

Rien. C'eſt pourquoi vous voyez bien
Qu'il n'eſt rien plus grand que le rien.

ISABELLE.

C'eſt par-là que la prophétie
De l'aſtrologue eſt accomplie.

LE DOCTEUR.

Moi, qui croyois venir à bout
De répondre à tous, & ſur tout,
Je vois que, quoi que je propoſe,
Loin de répondre à chaque choſe,
Je ne ſçaurois répondre à rien.
Puiſqu'il n'eſt rien, je vois fort bien
Qu'on ne lui peut, ſans injuſtice,
Imputer ni défaut ni vice.
Trouverois-je bien un moyen

De dire quelque chose à rien ?
Mais non, il ne m'est pas possible,
Cette entreprise est trop pénible,
J'entreprendrois sur les esprits
Dont nous lisons les beaux écrits.
Puisqu'il est certain qu'Euripide,
Sophocle, Homère, Thucydide,
Diogène, Tertullien,
Hérodote, Quintilien,
Accurse, Balde, Théodose,
Ont tous parlé de quelque chose,
Et pas un n'a parlé de rien ;
C'est pourquoi ce premier moyen
Ne fournit point de quoi répondre.
Toutefois si, pour le confondre,
Au défaut de quelqu'Ancien....
Me voilà plus surpris de rien,
Que quatre autres de quelque chose.
Car, enfin, sur ce qu'il propose,
Toute ma science se perd,
Et cet homme m'a pris sans verd.
Plus je songe à ce nouveau gendre,
Moins je vois par où me défendre,
De m'acquitter de mon serment ;
Le ciel le veut assurément,
L'astrologue l'a sçu prédire.
Rien !.... sur rien je n'ai rien à dire.
Allez, je vous veux rendre heureux,
Et vous aurez, selon vos vœux,
Demain ma fille en mariage,
Aussi-bien mon serment m'engage.

LISANDRE, *à Isabelle.*

Que ne vous dois-je point ? enfin,
J'ai pourtant été le plus fin ;
Serez-vous à mes vœux contraire ?

ISABELLE.

Je veux tout ce que veut mon père.

LE DOCTEUR.

Rentrons. Vous autres ſongez bien
A ce que vous direz de Rien.

FIN.

LE MARI
SANS FEMME,
COMÉDIE.

ACTEURS.

D. BRUSQUIN D'ALVARADE, gentilhomme Eſpagnol.

JULIE, dame Eſpagnole.

CARLOS, amant de Julie.

FATIMAN, gouverneur d'Alger.

CÉLIME, dame Turque.

ZAIRE, naine eſclave de Célime.

MARINE, ſuivante de Julie.

TOMIRE, valet de Carlos.

GUSMAN, valet de D. Bruſquin.

STAMORAT, Turc.

SUITE de Turcs.

La Scène eſt dans Alger.

LE MARI SANS FEMME,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, CARLOS, ZAIRE, MARINE, TOMIRE.

ZAIRE.

ENTREZ, je vais ſçavoir ſi Célime eſt viſible ;
Elle eſt depuis huit jours dans un chagrin horrible.
Pour la bien divertir & faire votre cour,
Préparez-vous, dans peu je ſerai de retour.

SCÈNE II.

JULIE, CARLOS, MARINE, TOMIRE.

JULIE.

AH, Carlos!

CARLOS.

Ah, Julie!

TOMIRE.

Ah, Marine!

MARINE.

Ah, Tomire!

JULIE.

Quels ennuis!

CARLOS.

Quels chagrins!

TOMIRE.

J'en crève.

MARINE.

J'en soupire.

CARLOS.

Hélas! que notre sort,

JULIE.

Hélas! que nos malheurs...

CARLOS.

Me va causer d'ennuis!

JULIE.

Me vont coûter de pleurs!

CARLOS.

Si vous pouviez sçavoir, Julie, à quoi m'expose
Le cruel déſeſpoir d'en avoir été cauſe!
Car enfin, c'eſt moi ſeul que j'en dois accuſer,
C'eſt moi de qui l'orgueil crut pouvoir tout ôſer.
De vos reſſentimens rien ne me peut défendre;
Ma forte paſſion me fit tout entreprendre;
C'eſt moi ſeul, c'eſt, enfin, ce trop ſenſible amant,
Que l'amour fit réſoudre à votre enlèvement.
Pour finir mon malheur, j'ai ſeul cauſé le vôtre.
Mais enfin, vous veniez d'en épouſer un autre;
On vous avoit forcée à prendre cet époux;
Vous m'aimiez tendrement, je n'adorois que vous;
Malgré ce que l'amour m'avoit ſemblé promettre,
Dans ſon lit, dans ſes bras, l'hymen vous alloit mettre.
Je voyois vos chagrins, vous entendiez mes cris;
Quel autre en cet état n'eût pas tout entrepris?

JULIE.

Dans toutes ces raiſons ne cherchez point d'excuſe.
Ce n'eſt que mon malheur, Carlos, que j'en accuſe:
Oui, c'eſt moi, qui depuis cette funeſte nuit
Où (prémices *cruels* du malheur qui me ſuit!)
Sans égard pour mes pleurs, une mère inhumaine
Me venoit de livrer à l'objet de ma haîne:
Je ſortois de l'autel troublée, & dans mon cœur
Cet hymen avoit mis tant de crainte & d'horreur,
Que, ſans conſidérer quelle en ſeroit la ſuite,
Je crus que mon bonheur dépendoit de ma fuite.
Marine m'en preſſa, même elle me fit voir
Que fuir ſes ennemis, eſt le premier devoir;
Et ſes conſeils.....

MARINE.

Allons, mettons tout sur Marine.
Voyons. Qu'ai-je tant fait? Çà, que je m'examine;
Je vous voyois tous deux désespérés, mourans,
L'un enrageoit dehors, l'autre pestoit dedans;
L'un souhaitoit sa mort, l'autre juroit la sienne:
Vous me fîtes pitié, car je suis trop humaine.
Vous fûtes enlevée, il est vrai: je conviens
Que j'en facilitai, de ma part, les moyens;
Que je vous conseillai d'aller, pour cette affaire,
A Cadix, où Carlos disoit avoir sa mère;
Et que sans moi l'hymen alloit se consommer;
Mais quoi! sçavois-je, moi, que l'on iroit par mer?
(*A Tomire.*)
Et c'est ta faute, à toi, que le malheur engraisse,
Chien de porte-guignon, tu n'eus jamais de cesse,
Que nous ne fussions tous embarqués, car enfin.....

TOMIRE.

Hé! devinois-je, moi, qu'au milieu du chemin,
Lorsque l'on se croyoit le mieux dans ses affaires,
Le vaisseau seroit pris par ces chiens de corsaires,
Et qu'ils nous méneroient captifs au port d'Alger?
Mais plutôt c'est sur toi qu'il s'en faudroit venger,
Duegne intéressée, intrigante courtière,
Il t'a toujours fallu quelqu'amoureux mystère,
Quelqu'intrigue, & pour toi c'est un faire il le faut:
Car enfin, on le sçait, on te pendroit plutôt
Que tu n'eusses toujours quelqu'intrigue en campagne.
Que ne me laissois-tu vivre en paix en Espagne?
Je me vois sans amis, là j'en avois un cent;
J'y mangeois tous les jours comme un convalescent,
J'y riois comme un fou, j'étois gras comme un moine,
J'y dormois en Abbé, j'y buvois en Chanoine;

Que ne m'y laissois-tu, traîtresse? Car c'est toi
Qui m'as mis en l'état fâcheux où je me voi.

CARLOS.

Laisse-nous en repos, & te tais; va, Tomire.

TOMIRE.

Cela vous est facile à vous autres à dire,
Qui, par bonheur pour vous, instruits à bien chanter,
Sçavez dire des airs qu'on se plaît d'écouter;
Notre patron chez lui s'en divertit, & même
Tous les jours au lever de la Beauté qu'il aime,
Depuis que le Destin sçut nous assujettir,
Vous venez, par son ordre, ici la divertir.
Vous ne manquez de rien, vous vivez à votre aise;
Mais pour moi, qui ne sçais rien faire qui leur plaise,
Dès qu'un léger sommeil fait place à ma douleur,
Un gros coquin de Turc, dont le diable auroit peur,
Disant cent *Carachou*, se montrant à ma vue,
De dix coups de gourdin sans façon me salue.
Moi, j'ouvre de grands yeux, n'entendant pas ces mots;
Lui de vingt autres coups me chamarre le dos;
Disant, *surfa*, *cauvé*, *surfa*, de son ton grave,
Comme si, devinant qu'on me feroit esclave,
J'avois dû, par avance, exprès avoir appris
A parler Turc, avant que le traître m'eût pris.

MARINE.

Pour moi je ne sçaurois perdre encor l'espérance
De revoir mon pays.

JULIE.

Hé! sur quelle assurance?
Sur quoi?

MARINE.

Je ne sçaurois croire que votre époux;

Ou votre mère n'ait quelque pitié de vous;
Votre mère vous aime, & je me persuade
Que votre digne époux, D. Brusquin d'Alvarade,
Étant fort amoureux avec le bien qu'il a.....
Enfin, le cœur me dit qu'il vous rachetera.

JULIE.

C'est se vouloir flatter d'un espoir chimérique.
Qui leur auroit appris que je suis en Afrique?

MARINE.

Je ne puis plus vous rien cacher en cet état.
Lorsque nous fûmes pris, un certain Renégat,
Touché de ma douleur, voulut bien me promettre
Que, si je lui voulois donner un mot de lettre,
Il trouveroit moyen de la faire tenir.

CARLOS.

L'as-tu fait?

MARINE.

La réponse en est prête à venir.

CARLOS.

Quel démon ennemi du bonheur de ma vie,
Pour me combler de maux, t'inspira cette envie?
Tu te devois sur moi remettre du souci....

MARINE.

Ma foi, sauve qui peut; que diantre faire ici?
Et de plus, franchement, puisqu'il vous faut tout dire,
Je craignois qu'en perdant l'occasion d'écrire,
Quelque Turc (comme on sçait qu'ils n'en font pas façon)
Ne voulût à la fin, quelque jour..... Que sçait-on
Ce qu'il auroit voulu?

TOMIRE.

Elle a raiſon, je penſe.
Tenez, ces chiens de Turcs n'ont point de conſcience.

CARLOS.

Où ta fauſſe pitié nous va-t-elle engager?
Fatiman, mon patron, eſt Gouverneur d'Alger.
Pour m'en faire eſtimer j'ai tout mis en uſage;
J'eſpérois, par mes ſoins, finir notre eſclavage;
Mon oncle....

MARINE.

Tout cela n'auroit rien fait pour nous.
Votre oncle, tout au plus, n'eût racheté que vous.

CARLOS.

Ah!

TOMIRE.

Zaïre paroît, cachez-lui votre peine.

SCÈNE III.

ZAIRE, JULIE, CARLOS, MARINE, TOMIRE.

ZAIRE.

CÉlime va paſſer dans la chambre prochaine,
Vous l'y pouvez attendre, & vous y concerter.
Dépêchez. Ecoutez, n'allez pas lui chanter
De ces airs indolens qui font dormir le monde:

Sa triſteſſe eſt déja ſi grande & ſi profonde,
Que, pour peu que votre air ſoit grave & langoureux,
Son chagrin ſe pourroit répandre ſur vous deux.
Je vous en avertis.

JULIE.

Nous vous en rendons grace.

ZAIRE.

Elle eſt depuis huit jours d'un bourru qui me paſſe;
Je ne la connois plus, tout lui déplaît; enfin,
Je me vois tous les jours en bute à ſon chagrin.
Si j'ai de l'enjoûment, elle m'appelle folle;
Si je ſuis ſérieuſe, elle m'appelle idole;
Si je la ſuis par-tout, je la mets en courroux;
Si je ne la ſuis point, j'ai quelque rendez-vous;
Si je la veux ſervir, je fais la néceſſaire;
Si je ne la ſers pas, on ne me voit rien faire;
Si je dis qu'elle eſt bien, je me plais à flatter;
Si je dis qu'elle eſt mal, je cherche à conteſter;
Prompte, j'ai trop de feu; lente, mon froid la gèle;
Enfin, je ne ſçais point comment vivre avec elle.
Son chagrin ſe répand juſques dans ſes amours;
Fatiman eſpéroit l'épouſer dans deux jours;
Il avoit ſon aveu, ſa paſſion eſt grande:
Maintenant elle dit qu'elle veut qu'il attende,
Et que, pour bien juger de ſes empreſſemens,
Elle veut éprouver ſon amour quelque temps.
Dès qu'il la veut preſſer, ſon chagrin renouvelle.
Ah! que ſi j'étois belle & bien faite comme elle,
Et qu'avec moi quelqu'un voulût ſe marier,
Je me garderois bien de me faire prier.
Mais à propos, entrez, elle pourroit attendre.

SCÈNE IV.

ZAIRE, seule.

FAsse le juste ciel qu'elle se puisse rendre
Aux feux de Fatiman; si l'hymen concerté
Se conclut, il me doit donner la liberté.
Quand il donne parole, il la tient sans réserve.
Qu'a-t-elle à différer? Il faut que je l'observe,
Pour sçavoir... Elle vient, son chagrin me fait peur.

SCÈNE V.

CÉLIME, ZAIRE.

CÉLIME.

AH! qu'un nouvel amour met de trouble en un cœur,
Sur-tout lorsque l'on craint d'avoir une rivale!

ZAIRE.

Vous alliez, disiez-vous, passer dans l'autre salle;
Ces gens vous attendoient pour vous y divertir;
Mais puisque vous voila, je vais les avertir.

CÉLIME.

Non; demeure.

ZAIRE.

Hé! souffrez que je les avertisse;
De grace, & trouvez bon que l'on vous divertisse.

Vous avez du chagrin, il ne sert qu'à laidir :
Tenez, un petit air vous va ragaillardir ;
Laissez-moi faire.

CÉLIME.

Non ; avant qu'on les appelle,
Je veux t'entretenir, Zaïre.

ZAIRE, *à part.*

Que veut-elle?

CÉLIME.

Tu vois ici Julie, & Carlos tous les jours.
De quel air la voit-il, & quels sont leurs discours?

ZAIRE.

Leurs discours ? Jamais gens, autres que des idoles,
Ne se sont expliqués avec moins de paroles :
Tenez, voulez-vous voir ce qui se passe entr'eux ?
De tems en tems Julie, un mouchoir sur les yeux,
Pleure en gesticulant, ensuite elle est rêveuse.

CÉLIME.

Elle pleure, gémit, rêve ? elle est amoureuse.
Hé ! que répond Carlos à cet ennui profond ?

ZAIRE.

Lui ? Tenez. : Ah !... voilà tout ce qu'il lui répond.

CÉLIME.

Sans doute, ils s'aiment. Mais, quand leurs douleurs s'appaisent,
A quoi s'occupent-ils ? Que font-ils ?

ZAIRE.

Ils se taisent.
Jusqu'à votre réveil ils sont en cet état.
Non, jamais entretien de gens ne fut si plat ;

Et je ne croirois point, ſans le voir d'ordinaire,
Qu'une femme jamais pût ſi long-temps ſe taire.
Il faut les avertir, je vais prendre ce ſoin;
Ils vous réjouiront, vous en avez beſoin.

SCÈNE VI.

CELIME, ſeule.

N'Étoit-ce pas aſſez du Deſtin qui me brave,
D'avoir ſoumis mon cœur à l'amour d'un eſclave,
Sans que, par un malheur que je ne puis dompter,
La jalouſie aidât à me perſécuter?
Si j'en crois leurs regards, & ce qu'ils ont de tendre,
Carlos.... Mais cependant j'ai pu les mal entendre.
Ma défiance peut avoir trompé mes yeux,
Et le temps & mes ſoins m'en éclairciront mieux.
Les voici. Pour ſçavoir ce que je crains d'apprendre,
Avec des yeux perçans je m'en vais les entendre.

SCÈNE VII.

JULIE, CARLOS, CÉLIME, ZAIRE.

CÉLIME.

APprochez. Venez-vous, suivant mes volontés,
Sur les Européens me donner des clartés,
De ces peuples heureux révérés dans l'Afrique,
Dont on ne sçait que trop la valeur héroïque?
Allez-vous me chanter par des tons animés
Les diverses façons d'aimer & d'être aimés?

CARLOS.

Nous allons vous tracer une légère image
De ce qu'en ces climats l'amour met en usage,
Madame.

CÉLIME.

Commencez, je vais vous écouter.
(*A part.*)
De ce qu'ils vont chanter tâchons de profiter.

JULIE & CARLOS.

Dans ce vaste univers, sur tout ce qui respire,
L'Amour étend son empire.

CARLOS.

Par des ardeurs toujours nouvelles
Le François se laisse enflammer:

Il ne ménage point les Belles ;
Mais il ſçait s'en faire aimer.

JULIE.

Il ſignor Italien
Aime aſſez bien,
N'attrape rien.
Il cherche les exploits qui ſont de longue haleine ;
Et quand ſous la fenêtre il va chanter ſa peine,
Le plus ſouvent la ſignora
Eſt ailleurs impedita.

CARLOS.

Pour tout ſecret de l'amoureux myſtère
L'Allemand ſçait donner : c'eſt l'art de plaire,
Et de ne pas aimer en vain.
Il eſt conſtant toute ſa vie,
Et traite une Silvie
Comme un muid de vin ;
Il en boit, il en boit juſqu'à la lie.

JULIE.

Auſſi fidèle qu'amoureux,
Auſſi tendre que l'Amour même,
L'Eſpagnol ſçait ſeul comme on aime ;
Et mérite ſeul d'être heureux.

JULIE & CARLOS.

Dans ce vaſte univers, ſur tout ce qui reſpire,
L'Amour étend ſon empire.

CÉLIME.

Cette diverſité de paſſions m'enchante.
Je ſuis, de ce concert, extrêmement contente.
Vous m'avez plû : rentrez dans votre appartement ;
Je veux demeurer ſeule en ces lieux un moment.

ZAIRE.

A vouloir s'ennuyer c'eſt être induſtrieuſe.

CÉLIME.

Revenez, je me ſens aujourd'hui curieuſe.
Ce que je veux apprendre importe à mon repos.
Que chacun ſe retire, il ſuffit de Carlos.

ZAIRE, *à part.*

Il ſuffit de Carlos! que peut-elle prétendre?
Au cabinet prochain cachons-nous pour l'entendre.

SCÈNE VIII.

CÉLIME, CARLOS.

CÉLIME.

CArlos, vous nous venez apprendre par vos chants
Combien dans vos amours vos cœurs ont de penchants;
Mais vous ne m'avez point exprimé ceux des femmes.
Vous êtes connoiſſeur, votre Eſpagne a des dames.
De grace, apprenez-moi, quand quelqu'une à ſon tour
Abandonne ſon âme aux charmes de l'amour,
Comment à ſon vainqueur, dans ſon ardeur extrême,
Pour la première fois, elle dit, je vous aime.

CARLOS.

Madame, cet aveu, ſi charmant en effet,

Qui coûte tant à faire, & qui pourtant se fait,
Dans les occasions diversement s'exprime,
Selon la qualité de celle qui l'anime.

CÉLIME.

J'entends de ces Beautés illustres par le sang,
De mon âge à peu-près, Carlos, & de mon rang.

CARLOS.

S'il se trouve en son choix plus ou moins de distances,
Il faut ou qu'elle attende ou fasse les avances,
Madame.

CÉLIME.

C'est-à-dire, en ces transports si doux,
Que si celui qu'elle aime est d'un rang au-dessous
C'est elle qui se doit expliquer la première?

CARLOS.

Oui.

CÉLIME.

Mais de s'énoncer comment est la manière?

CARLOS.

D'abord par ses regards, truchemens de son cœur,
Elle le fait sçavant de son prochain bonheur,
Invente des bienfaits, se plait à les répandre.

CÉLIME.

Et si le cavalier ne veut pas les entendre?

CARLOS.

Personne n'est aveugle à cette passion,
L'amour voit clair, & plus encor l'ambition;
Si le respect oblige à quelque retenue,
La dame ouvre son cœur, parle; elle est entendue,

CÉLIME.

Mais (car je prétends tout ſçavoir) ſi, parmalheur?
Le Cavalier ailleurs avoit donné ſon cœur,
A ſon premier amour s'il veut être fidèle,
Que dit à ce mépris la dame, que fait-elle?

CARLOS.

Malheur au Cavalier qui mépriſe ſes vœux!
Et plus encor malheur à l'objet de ſes feux!
Qu'en ce funeſte état ces amans ſont à plaindre!
Dans ſa fureur, la dame offenſée eſt à craindre;
Pouvant tout dans ſa haine, elle n'épargne rien.

CÉLIME.

Regardez-moi, Carlos; enviſagez-moi bien.
Sur mon front, dans mes yeux, liſez votre avantage:
Je vous permets, Carlos, d'expliquer leur langage,
Et de prendre pour vous ce qu'ils ont de douceur:
Comptez ſur mes bienfaits, comptez ſur ma faveur.
Vivre avec liberté, dans ce climat barbare,
Eſt le moindre des biens que ma main vous prépare.
Portez donc juſqu'à moi vos regards & vos vœux,
Ma bouche vous l'ordonne; aimez-moi, je le veux;
Obéiſſez, craignez d'irriter ma tendreſſe:
Je puis tout en ces lieux, penſez-y, je vous laiſſe.
Songez que votre ſort dépend de mon repos,
Vous me rendrez tantôt réponſe. Adieu, Carlos.

ZAIRE, *cachée.*

Elle aime cet eſclave! Ah, quelle extravagance!
Mais il faut la rejoindre, & garder le ſilence.

SCÈNE IX.

CARLOS, seul.

L'Ai-je bien entendue, ou me suis-je abusé?
A quel plus grand malheur pouvois-je être exposé?
uis-je jusqu'à l'aimer, sans horreur, me contraindre?
t puis-je mépriser son ardeur, sans la craindre?
Hélas! mille dangers m'allarment tour-à-tour,
e crains également sa haine & son amour.
e me perds, & n'ôsant résister ni me rendre....

SCÈNE X.

TOMIRE, CARLOS.

TOMIRE.

MOnsieur, après ceci vous n'avez qu'à vous pendre.

CARLOS.

Qu'est-ce encor? que viens-tu m'annoncer?

TOMIRE.

Un malheur
A se désespérer, à mourir de douleur,
Et, comme je vous l'ai déja dit, à se pendre;
Et, si vous m'en croyez, vous irez sans m'entendre....

CARLOS.

Julie eſt-elle morte, & le Deſtin jaloux....

TOMIRE.

Non.

CARLOS.

Que me dis-tu donc ?

TOMIRE.

Qu'elle eſt morte pour vous ;
Qu'elle vit pour un autre, & que jamais œillade...

CARLOS.

Comment !

TOMIRE.

Vous connoiſſez Dom Bruſquin d'Alvarade ;
Ce brave Dom Bruſquin, cet obſtacle à vos feux,
Fantaſque comme un diable, & jaloux comme deux,
Mauſſade comme trois, avare comme quatre.

CARLOS.

Hé bien ?

TOMIRE.

Il eſt ici.

CARLOS.

Que d'ennuis à combattre !
Ah, ciel ! il eſt ici, qui te l'a dit ?

TOMIRE.

Mes yeux.

CARLOS.

Ne t'ont-ils point trompé ?

TOMIRE.

Non ; je vous réponds d'eux.

CARLOS.

Il est ici?

TOMIRE.

Lui-même.

CARLOS.

Où le ciel me destine!
Voilà ce qu'ont produit les lettres de Marine:
Mais où l'as-tu trouvé? comment sur ton rapport?...

TOMIRE.

Tout-à-l'heure, Monsieur, en allant vers le port,
Je l'ai vu d'assez loin descendre d'une barque;
Et comme sa figure est assez de remarque,
Les Turcs railleurs, après l'avoir examiné,
En lui riant au nez, l'ont tous environné.
J'ai fait comme eux, voulant m'éclaircir davantage;
Mais dès que de plus près j'ai pu voir son visage,
J'ai vu que c'étoit lui, (je ne puis vous flatter;)
Sur-tout quand il a dit qu'il venoit racheter
Sa femme, qui depuis six mois en Barbarie
Étoit chez Fatiman sous le nom de Julie.

CARLOS.

Juste ciel!

TOMIRE.

Vous sçavez qu'il ne vous connoît point;
Venez vous éclaircir vous-même sur ce point.
Venez.

CARLOS.

Hé bien! allons nous montrer à sa vue.
Il mourra de ma main, si la chose est conclue;
Ou si Julie, enfin, doit partir de ces lieux;
Je ne le verrai point sans mourir à ses yeux.

TOMIRE.

Si vous voulez, Monſieur, faire quelque folie,
Ne m'allez pas mener avec vous, je vous prie.
On met à la raiſon les mutins en ces lieux,
Séparons-nous plutôt ; car enfin, j'aime mieux,
Quoique je ſçache bien qu'il faudra que je meure,
Être eſclave cent ans, que pendu demi-heure.
Je vous en avertis, examinez-vous bien;
Autrement.....

CARLOS.

Viens, ſuis-moi, Tomire, & ne crains rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. BRUSQUIN, GUSMAN.

D. BRUSQUIN, *lisant.*

« SI Julie encor vous est chère,
» Ne pensez point à la chercher
» Autre part que dans Alger;
» Son malheur en a fait le butin d'un corsaire »....
Ah, morbleu!... » Fatiman, Gouverneur dans ces
» lieux
» Nous tient esclaves toutes deux.
» En payant nos rançons, notre ennui se termine:
» Ne perdez point de tems, secondez nos souhaits.
» Elle est plus belle que jamais,
» Et moi plus que jamais, & cætera, Marine ».

GUSMAN.

Quoi! Monsieur, sur le point de revoir en Julie;
Après six mois d'absence, une femme chérie;
Quand à terre, à couvert de l'orage & du vent,
Dont le bruit & la peur vous menaçoient souvent;
Je me flattois de voir Dom Brusquin d'Alvarade
Ne songer qu'à la joie & qu'à faire gambade,
Vous êtes tout chagrin; &, malgré tous mes soins,
Je vous vois....

D. BRUSQUIN.

Malepeste! on le seroit à moins;

Tant qu'avec toi sur mer a duré le voyage,
Je n'avois dans l'esprit que la peur du naufrage.
La crainte du péril me donnoit des frissons,
Et maintenant tout plein de mes jaloux soupçons,
J'ai, quand je vois ces Turcs, leur port & leur allure,
Des frayeurs pour mon front de fort mauvais augure.
Oui, quand je me remets que presqu'entre mes bras,
Par un coup de démon que je ne comprends pas,
On m'a ravi Julie ; & que je me rappelle
Le chagrin qu'elle avoit quand j'étois auprès d'elle,
La peine qu'eut sa mère à la fléchir pour nous,
Les pleurs qu'elle versa ; que j'étois son époux,
Et que, de bonne foi, tout de bon j'examine
Que j'ai l'humeur bourrue, & que je pêche en mine ;
Que chez un Turc la Belle est à discrétion ;
Que ce sont gens amis de la conclusion,
Contre qui, sans miracle, une belle captive
Soutient mal-aisément six mois de négative,
Certain instinct, fondé sur beaucoup de raison,
Me dit que ce sera grand hazard, si mon nom,
Occupant d'un railleur le papier & la plume,
Des maris baffoués ne grossit le volume.

GUSMAN.

C'est d'un pareil scrupule être trop combattu ;
Monsieur, Julie est sage, elle a de la vertu,
Et vous devez enfin mieux juger en votre âme.

D. BRUSQUIN.

Elle est sage, il est vrai ; mais enfin elle est femme ;
Et cette qualité seule peut, là-dessus,
Servir de contre-poids à toutes les vertus.

GUSMAN.

GUSMAN.

Mais si pour votre honneur vous aviez tant d'allarmes,
Pourquoi venir si loin la chercher ? Par quels charmes,
Craignant pour votre sort le fruit de ses amours,
Hazarder sur la mer votre argent & vos jours?

D. BRUSQUIN.

Ah! j'ai, pour mes péchés, pour elle un chien de tendre,
Qui n'a jamais voulu me rien laisser entendre:
Et mon penchant, plus fort que toute ma raison,
N'a pu faire avorter cette démangaison.
A peine un matelot, que le ciel extermine,
M'eût confirmé l'avis que me donnoit Marine,
Que le diable, ennemi juré de mon repos,
Me fit mettre ma vie à la merci des flots;
Comme si pour ces flots, ou pour dame Fortune,
J'avois un sauf-conduit signé du Dieu Neptune.

GUSMAN.

Vous en repentez-vous?

D. BRUSQUIN.

Je ne sçais; mais je crois
Que si j'étois chez moi, j'y songerois deux fois;
Ce noir pressentiment, où ma raison s'obstine,
Me fait....

GUSMAN.

Mais il faut bien que ceci se termine.
Vous en avez trop fait pour ne pas achever.
On sçait à quel dessein vous venez d'arriver,
Et votre femme, enfin, ou coquette ou fidelle,
En payant sa rançon vous sera....

D. BRUSQUIN.

Bagatelle.
Si je puis découvrir que ce Turc, pour début,
Se soit fait de son chef ici mon substitut,
Qu'il se soit par ses mains, enfin, de quelque sorte,
Payé de l'intérêt de l'argent que j'apporte,
Et que ma femme, enfin, avec ce Fatiman,
Ait mis son cœur à prix & mon front à l'encan ;
Je dis, *nescio vos*, & m'en vais sans réplique,
Et l'affaire entre nous est fort problématique.

GUSMAN.

Hé ! qui saura cela chez vous, quand par vos soins...

D. BRUSQUIN.

Pour n'être pas cru sot, un homme l'est-il moins?
Dis, maraud !

GUSMAN.

Mais pourquoi jusques en sa demeure?...

D. BRUSQUIN.

On me doit faire voir Marine tout-à-l'heure.
Un esclave, en entrant, me l'a promis ainsi,
Moyennant.....

GUSMAN.

J'entends bien.

D. BRUSQUIN.

Et je l'attends ici.
Vois-tu ! je veux sçavoir, avant que de conclure ;
Sur quoi, par qui, comment & par quelle aventure
Julie est en Alger. Car, à te parler net,
Je crains fort dans ceci quelque complot secret ;

Je n'ai pu jusqu'ici pénétrer ce mystère,
Marine avecque moi n'est pas fille à se taire.
En la flattant un peu, je puis être éclairci
De tout ce que je crains d'apprendre. La voici.

SCÈNE II.

D. BRUSQUIN, TOMIRE, GUSMAN, MARINE.

TOMIRE.

PRends bien garde....

MARINE.

Suffit.

TOMIRE, *à D. Brusquin.*

Vous voyez, je m'acquitte.

D. BRUSQUIN.

Je vous suis obligé. Serviteur.

TOMIRE.

Je vous quitte.

SCÈNE III.

D. BRUSQUIN, MARINE.

MARINE.

C'Est lui-même, & d'abord je l'ai bien reconnu. Ah, Monsieur!

D. BRUSQUIN.

Dieu te gard'.

MARINE.

Soyez le bien venu.

D. BRUSQUIN.

Bien ou mal, me voilà. Concluons.

MARINE.

Quoi! vous-même
Venir jusques ici?

D. BRUSQUIN.

Que veux-tu? Quand on aime,
On est sot, on est fou de mettre tous ses soins....

MARINE.

On seroit bien fâché que vous le fussiez moins.

D. BRUSQUIN.

Passons.

MARINE.

Julie aura.....

D. BRUSQUIN.

Comment se porte-t-elle ?

MARINE.

Bien.

D. BRUSQUIN.

Comme de tout tems j'ai reconnu ton zèle,
Et que jamais pour moi tu n'eus rien de caché,
Avant que de conclure ici notre marché,
J'ai voulu te parler un peu sur cette affaire ;
Sûr qu'avec ta franchise & ton zèle ordinaire,
Par amitié pour moi, mettant la feinte au croc,
Tu vas à cœur ouvert.....

MARINE.

Oh ! cela vous est hoc.
Parlez, je suis pour vous tout cœur.

D. BRUSQUIN.

Ta récompense,
Au reste, passera de loin ton espérance ;
Et je t'ai préparé de quoi te voir un jour
Au-dessus.... Tu sauras le reste à mon retour.

MARINE.

Ah ! Monsieur, parlez donc.

D. BRUSQUIN.

Dis-moi, je te conjure,
Comment, à quel dessein & par quel aventure
Vous êtes toutes deux ici depuis ce soir....

MARINE.

L'aventure, Monsieur, est aisée à sçavoir.

On venoit de souper, la soirée étoit belle,
Julie étoit chagrine, & je fus avec elle
Faire un tour de jardin, en attendant la nuit.
Tout d'un coup regardant que l'on faisoit du bruit,
Je vis des gens masqués, qui, d'abord qu'ils nous virent,
Sans être épouvantés de nos cris, nous saisirent;
La porte du jardin s'ouvrit en même temps,
Un carrosse étoit là, l'on nous jetta dedans.
Touche, cocher, dit-on. L'embarras de la noce...

D. BRUSQUIN.

Et vous êtes venus sur la mer en carrosse?

MARINE.

Sur la mer en carrosse! hé, qui vous dit cela?
Écoutez jusqu'au bout.

D. BRUSQUIN.

Lorsqu'on vous enleva,
Vous criâtes bien fort?

MARINE.

Bien fort, à pleine tête;
Au voleur, au secours, au meurtre, arrête, arrête!
Non, pour du bruit, jamais femme n'en a tant fait.

D. BRUSQUIN.

Il falloit que ces gens eussent quelque secret
Pour avoir rendu sourds, pendant tout ce ravage,
Tous les gens du logis, & tout le voisinage;
Car dedans ni dehors pas un n'entendit rien.

MARINE.

Enfin, il est pourtant très-assuré.....

D. BRUSQUIN.

Fort bien.
Paſſons.

MARINE.

Nous arrivons au port, où cette troupe,
Du carroſſe, nous mit dedans une chaloupe;
De-là dans un vaiſſeau, qui, n'attendant plus rien...

D. BRUSQUIN.

Et que ſe paſſa-t-il? car enfin, l'on ſait bien
Que quand, pour s'expoſer à diverſes fortunes,
On enleve les gens, ce n'eſt pas pour des prunes.

MARINE.

A peine eût-on été quelques heures en mer
Qu'on vit avec le jour les corſaires d'Alger
Prêts à nous attaquer; on voulut ſe défendre,
On ſe battit long-temps; mais il fallut ſe rendre.
On nous prit, & pour nous le corſaire adouci,
Nous prit dans ſon vaiſſeau, pour nous conduire ici,
Où depuis....

D. BRUSQUIN.

Franchement, je trouve cette hiſtoire
Peu poſſible, mais bien très-difficile à croire.
Que devinrent ces gens maſqués, dont les efforts
Avoient....

MARINE.

Apparemment ils ſont captifs ou morts;
Mais, comme pas un d'eux ne montra ſon viſage,
Je ne vous en puis pas apprendre davantage.

D. BRUSQUIN.

Fatiman étoit donc ce Corſaire d'Alger?

MARINE.

Il en eſt Gouverneur, & ne va guère en mer.
Ce fut un autre Turc.

D. BRUSQUIN.

Comment en ſa puiſſance?....

MARINE.

C'eſt qu'il eſt Gouverneur.

D. BRUSQUIN.

Et quelle conſéquence?

MARINE.

En cette qualité, par un droit peu commun,
Des eſclaves qu'on fait, de huit il en prend un.
Il nous vit, & d'abord nous prit pour ſon partage.

D. BRUSQUIN.

Sans doute que ce Turc, comme c'eſt leur uſage,
Avoit quelque ſerrail à meubler, ſur ma foi?...

MARINE.

Toujours près d'expliquer...

D. BRUSQUIN.

Tout doucement, dis-moi;
Tu ſçais bien qu'il manquoit, lorſque l'on prit Julie,
A notre mariage une cérémonie.

MARINE.

Quelle cérémonie?

D. BRUSQUIN.

Hé! celle que l'amour
Ordonne à frais communs la nuit de ce grand jour;

Celle qui fait, des gens que l'on marie enſemble,
Un beau nœud gordien du nœud qui les aſſemble;
Qui, lorſque l'on nous eut l'un à l'autre conjoint,
Devoit le ſoir.... enfin, celle qu'on ne fit point.

MARINE.

Hé bien?

D. BRUSQUIN.

Je voudrois bien, avant que de conclure,
Sçavoir ſi quelque Turc, épris de ſa figure,
Ne s'eſt point....

MARINE.

Quoi?

D. BRUSQUIN.

Chargé de la commiſſion
De mettre notre hymen dans ſa perfection.

MARINE.

Quels contes! par ma foi, c'eſt grand dommage....

D. BRUSQUIN.

Écoute,
Tu crois donc qu'il ne s'eſt rien paſſé?

MARINE.

Le beau doute!

D. BRUSQUIN.

Qu'auprès d'elle ce Turc n'a jamais entrepris
De mettre ſur mon front les armes du pays,
Que de force ou de gré pas un n'a rien eu d'elle?

MARINE.

Pas un.

D. BRUSQUIN.

Et qu'elle ſoit auſſi ſage que belle?

MARINE.

Vous n'en ſçauriez douter, ſans lui faire un affront.

D. BRUSQUIN.

Vivat! je trouve ici ſûreté pour mon front.

MARINE.

Croyez-en mon rapport, & vous-mettez en tête
Qu'elle a toujours trouvé Fatiman fort honnête,
Fort civil, obligeant, même reſpectueux.
Outre que, quand pour elle il eût ſenti des feux,
Il eût perdu ſon temps, puiſqu'enfin ma maitreſſe,
Sur ce chapitre-là, n'en doit rien à Lucrece.

D. BRUSQUIN.

C'eſt-à-dire, entre nous, parlant de bonne-foi,
Qu'à ſon défaut, ces Turcs ſe ſont paſſés de toi.

MARINE.

Quels diſcours! n'avez-vous rien de meilleur à dire?

D. BRUSQUIN.

Va, je n'en dirai rien; ceci me peut ſuffire.

MARINE.

Fatiman vient, je ſors.

SCÈNE IV.

DOM BRUSQUIN, FATIMAN, STAMORAT, suite.

DOM BRUSQUIN, *à part.*

Peste ! quel égrillard !
A son air je crains bien d'être venu trop tard ;
Et que sur mon honneur, enfin, étant à même,
Comme sur la capture, il n'ait pris le huitième.

STAMORAT, *saluant Fatiman.*

Voilà cet Espagnol dont on vous a parlé.

D. BRUSQUIN, *salue Fatiman à sa mode, & les Turcs l'examinent.*

Salut : suis-je venu pour être contrôlé ?
Messieurs, afin qu'ici personne ne l'ignore,
Je prétends avec vous traiter de Turc a More.
Vous avez pris sur mer ma femme sans façon ;
Rendez-la moi de même, en payant sa rançon.
Çà, répondez-moi juste au discours que j'entame
J'ai de l'argent ; de plus, j'ai besoin de ma femme.

FATIMAN.

Ta femme ? Ce n'est pas Julie, apparemment ?

D. BRUSQUIN.

Comment! Eſt-ce la vôtre? Hem ? parlez franchement.

FATIMAN.

Non. Mais pour une femme auſſi bien faite qu'elle,
Franchement, je te trouve un mari ſans modèle,
A ne te pas flatter ; car la beauté qu'elle a....

D. BRUSQUIN.

Il n'eſt pas à préſent queſtion de cela.
Pour ne pas chamarrer le deſſus de ma lèvre,
Comme l'on fait ici, d'une barbe de chèvre;
Sçachez qu'étant un jour tête-à-tête au pays,
Nous ne manquerions pas.... Bref, chacun vaut ſon prix.
Elle eſt pourtant ma femme, ou peu s'en faut... je n'ôſe....

FATIMAN.

C'eſt un malheur pour elle.

D. BRUSQUIN.

Ah ! parlons d'autre choſe,
S'il vous plaît.

FATIMAN.

J'y conſens, je vois bien que tes vœux
Vont à vous voir chez vous bien réunis tous deux.
Tu meurs de la revoir, car je lis dans ton ame.
Elle a de la beauté, tu l'aimes, c'eſt ta femme ;
C'eſt pourquoi je ne veux que ſix-mille ducats,
Pour la mettre en tes mains.

D. BRUSQUIN.

Quoi ! vous n'y songez pas.
Comment ! pour une femme ?

FATIMAN.

Oui.

D. BRUSQUIN.

Peste, quelle somme !
Combien faudroit-il donc vous donner pour un homme ?

FATIMAN.

A bien meilleur marché je vendrois les maris.
Ce beau sexe chez nous est un trésor sans prix :
Ainsi, nous ne pouvons trop exiger pour rendre.

D. BRUSQUIN.

Je vous conseille fort, pourtant, de n'en plus prendre.

FATIMAN.

De femme ?

D. BRUSQUIN.

Oui, sur-tout des environs.

FATIMAN.

Pourquoi ?

D. BRUSQUIN.

C'est que, pour vous parler franc & de bonne-foi,
Je vois force maris qui passent pour très-sages,
Qui vous les laisseroient sûrement pour les gages ;
Et je vous suis garant qu'ils en seroient ravis.

Faites-nous bon marché pour notre droit d'avis.
Contentez-vous du tiers pour elle & pour Marine :
C'eſt beaucoup. Il ne faut point tant faire la mine.

FATIMAN.

Tu les veux toutes deux ?

D. BRUSQUIN.

Oui, je la veux auſſi.
Si l'on vendoit chez nous les femmes comme ici,
Pour moitié de l'argent que j'offre pour la mienne,
J'en aurois, à choiſir, du moins une douzaine.

FATIMAN.

Finiſſons, je ſuis las d'un pareil entretien,
Tu perds ici ton temps, j'en veux cinq-mille ou rien.
Règle-toi là-deſſus, & prends bien tes meſures.
J'en demeure d'accord, ces loix ſont un peu dures ;
Mais cependant il faut ne me voir déſormais
Que l'argent à la main, & me laiſſer en paix.
Allez.

D. BRUSQUIN.

Quelle ſomme ! ah ! j'en ai la mort dans l'ame.
J'aimerois preſqu'autant qu'ils gardaſſent ma femme.
Ils pourroient s'en dédire, il faut ſe dépêcher.
Ah, chien de Turc !

FATIMAN.

Plaît-il ?

D. BRUSQUIN.

Je m'en vais vous chercher
Les cinq-mille ducats.

FATIMAN.

Cette affaire eſt conclue.
Allons voir ſi Célime eſt enfin réſolue
A terminer l'hymen qui me doit rendre heureux.
La voici.

SCÈNE V.

FATIMAN, CÉLIME, ZAIRE.

FATIMAN.

Quel bonheur vous préſente à mes yeux?
Qui vous amène ici?

CÉLIME.

Vous-même.

FATIMAN.

Moi, Madame!
O ciel! à quel deſſein?

CÉLIME.

De vous ouvrir mon ame.

FATIMAN.

Qui vous cauſe ce ſoin, Madame? Eſt-ce l'amour?

CÉLIME.

Je l'avoue, il me fait vous chercher à mon tour.

FATIMAN.

Et l'hymen suivra-t-il ce feu qui le devance ?

CÉLIME.

Oui, lui seul à présent fait mon impatience.

FATIMAN.

O trop heureux mortel ! ô fortuné moment !
A qui dois-je, Madame, un si grand changement ?

CÉLIME.

Je ne suis point ingrate, & je vais vous l'apprendre.
Tout ce que dans mes yeux vous remarquez de tendre,
Ces feux qu'heureusement vous comprenez si bien,
Me viennent d'avoir vu cet esclave chrétien.

FATIMAN.

Quoi ! Madame....

CÉLIME.

Jamais, croyez, s'il est possible,
Vous ne me pouvez faire un plaisir plus sensible,
Que d'en avoir fait choix pour me désennuyer.
Dans ses chants, que jamais je ne veux oublier,
Il a tant fait sentir à mon ame charmée
L'agréable douceur d'aimer & d'être aimée,
Que mon cœur se dévoue à l'amour désormais,
Et d'un heureux hymen je fais tous mes souhaits.

FATIMAN.

Que ne lui dois-je point ? Que ma surprise est grande !
O ciel !

CÉLIME.

Puis-je pour lui vous faire une demande ?
C'eſt de ſa liberté ; me l'accorderez-vous ?

FATIMAN.

Moi, Madame, je vais lui rendre un bien ſi doux.
J'y cours.

CÉLIME.

Non ; laiſſez-moi ce petit ſoin. Zaïre ;
Vous l'entendez, Carlos eſt libre ; allez lui dire,
Et par votre diſcours faites lui concevoir
Qu'après ce grand bienfait, il ſonge à ſon devoir.

ZAIRE.

J'y vais, Madame.

FATIMAN.

Après ce que je viens de faire,
Je puis donc me flatter de l'hymen que j'eſpère ?
Je puis....

CÉLIME.

Si le Deſtin favoriſe mes pas,
Vous verrez des tranſports que vous n'attendez pas.
Adieu.

SCÈNE VI.

FATIMAN, ZAIRE.

FATIMAN.

DE mon amour la constance fidelle
Enfin va remporter....

ZAIRE.

O la fine femelle !

FATIMAN.

Qui? Célime?

ZAIRE.

Oui.

FATIMAN.

Comment! au-lieu de la louer....

ZAIRE.

Quoi! vous ne voyez pas qu'elle veut vous jouer?

FATIMAN.

Elle?

ZAIRE.

Elle aime Carlos.

FATIMAN.

Ah! quelle perfidie!
Ciel! elle aime, dis-tu, Carlos?

ZAIRE.

A la folie.

FATIMAN.

D'où ſçais-tu cet amour dont elle brûle en vain?
Dis-moi.

ZAIRE.

Tantôt, cachée au cabinet prochain,
J'ai de ſes feux naiſſans entendu le myſtère,
Dans l'aveu qu'à Carlos ſa bouche en a ſçu faire.
Elle lui promettoit des biens en quantité,
Dont le moindre à ſes yeux étoit la liberté,
Et c'eſt pour ce ſujet qu'elle l'a demandée.

FATIMAN.

De quelle paſſion eſt-elle poſſédée!
Et Carlos qu'a-t-il dit? Tu l'as bien entendu?

ZAIRE.

Interdit & confus, il n'a rien répondu.

FATIMAN.

De ce complot maudit je veux ſçavoir la ſuite.
Zaïre, j'en commets le ſoin à ta conduite.
Va trouver Dom Carlos, comme elle te l'a dit.
Achève exactement ce qu'elle t'a preſcrit.
Obſerve adroitement ſes yeux, ſa contenance,
Ses geſtes, ſes diſcours, & même ſon ſilence.
De peur d'être ſurpris dans cet appartement,
Tu viendras dans le mien m'inſtruire promptement.
Vôle, ta liberté que ma bouche a jurée,
Sera, par ce ſervice, encor plus aſſurée.

ZAIRE.

Pour redevenir libre, allons trouver Carlos.

SCÈNE VII.

JULIE, seule.

ZAïre!.. Elle me fuit, tout nuit à mon repos.
Je cherche en vain Carlos pour adoucir ma peine.
En vain.... Mais le voici, mon bonheur me l'amène.

SCÈNE VIII.

JULIE, CARLOS.

JULIE.

CArlos, me laiſſez-vous en proie à mes douleurs?
Venez avecque moi détourner mes malheurs;
Pour empêcher ma mort, allons trouver Célime.

CARLOS.

Ah! quel empreſſement de la voir vous anime, Madame?

JULIE.

Dom Bruſquin eſt ici dès ce jour,
Avecque Fatiman il traite mon retour.
Par ce rachat cruel, livrée à ce barbare,
Demain notre malheur pour jamais nous ſépare,
Et Célime pourroit auprès de Fatiman....

CARLOS.

Ah! nous ſommes perdus, s'il faut ſon agrément;
Et plus que Dom Bruſquin, elle eſt notre ennemie.

JULIE.

Comment ?

CARLOS.

Vous le dirai-je, hélas ! belle Julie ?
Pour cet infortuné, par un instinct jaloux,
Elle a le même cœur, les mêmes yeux que vous.

JULIE.

Elle vous aime ? Hélas !

CARLOS.

Elle a sçu me le dire.

JULIE.

L'aimez-vous ?

CARLOS.

Moi, Madame ! ah, plutôt que j'expire
A vos genoux.....

SCÈNE IX.

D. BRUSQUIN, JULIE, CARLOS.

D. BRUSQUIN.

ALlons, pour consommer cela...
Que vois-je ici ? Ma femme !

JULIE.

Ah !

D. BRUSQUIN.

Que faites-vous là ?
Parlez, travaillez-vous tous deux pour notre honte ?

CARLOS.

Je ne suis pas ici pour vous en rendre compte.

SCÈNE X.

D. BRUSQUIN, JULIE.

D. BRUSQUIN.

ME voilà, quel accueil ! quoi ! sans sçavoir nager,
Quand de la mer pour vous je brave le danger,
Je ne vous vois pour moi remuer pied ni patte.
Vous ne pouvez, du moins, me dénier, ingrate !
Que vous voyez en moi votre libérateur.

JULIE, *en s'en allant.*

Je ne puis voir en vous que mon persécuteur.

SCÈNE XI.

D. BRUSQUIN, seul.

SUis-je pas un grand sot d'aimer cette traîtresse ?
Mais puisque rien ne peut guérir tant de foiblesse,
Et que le diable épargne enfin si peu de fronts,
Hazard à mon marché, concluons, & partons.

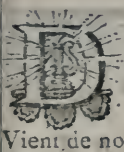
Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

STAMORAT, FATIMAN, ZAIRE.

STAMORAT.



'Un air brusque, augmenté par sa mélancolie,
Le brave Dom Brusquin, pour racheter Julie,
Vient de nous délivrer les cinq-mille ducats.
Impatient de voir sa femme entre ses bras,
Pour partir promptement il demande audience,
Il est proche d'ici; vous plaît-il qu'il avance?

FATIMAN.

Non; lorsque je voudrai le voir, il entrera.

STAMORAT.

Lui dirai-je le temps, quand?...

FATIMAN.

Quand il me plaira.

(*Stamorat sort.*)

En faveur de Carlos, je prétends, quoi qu'il die,
D'avec ce Dom bourru démarier Julie;

La remettre, Zaïre, à cet heureux amant,
Pour prix d'avoir été sincère à Fatiman.
Oui, ce qu'il m'a fait voir pour moi contre Célime,
L'assûre pour jamais de toute mon estime.
Quant à l'ingrate, enfin, je veux jusques au bout
La suivre, la surprendre, & la confondre en tout.
Par des airs concertés & chantés devant elle,
Insulter, irriter son ardeur criminelle.
Toi, comme je l'ai dit, agis de ton côté,
Sûre que mes bienfaits suivront ta liberté.

ZAIRE, *seule.*

Pour me voir libre, allons trouver.... Elle s'avance.

SCÈNE II.

CÉLIME, ZAIRE.

CÉLIME, *sans voir Zaïre.*

JE ne puis résister à mon impatience;
J'ignore si Carlos a rempli son devoir,
Je brûle de l'apprendre, & crains de le sçavoir.
Zaïre est paresseuse, &.... La voici. Zaïre,
De la part de Carlos que venez-vous me dire?
A-t-il avec transport reçu sa liberté?
De quels regards, Zaïre, a-t-il vu ma bonté?

ZAIRE.

Je voudrois, dans l'état où j'ai trouvé son ame,
Que de vos propres yeux vous l'eussiez vu, Madame,
Pour en être surprise autant que je le suis.

CÉLIME

CÉLIME.

La joie eſt éclatante après de longs ennuis.
Il t'a, je m'imagine, avec peu de conduite,
Fait des remercimens par des diſcours ſans ſuite;
Et qu'il viendroit bien-tôt, redevable à mes ſoins,
Embraſſer mes genoux.

ZAIRE.

Lui, Madame? rien moins.
A le voir interdit, rêveur, muet, ſtupide,
Le regard égaré, le viſage inſipide,
D'une froide ſueur il a paru trempé,
Comme ſi du tonnerre il eût été frappé.

CÉLIME.

Un bien qu'on n'attend pas ſurprend & ſaiſit l'ame.
Enfin il a parlé?

ZAIRE.

Rien moins encor, Madame:
De rompre le ſilence en vain je l'ai preſſé,
Plus je montrois d'ardeur, plus il étoit glacé;
Et ſur ſon teint du rouge ayant perdu les charmes,
Groſſes comme des pois, j'ai vu couler ſes larmes.

CÉLIME.

On pâlit de ſurpriſe, & la joie a ſes pleurs.

ZAIRE.

Non; ſi je m'en rapporte au langage des cœurs,
Ces larmes à Julie exprimoient le contraire.

CÉLIME.

Quoi! Julie!... Au récit que tu lui viens de faire,
Elle étoit donc préſente?

ZAIRE.

Ils ne se quittent pas, Madame.

CÉLIME.

Le crois-tu charmé de ses appas?
Seroit-il aimé d'elle, est-ce un plaisir qu'il goûte?

ZAIRE.

Il ne m'en a jamais parlé, mais je m'en doute.

CÉLIME.

Un desir curieux me porte à le sçavoir,
Et je veux.... Mais quel homme ici viens-je de voir?

ZAIRE.

C'est Tomire, autrefois son valet.

CÉLIME.

Va lui dire
Que je veux lui parler, & qu'il vienne.

ZAIRE.

Tomire,
Viens, on veut te parler.

SCÈNE III.

CÉLIME, TOMIRE, ZAIRE.

TOMIRE.

J'Allois chez Fatima
Courir exécuter l'ordre & l'empressement

Du brave Dom Bruſquin, qui demande audience;
Vous voyant, par reſpect, je retournois.

CÉLIME.

Avance,
Viens. Autrefois Carlos étoit ſervi par toi?
Parle.

TOMIRE.

Il n'a jamais eu d'autre valet que moi.

CÉLIME.

Et tu l'aimes?

TOMIRE.

Autant qu'un valet aime un maître.

CÉLIME.

Il eſt noble en Eſpagne?

TOMIRE.

Oui, tout ce qu'on peut l'être.

CÉLIME.

Quelle honte! j'admire, étant de qualité.
Comment par ſa famille il n'eſt pas racheté!

TOMIRE.

En Europe ſouvent, quoiqu'ils ſoient en eſtimes,
Madame, noble & gueux ſont termes ſynonimes;
Carlos auroit ces noms ſans l'eſpoir ſingulier
D'un oncle riche & vieux dont il eſt héritier,
Dieu merci.

CÉLIME.

Mais ayant cet oncle, eſt-il croyable
Qu'il l'abandonne?

TOMIRE.

Il eſt avare comme un diable ;
Madame, & nous verroit plutôt crever tous deux,
Que de donner un ſou...

CÉLIME.

Sa mort proche, étant vieux,
Enrichira Carlos d'une aſſez grande ſomme.

TOMIRE.

Il eſt vrai qu'il eſt vieux, mais comme c'eſt un homme
Qui, depuis le berceau, pour nous faire enrager,
Ne s'eſt fait, ni ſaigner, ni droguer, ni purger,
Et qu'il ne veut point voir de médecin, je doute
Qu'il meure encor.

CÉLIME.

Parlons d'autres choſes. Ecoute:
Carlos t'ouvroit ſon cœur, te connoiſſant prudent ?

TOMIRE.

J'ai toujours, quoiqu'indigne, été ſon confident.

CÉLIME.

Conte moi ſes amours.

TOMIRE.

Oh ! ces hiſtoriettes
De myſtères galans, d'intrigues, d'amourettes,
Comme vous jugez bien, ſont de petits ſecrets
Qu'un valet bien diſcret ne révele jamais.
Ainſi, vous voulez bien me diſpenſer, Madame,
De découvrir ici le ſecret de ſa flamme.
Ce Dom Carlos, dont j'ai ménagé les amours,
Fut mon maître ; & je veux m'en ſouvenir toujours.

Tel que vous me voyez, j'ai pour lui tant de zèle,
Que je veux être un jour cité comme un modèle
D'un valet achevé, malheureux; (mais hazard;)
Et je ne hais rien tant qu'un valet babillard,
Qui veut à tous venans, même sans les connoître,
Conter de but en blanc les amours de son maître.

CÉLIME.

Carlos est bien heureux que sa condition
Lui conserve un tel zèle; & ta discretion
Me paroît à la fois si rare & si louable,
Que le plaisir que j'ai de t'en trouver capable,
Est payé de ce prix.
(*Elle lui donne une bague.*)

TOMIRE.

Oh! c'est....

CÉLIME.

Prends, j'aime à voir
Que rien contre Carlos n'ébranle ton devoir.
Son intérêt m'est cher: qu'à l'avenir ton zèle
Ne démente jamais une ardeur si fidelle,
Tu sais tous ses secrets, garde-toi d'en parler;
Et meurs plutôt cent fois que de les révéler.

TOMIRE.

Oh!

CÉLIME.

Quant à ses amours, qu'on auroit peine à croire,
Carlos m'en a conté tantôt toute l'histoire.
Ce n'est plus à présent un mystere pour moi,
Il m'a dit qu'il aimoit Julie.

TOMIRE.

Ah! je le croi:
Cela n'eſt pas nouveau.

CÉLIME.

Qu'une ardeur mutuelle
Rendoit, malgré leurs fers, leur amour éternelle;
Par quel hazard ils ont perdu la liberté,
Leurs traverſes, leurs pleurs....

TOMIRE.

Il vous a donc conté
Comment il l'enleva du logis de ſa mere;
La rencontre qu'il fit de ce vaiſſeau corſaire?

CÉLIME.

Oui, votre embarquement, & comment on vous prit,
Le déſeſpoir qu'il eut.

TOMIRE.

Il vous aura donc dit;
Là.... que la choſe fut juſtement accomplie,
Dans le temps qu'on venoit de marier Julie,
Qui haïſſoit à mort l'époux qu'on lui donnoit,
Que deux heures plus tard l'hymen ſe conſommoit?

CÉLIME.

Il m'a dit tout cela de point en point, Tomire.

TOMIRE.

Il faut que ſur ſon cœur vous ayez grand empire;
Pour s'être ouvert à vous ainſi; j'en ſuis ſurpris.

CÉLIME.

J'eſtime fort Carlos.

TOMIRE.

Et vous a-t-il appris
Que ce vieux singe, à qui l'on maria Julie,
Est, pour la racheter, dès hier en Barbarie,
Et qu'avec Fatiman il a fait son marché ?

CÉLIME.

Je le sais, & Carlos m'en paroît si touché,
Que, sensible à l'ennui qu'il m'en faisoit paroître...

TOMIRE.

Hé bien! Voyez un peu le caprice d'un maître!
Il l'a dit ? Il n'auroit point cessé de crier,
Si j'en avois ouvert la bouche le premier.
Le monde est ainsi fait.

CÉLIME.

Cette triste nouvelle
Me donne pour Carlos une douleur mortelle.
Car il perd sa maitresse, & l'ennui qu'il en a...?

TOMIRE.

Ne vous affligez point, si ce n'est que cela :
Depuis une heure ou deux tout a changé de face.

CÉLIME.

Quoi! ne me cache rien, dis-moi ce qui se passe.

TOMIRE.

Je n'en suis pas encor tout-a-fait informé :
Mais je viens de laisser Carlos joyeux, charmé ;
Parlant de se voir libre, & vous nommant Madame,
Avecque des transports qui découvrent son ame.

CÉLIME.

Vous m'en aviez, Zaïre, informée autrement.

ZAIRE.

J'ai dit ce que j'ai vu, Madame : assurément
Carlos étoit chagrin & triste en ma présence.

TOMIRE.

C'est donc qu'il a voulu vous cacher ce qu'il pense ?
Car c'est un fin matois, à le dire entre nous;
Mais maintenant avec Julie, à ses genoux,
Sa bouche tendrement sur ses mains attachée,
Il les baise d'un air dont vous seriez touchée.
Je m'en vais leur conter, Madame, avec ardeur,
Combien vous témoignez de joie à leur bonheur.

CÉLIME.

Non, laisse-moi ce soin, & ne dis rien, Tomire.

TOMIRE.

Je me tairai, Madame, & vous n'avez qu'à dire.

SCÈNE IV.

CÉLIME, ZAIRE.

CÉLIME.

M'Êtes-vous infidelle, & me tromperiez-vous, Zaire ?

ZAIRE.

Moi, Madame ! ah !

CÉLIME.

Craignez mon courroux.
Vous sçavez qui je suis; malheur à qui m'offense!

ZAIRE.

Et quel seroit le fruit de cette intelligence ?
Je retourne de près les examiner mieux.

CÉLIME.

Non : je n'en veux plus rien savoir que par mes yeux.
Demeurez. Mais qui vient me chagriner ?

SCÈNE V.

CÉLIME, STAMORAT, ZAIRE.

STAMORAT.

Madame,
Fatiman, pénétré du bonheur de sa flamme,
Pour devancer l'hymen qui doit le rendre heureux,
Et répondre aux transports de son cœur amoureux,
Vous offre ce coffret rempli de pierreries.

CÉLIME.

Je suis bien obligée à ses galanteries.
Tenez, Zaïre. Adieu.

STAMORAT.

Dans ce même moment
Il vous fait préparer pour divertissement,
Un opera chanté par Carlos & Julie ;
Mais il craint toutefois que ce chant vous ennuie.

CÉLIME.

Non, non; j'ai des raisons pour m'y bien divertir.
Si-tôt qu'il sera prêt, qu'on me fasse avertir.

STAMORAT, *à part.*

Elle n'est pas sensible à l'amour légitime.
J'ai peur que Fatiman... Il vient.

SCÈNE VI.

FATIMAN, STAMORAT.

FATIMAN.

Comment Célime
A-t-elle envisagé mon présent ?

STAMORAT.

Froidement.

FATIMAN.

Et que t'a-t-elle dit du divertissement ?

STAMORAT.

Avec beaucoup d'ardeur elle m'a fait connoître
Qu'il lui feroit plaisir, & qu'elle y vouloit être;
Qu'elle avoit des raisons pour s'y bien divertir,
Et, quand il seroit prêt, qu'on la fasse avertir.

FATIMAN.

Elle y trouvera moins de plaisir qu'elle pense.
Fais venir Dom Brusquin, qu'il vienne à l'audience;
Je vais, pour obliger Julie & Dom Carlos,
Contraindre ce magot de signer leur repos.

SCÈNE VII.

D. BRUSQUIN, FATIMAN, STAMORAT.

D. BRUSQUIN.

Ça, Seigneur Fatiman, concluons, je vous prie;
Auſſi-bien je commence à voir que je m'ennuie.
J'ai demandé ma femme, & l'on m'a fait ſçavoir
Que c'eſt de votre main qu'il la faut recevoir.
Je veux partir, enfin. En un mot comme en douze,
J'ai livré mon argent, livrez-moi mon épouſe.

FATIMAN.

Elle eſt libre; & de plus, contre notre traité,
Je prétends lui donner *gratis* la liberté,
La rendre ſans argent, & qu'elle ſe retire.....

D. BRUSQUIN, *à part.*

Quel excès de bonté! ſans argent! c'eſt-à-dire,
Que ce drôle, voyant qu'elle quittoit ce lieu,
S'eſt payé par ſes mains en lui diſant adieu.
De ſes bontés pour nous voilà la récompenſe,
Et je vais ſur mon front en porter la quittance.
Que terai-je à cela? Paſſons. (*Haut.*) Apparemment
Nous pouvons donc partir; trêve de compliment,
Puiſque vous voulez bien ſans argent me la rendre,
De peur de vous fâcher, je m'en vais la reprendre.
Si vous venez chez nous, vous me feriez honneur.
Reſte à vous dire adieu; but à but, ſerviteur.

FATIMAN.

Avant que de partir, il faut qu'avec Julie
Vous soyez le témoin d'une cérémonie,
Et que vous me donniez ici quelques momens.

D. BRUSQUIN.

C'eſt pour une autre fois, nous n'avons pas le temps;
A nous faire partir votre honneur vous oblige.

FATIMAN.

Vous ne ſauriez partir qu'après cela, vous dis-je;
Il faut qu'abſolument vous y ſoyez tous deux.

D. BRUSQUIN.

Vous raillez.

FATIMAN.

Il le faut, vous dis-je, & je le veux.

D. BRUSQUIN.

Dites-moi donc quelle eſt cette cérémonie;
Qui veut & ma préſence & celle de Julie,
Sans indiſcrétion peut-on vous en prier?

FATIMAN.

C'eſt que je veux ce ſoir....

D. BRUSQUIN.

Hé bien?

FATIMAN.

La marier.

D. BRUSQUIN.

Julie?

FATIMAN.

Elle.

D. BRUSQUIN.

Expliquons, s'il vous plaît, ce langage.
Est-ce qu'on doute ici de notre mariage,
Et que, craignant en mer pour son honnêteté,
On veut nous marier pour plus de sûreté?

FATIMAN.

Non.

D. BRUSQUIN.

Non?

FATIMAN.

Non, je sçais bien que tu l'as épousée;
Que toujours à ta flamme elle s'est refusée;
Que rien ne vous unit, enfin, que quelques mots
Qui n'ont point eu d'effet. Ainsi, pour son repos,
Et même pour le tien, il vaut mieux, ce me semble,
Vous séparer tous deux, que vous unir ensemble:
L'usage le permet ici comme chez vous,
Et je lui vais ce soir donner un autre époux.

D. BRUSQUIN.

A ma femme?

FATIMAN

A ta femme: Et de plus...

D. BRUSQUIN.

Quel négoce!

FATIMAN.

Ton argent servira pour les frais de la noce.

D. BRUSQUIN.

Nous nous entendons mal assurément tous deux;

Vous prétendez ce soir marier à mes yeux,
Qui, dites-vous, Julie?

FATIMAN.

Oui.

D. BRUSQUIN.

Ma femme! ah! j'enrage.
De quel droit, s'il vous plaît, rompre mon mariage?

FATIMAN.

J'ai, de deux Marabous, pouvoir pendant dix ans,
De démarier ceux qui ne sont pas contens.

D. BRUSQUIN.

Vous? Si cela se fait, un jour il faut qu'il fonde
Des maris en ces lieux des quarre coins du monde:
Et si vous pouvez mettre à profit tout ce temps,
Cela vous vaudra mieux que vingt Gouvernemens.

FATIMAN.

Sans doute, & pour ne pas différer davantage,
J'en fais ce soir l'essai par ton démariage.
Vous y serez présent, vous en verrez le fruit.

D. BRUSQUIN.

Moi! ciel! à quel malheur me vois-je ici réduit!
Qui l'eût dit, quand chez moi je partis plein de flamme,
Que c'étoit pour venir aux noces de ma femme;
Et que, me souhaitant des ailes aux talons,
Je viendrois de si loin payer les violons?
Est-ce un arrêt pour moi sans appel? Et ma bourse
Ne peut-elle adoucir?....

FATIMAN.

L'affaire est sans ressource:

Je lui donne un époux malgré tous tes discours.

D. BRUSQUIN

Sera-ce pour long-temps?

FATIMAN.

Ce sera pour toujours.

D. BRUSQUIN.

L'a-t-on dit à Julie?

FATIMAN.

Oui, je lui viens d'apprendre.

D. BRUSQUIN.

Que dit-elle à cela?

FATIMAN.

Qu'elle est prête à se rendre,
Et qu'elle aimeroit mieux, en te manquant de foi,
Être aux fers avec lui, que reine avecque toi.

D. BRUSQUIN.

Ah! me voilà donc veuf du vivant de ma femme!
Et quel est ce beau-fils qui cause tant de flamme?
Est-ce un secret pour moi? Ne le puis-je sçavoir?

FATIMAN.

Tu le sauras tantôt, je te le ferai voir.

D. BRUSQUIN.

Scélérat! est-ce ainsi que vous me percez l'ame?
Vous me coupez la bourse, & me volez ma femme.

Vous pouviez l'avoir fait ſans m'avoir attendu;
Mais, ſi j'y ſuis prétent, je veux être pendu.
Je pars, & vais, pleurant des malheurs incroyables,
Donner, cent fois le jour, les Turcs à tous les diables.

FATIMAN.

Il a beau ſe hâter, il n'ira pas bien loin.
Suivez-le, Stamorat; allez, prenez-en ſoin.

SCÈNE VIII.

FATIMAN, CÉLIME.

CÉLIME.

JE ne vois rien encor préparé pour la fête;
Qui retient le concert, qu'eſt ce qui vous arrête?
Je ne croyois jamais être aſſez tôt ici,
Et je ne vois encor perſonne.

FATIMAN.

Les voici;

Madame.

SCÈNE IX.

FATIMAN, CÉLIME, CARLOS; JULIE, ZAIRE.

FATIMAN.

QU'allez-vous, Carlos, nous faire entendre?

CARLOS.

De deux amans heureux une scène assez tendre.

En vain l'on conspire
Pour séduire
Un cœur amoureux.
Tout ce qu'on fait pour le surprendre
Ne sert qu'à le rendre
Plus fidèle & plus tendre,
Pour ses premiers feux.

JULIE.

Les présens, les faveurs
N'arrêtent pas toujours les cœurs.
En amour il faut se contraindre,
Quand on a sçu charmer;
C'est un feu qu'il faut feindre,
Et ce qu'on fait pour l'allumer,
Sert bien souvent à l'éteindre.

CARLOS.

Les présens, les faveurs
N'arrêtent pas toujours les cœurs;
Mais je crois que l'amour....

CÉLIME.

Taisez-vous, Dom Carlos; votre chant m'étourdit.
(*A part.*)
Mais que fais-je? Où m'emporte un trop juste dépit?
Ils s'aiment, je ne puis l'ignorer. O vengeance!
Prête-moi tous tes traits pour punir cette offense.

FATIMAN.

Il paroît que ces chants, qui me semblent si doux,
Madame, ne font pas le même effet sur vous.

CÉLIME.

Je ne sais par quel art leurs voix ont su vous plaire;
Je crains d'en pénétrer l'injurieux mystère:
Et si je m'en croyois.... mais il vaut mieux sortir.

FATIMAN.

Et qui peut vous avoir causé ce déplaisir?
Madame, expliquez-vous.

CÉLIME.

J'aurois peur d'en trop dire;
Je ne suis pas assez à moi, je me retire.

FATIMAN.

Je ne souffrirai point que vous quittiez ces lieux,
Sans que votre courroux s'explique, & qu'à vos yeux
Un châtiment soudain n'étouffe votre haine.

CÉLIME.

Non: vous souffririez trop, je n'en veux pas la peine;
A l'affront qui m'est fait vous avez trop de part.

FATIMAN.

Je jure....

CÉLIME.

A ces sermens prononcés au hazard,
Pour peu que vous vouliez que je donne croyance,
Il faut, pour satisfaire à ma juste vengeance,
Que vous chargiez de fers, sans aucune pitié,
Ces esclaves, objets de mon inimitié;
Qu'en des lieux séparés, accablés de misère,
Ils sentent le malheur de m'avoir sçu déplaire.

FATIMAN.

Madame....

CÉLIME.

Obéissez, remplissez mes souhaits,
Ou bien résolvez-vous à ne me voir jamais.

SCÈNE X.

FATIMAN, JULIE, CARLOS, ZAIRE.

JULIE.

SEigneur, de ses fureurs sauvez notre innocence.

FATIMAN.

Je veux voir jusqu'où peut aller son insolence,

Et lui dreſſer un piége adroit, ingénieux :
Mais allons-en parler ailleurs que dans ces lieux :
Et toi, cours la trouver, Zaïre ; va lui dire
Que je vais accomplir tout ce qu'elle deſire.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIME, ZAIRE.

CÉLIME.

ZAIRE, je vous ai confié mon secret:
J'ai cru ne le pouvoir dans un sein plus discret.
Si je vous vois répondre à cette confiance,
Zaire, attendez tout de ma reconnoissance;
Mais si de me trahir vous cherchez le moment,
Zaïre, craignez tout de mon ressentiment.

ZAIRE.

J'entre dans vos secrets, Madame, sans contrainte;
Et de votre courroux je ne crains point l'atteinte.
Si la peur maintenant se renferme en mon sein,
Si je tremble, ce n'est que pour votre dessein.

CÉLIME.

L'amour qui l'entreprend guidera l'entreprise.

ZAIRE.

Et c'est de cet amour que mon ame est surprise;
Madame; est-il bien vrai que vous aimiez Carlos?

CÉLIME.

Si je l'aime, l'ingrat! que trop pour mon repos!

ZAIRE.

Empriſonné, Madame, & trahi par vous-même,
Vous le perſécutez; eſt-ce-là comme on aime?

CÉLIME.

As-tu vu ſes tourmens; ſçais-tu ſon déſeſpoir?

ZAIRE.

Dans l'abîme profond du cachot le plus noir,
Mains & pieds enchaînés, éloigné de Julie,
Il faut voir ſes clameurs.

CÉLIME.

Que mon âme eſt ravie!

ZAIRE.

Je ne vous comprends pas.

CÉLIME.

Dans ſes cruels ennuis
Il reconnoît ſa faute, il voit ce que je puis.
Plus de ſon noir cachot la rigueur eſt extrême,
Plus il ſent qu'il n'en peut ſortir que par moi-même
Et, de ſa liberté redevable à mes ſoins,
Il m'aimera, peut-être; il le feindra du moins.

ZAIRE.

Vous l'allez donc remettre en ſa faveur première

CÉLIME.

Oui, Fatiman rompra ſes fers à ma prière;

ZAIRE.

Mais ne craignez-vous point, l'en pressant trop souvent,
Que Fatiman ne sorte enfin d'aveuglement ?

CÉLIME.

Fatiman veut ma main, il s'empresse à me plaire ;
Il m'aime, j'en ferai ce que j'en voudrai faire.

ZAIRE.

Il vient.

SCÈNE II.

FATIMAN, CÉLIME, ZAIRE, Turcs.

FATIMAN.

HÉ bien ? Madame, est-ce aujourd'hui le jour
Où je verrai l'hymen couronner mon amour ?
Mon cœur, impatient d'en célébrer la fête,
Remplit tous les devoirs dus à votre conquête.
Allons, Madame, aux yeux d'Alger & du Divan ;
Joindre à jamais Célime a l'heureux Fatiman.

CÉLIME.

Avant que d'achever cette cérémonie,
Guérissez, s'il vous plaît, mes soupçons sur Julie ;
Avez-vous accompli toutes mes volontés ?

FATIMAN.

Vos ordres sont déja, Madame, exécutés.

Dans un cachot obscur gémissant sous la chaîne,
De vous avoir déplu Carlos souffre la peine.

CÉLIME.

Et Julie, avez-vous par la même rigueur?...

FATIMAN.

Non.

CÉLIME.

Non!

FATIMAN.

Je l'avoûrai, touché de son malheur;
Des graces, des beautés, comme vous le modèle
J'ai respecté les droits de votre sexe en elle:
Elle est libre.

CÉLIME.

Ah! voilà mes soupçons confirmés;
Votre cœur m'est connu, perfide! vous l'aimez.

FATIMAN.

Je l'aime!

CÉLIME.

Vous.

FATIMAN.

Moi!

CÉLIME.

Vous. Enfin ma jalousie,
Pour être modérée, est trop bien éclaircie.
De ces chants concertés je vois la vérité.

FATIMAN.

Hé! quelle erreur, Madame, & quelle extrémité
A mon accusateur j'avois de quoi répondre;
Mai

Mais mon cœur l'entreprend, & je veux vous confondre.
Pour gagner votre cœur, pour avoir votre main,
Pour remplir vos desirs, que faut-il faire enfin?

CÉLIME.

Non, non, je ne veux pas que pour moi l'on se gêne;
Et l'exécution vous feroit trop de peine.

FATIMAN.

Non, non, pour satisfaire à ce que vous voulez,
Je ne conçois plus rien d'impossible. Parlez.

CÉLIME.

Il faut à son époux que vous rendiez Julie,
La bannir de vos yeux pour toute votre vie.

FATIMAN.

Hé bien! tantôt, Madame, à vos yeux, devant vous,
Je remettrai Julie aux mains de son époux,
Et je vais de ce pas répondre à votre attente.

CÉLIME.

Ce n'est pas tout encor, pour me rendre contente,
Et me débarrasser d'un visage odieux,
Que pour jamais Carlos abandonne ces lieux;
Et qu'à peine sorti des fers de l'esclavage,
Ce soir, avec la nuit, il quitte ce rivage.

FATIMAN.

Vous serez obéie.

CÉLIME.

Avant que de partir,
Que je lui parle; il faut (& c'est tout mon desir)
Qu'il connoisse pour lui le fond de ma pensée.

Pour ne pas voir ma haine, il m'a trop offensée.

FATIMAN, *aux Turcs.*

Que l'on fasse venir l'esclave à ses genoux.

CÉLIME.

Demain vous connoîtrez ce que je sens pour vous.

FATIMAN, *à part, en s'en allant.*

Elle embrasse un dessein que je ne puis comprendre.
Observons-la de près, cachons nous pour l'entendre.

SCÈNE III.

CÉLIME, ZAIRE; FATIMAN, caché.

CÉLIME.

L'Ai-je amené, Zaïre, au point où j'ai voulu?
Je me sers assez bien du pouvoir absolu.
Dans les ruses détours d'une œuvre mercénaire,
Fatiman est bon Turc, grand pilleur, franc corsaire:
Mais dans ces tours d'esprit aux amans destinés,
C'est un homme à ne voir pas plus loin que son nez.

ZAIRE.

Il est vrai; mais, Madame, ou j'ai peu de lumière,
Ou je ne comprends pas ce que vous voulez faire.
L'infortuné Carlos est aimable à vos yeux,
Et vous voulez, ce soir, qu'il parte de ces lieux!

CÉLIME.

Oui, mais de mes desseins achève de t'instruire;
Toutes deux avec lui nous partirons, Zaïre.

ZAIRE.

Nous!

CÉLIME.

J'ai tout préparé pour ce prochain départ;
Un bâtiment Anglois est gardé de ma part;
Mon bien est en argent comptant; dans ma retraite
Je ne laisserai rien ici que je regrette.
Il falloit, pour sortir facilement du port,
Du Seigneur Fatiman avoir un passeport,
Sa bonté me l'accorde, & par son entremise
Demain, de sa tendresse il verra la sottise.
Tu peux t'en assurer.

ZAIRE.

Et malgré ces apprêts,
Si Carlos est toujours rebelle à vos souhaits?

CÉLIME.

A me plaire, Zaïre, il mettra son attache;
Il sçait ce qu'il en coûte, alors que l'on me fâche;
Et puis, quand seule à seul nous nous verrons sur mer,
Quand il se verra loin de qui l'a sçu charmer,
Faite comme je suis, il n'est pas impossible
Que son cœur à mes feux ne devienne sensible.

ZAIRE.

Le voilà.

SCÈNE IV.

ZAIRE, CÉLIME; CARLOS, amené par des eſclaves; FATIMAN, caché.

CÉLIME.

JE le plains des maux qu'il a ſoufferts.
Zaïre, approchez-vous; que l'on ôte ſes fers.
(*Aux eſclaves.*) (*A Zaïre.*) (*A Carlos.*)
Qu'on me laiſſe. Reſtez, vous. Hé bien! téméraire,
Tu vois quel eſt le fruit de m'avoir ſçu déplaire;
Je ſuis abſolument maîtreſſe de ton ſort;
La plus aimable vie ou la plus dure mort
Sont à ton choix.

CARLOS.

Madame!..

CÉLIME.

En l'état déplorable
Où Julie a réduit ton deſtin miſérable,
S'arracher d'un objet qu'on aime tendrement,
N'eſt pas, je le ſçais trop, l'ouvrage d'un moment;
Auſſi je laiſſe au temps à faire cet office,
Mes ſoins te forceront à me rendre juſtice.
Pour gage d'un amour dont mon cœur eſt garant,
Accepte ces eſſais de ma tendreſſe, prend.
Prends, dis-je. Je te laiſſe; écoute & crois Zaïre.
Elle connoît, pour toi, quel mouvement m'inſpire.

Fais, voyant ce que peut mon courroux dangereux,
Ce qu'elle te dira, si tu veux vivre heureux.
Adieu.

SCÈNE V.

CARLOS, ZAIRE, FATIMAN.

CARLOS.

Ciel! Je.... Mais, vous, à ce qu'elle souhaite
Prêteriez-vous les mains?

ZAIRE.

M'en garde le Prophète.
Allons chez Fatiman, lui.....

FATIMAN, *paroissant.*

J'ai tout entendu
Au cabinet prochain; étonné, confondu,
De voir à quel excès elle poussoit l'outrage,
Indigné de l'affront, inspiré par la rage,
Je me suis vu tenté de la perdre à vos yeux,
Et je n'ai différé que pour la punir mieux.

ZAIRE.

Je crois que d'un amant la fureur est extrême;
Quand il se voit trahi par la dame qu'il aime.

FATIMAN.

Je l'aime! environné de soins, sur mon retour,
Né dans le sein des flots, suis-je fait pour l'amour?
Ses biens, plus que ses yeux, me la rendent aimable;
Et je bénis du ciel le moment favorable

Qui, me montrant l'abîme où j'allois me plonger,
Me fournit les moyens encor de me venger.
Voyons quel eſt l'eſſai de ſes galanteries.

CARLOS.

Le voilà.

FATIMAN.

Ce coffret ! comment, mes pierreries !
L'uſage qu'elle en fait m'inſpire le deſſein
D'inventer des tourmens qui perceront ſon ſein;
Va la trouver, Zaïre ; &, pour flatter ſon âme,
Feins-lui que ſon amant peut répondre à ſa flamme;
Qu'à la ſuivre déja tu l'as vu balancer,
Le reſte me regarde, & je vais y penſer.
Nous..... Qu'eſt-ce ?

SCÈNE VI.

TOMIRE, FATIMAN, ZAIRE, CARLOS.

TOMIRE.

JE venois, Seigneur, l'âme contente,
Raconter à mon maître une hiſtoire plaiſante:
Mais....

FATIMAN.

Dis-moi ce que c'eſt.

TOMIRE.

L'illuſtre Dom Bruſquin,
S'en alloit vers le port, fort outré de chagrin,

Donnant les Turcs au diable, & réſolu ſur l'heure
De ſe remettre en mer pour changer de demeure;
Lorſque huit ou dix Turcs, lui coupant le chemin
Qu'il prenoit pour ſe voir maître de ſon deſtin,
En ſe moquant de lui, le traitant d'Excellence,
Ont fait, en l'abordant, chacun la révérence;
Puis après un d'entr'eux, faiſant l'ambaſſadeur,
L'a ſalué fort bas, lui diſant: Monſeigneur,
Sçachant que de Julie un bonheur très-inſigne
Vous a fait ci-devant le mari très-indigne,
Fatiman, prépoſé pour pourvoir aux abus
Que des gens mal ſenſés commettent là-deſſus;
Pour vous démarier de bonne intelligence,
Et la remarier, vous prie avec inſtance
De vouloir, terminant la choſe avec éclat,
Aſſiſter à la noce, & ſigner le contrat.
Moi, ſigner au contrat, traître! qu'il aille au diable,
A-t-il dit; ſuis-je ici pour lui ſervir de ſable?
Qu'on me laiſſe partir, & que ce ſuborneur
Se contente d'avoir... Mais enfin, Monſeigneur,
A dit d'un ton ſoumis l'autre, votre Excellence
Sçait que Fatiman prie, & qu'un refus l'offenſe;
Et, ſi de ce plaiſir vous allez le priver,
Il aura du regret.... Puiſſe-t-il en crever,
Le ſcélerat qu'il eſt! a dit l'autre en colere.
Puiſqu'il ne vous plaît pas, Monſeigneur, d'en
rien faire,
A dit le Turc, cherchant deſſous ſon caſaquin
Reſpectueuſement trois quartiers de gourdin
Dont il s'étoit muni, voici d'une racine
Qui met à la raiſon l'âme la plus mutine;
Vous en ferez l'eſſai, s'il vous plaît. A ces mots
Le drôle de vingt coups a chamarré ſon dos.
Ah! quartier, a-t-il dit, voulez-vous que je meure?
Je ſuis prêt d'aller voir Fatiman tout-à-l'heure,
Ne pouvant de vos coups me ſauver qu'à ce prix.

Là-dessus ils ont pris le chemin du logis.
Il demandoit venant, le désespoir dans l'âme,
Si l'on n'est pas content de lui voler sa femme;
D'où vient que malgré lui l'on le ramène ici,
Et si ce Fatiman veut l'épouser aussi.
On l'amène.

FATIMAN, *à Carlos.*

A ses yeux tu ne dois point paroître;
Que quand il sera temps de te faire connoître.
Laisse-moi.

TOMIRE.

Le voilà plaisamment consterné!

SCÈNE VII.

D. BRUSQUIN, FATIMAN, STAMORAT, suite.

D. BRUSQUIN.

Hé bien! me trouvez-vous suffisamment berné?
Ah, traîtres! à quoi bon, avec vos Excellences,
En me rouant de coups, toutes ces révérences?
Non, jamais un mortel, à parler franchement,
Ne s'est vu mieux battu, ni plus civilement.

STAMORAT.

Vous voyez Fatiman, vîte, la révérence,
A son aspect. Bas, bas, plus bas.

D. BRUSQUIN.

Quelle arrogance !
Le traître de mes coups rit entre cuir & chair,
Et, pour comble de maux, je n'ôse m'en fâcher.

STAMORAT.

Le brave Dom Bruſquin, de civile manière,
Devant tes yeux, Seigneur, paroît à ta prière.

FATIMAN, *à D. Bruſquin.*

Je vous ſuis obligé d'avoir eu tant d'égard
Pour les gens qui vous ont ſalué de ma part.

D. BRUSQUIN.

Briſons là ; ce n'eſt pas le fruit de leur harangue ;
Et leurs coups de bâton ont plus fait que leur langue.
Ils m'ont roué de coups, & n'auroient pas ceſſé....

FATIMAN.

Ils ont tort. Mais enfin, oublions le paſſé.
Cela n'eſt rien, il faut qu'une amitié ſincère....

D. BRUSQUIN.

Quoique mal-aiſément tout ceci ſe digère,
Puiſqu'on fait à mon dos une néceſſité
De vous rendre aujourd'hui le maître du traité ;
Soyez-le, j'y conſens: les beaux yeux de ma femme
Ont mis, je le vois bien, du déſordre en votre ame ;
Vous voulez la garder, hé bien ! ſoit, gardez-la,
Faites-en.... faites-en tout ce qu'il vous plaira.
Vous n'y manquerez pas; mais que l'on me renvoie,
Qu'on ne me rende point témoin de votre joie ;
Je n'aurai, ſans mes yeux, que de très-bons témoins;
Et, pour ne le pas voir, il n'en ſera pas moins.

FATIMAN.

Hé bien ! puiſque ton cœur a tant de répugnance

A souffrir que l'hymen se fasse en ta présence ;
Je veux bien t'obliger, & t'accorder ce point ;
Je te ferai partir, tu ne le verras point,
Mais à condition....

D. BRUSQUIN.

Quel est ce nouveau pacte ?

FATIMAN.

Qu'avant que de partir on mettra dans un acte,
Que te trouvant indigne, & n'étant pas le fait
De Julie, & voyant qu'un hymen sans effet
Te fit, contre son gré, l'époux de cette Belle,
Tu t'es démis du droit qu'on te donna sur elle ;
Que volontairement vous consentez tous deux
Que d'un pareil hymen quelqu'un brise les nœuds ;
Que Julie en ceci consentit la dernière ;
Que c'est pour t'obliger, & même à ta prière,
Qu'à cet effet pour toi sa bonté se résout ;
Que même à tes dépens....

D. BRUSQUIN.

Le papier souffre tout ;
Que l'on y mette tout ce que l'on voudra mettre.
Pourrois-je l'empêcher ? Je veux bien m'en remettre
Sur les soins que je crois que vous-même en aurez.

FATIMAN.

Il faudra le signer, & puis vous partirez.

D. BRUSQUIN.

Moi, le signer ?

FATIMAN.

Oui, toi ; la chose étant écrite ;
Il faudra bien signer.

D. BRUSQUIN.

Ah, le chien d'hypocrite !
Quoi ! vouloir qu'en signant un pareil concordat,
Je passe pour un sot sur mon certificat ;
Et que, pour ma moitié, par écrit je convienne
Que je consens qu'un Turc en fasse ici la sienne !
Dussé-je être témoin de tout ce qu'on voudra,
Je ne signerai rien de ce qu'on y mettra.
Oui, je vous mets au pis, vous avez beau me dire ;
Pour signer contre moi je ne sçais point écrire.

FATIMAN.

C'est t'emporter en vain, tu n'y veux pas signer ?
Hé bien, soit, je consens à ne te point gêner.
Mais, comme tout est prêt pour la cérémonie,
On ne laissera pas de marier Julie,
Tu verras pour cela ce qui s'est concerté.
Et comme je lui veux donner la liberté,
Il faudra te résoudre, en souffrant qu'il se fasse,
A demeurer esclave en échange à sa place ;
Jusqu'à ce que la mort, finissant tes regrets,
Ait pris l'un de vous deux pour laisser l'autre en paix ;
Quiconque restera....

D. BRUSQUIN.

Moi, captif ! & le vôtre !

FATIMAN.

Ira porter chez lui les nouvelles de l'autre.
Tu feras, cependant, quelque voyage en mer ;
Par divertissement, pour t'apprendre à ramer.

D. BRUSQUIN.

Qui ? moi ramer !

FATIMAN.

Toi-même.

D. BRUSQUIN.

Ah, ciel ! quel coup de foudre !

FATIMAN.

Souviens-toi que tu n'as qu'une heure à te résoudre;
S'il est, passé ce temps, constant dans ses refus,
Qu'on le mette à la chaîne & qu'on n'en parle plus.

STAMORAT.

Nous irons l'embarquer forçat sur les galères
Qui, des côtes d'Alger, partiront les premières.

FATIMAN.

Justement. J'en sçaurai tantôt le résultat.

SCÈNE VIII.

D. BRUSQUIN, STAMORAT, suite.

D. BRUSQUIN.

AH, canaille maudite ! ah traîtres ! moi forçat !
Quoi donc ! il faut finir mes jours en Barbarie,
Ou la rame à la main, ou noté d'infamie;
Aux dépens de mes bras m'épargner un affront,
Ou bien les soulager aux dépens de mon front !
Ah. bourreaux, qui sur moi faites ces violences !

STAMORAT.

Il faut aller plus loin faire tes doléances.

D. BRUSQUIN.

Croyez-vous que mon cœur sans douleur souffrira ?

STAMORAT.

Va, songe à te résoudre, & l'on te répondra.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOMIRE, MARINE.

TOMIRE.

Il faut attendre ici Célime à son passage:
De sa bouche, des yeux, du geste, & du visage,
Songeons à suivre en tout l'ordre de Fatiman.

MARINE.

Que ne ferois-je point pour ce bon Musulman?
Sur l'ardeur de mon zèle, il peut compter, Tomire;
Mais de notre bonheur achève de m'instruire.
Le frère de Carlos vient d'arriver ici,
M'as-tu dit, & son oncle est mort?

TOMIRE.

Oui, Dieu merci;
Le bon-homme est défunt, & pour longues années
Nous allons voir bien-tôt changer nos destinées.
Que diable! pour mourir qu'est-ce qu'il attendoit?
Que la peste le crève en quelqu'endroit qu'il soit,
Le vieux renard qu'il est.

MARINE.

Ton dépit me fait rire:
Pourquoi le maudis-tu?

TOMIRE.

Je le puis bien maudire.
Si quelques mois plutôt ce singe eût trépassé,
Mon gros diable de Turc ne m'eût point tant rossé.
Il avoit force argent, & le frère en apporte
De quoi payer trois fois la rançon la plus forte.
Carlos l'a de ces Turcs très-amplement instruit,
Et puis chez Fatiman il l'a d'abord conduit;
Et je ne doute point que cette conjoncture
Ne rende leur marché fort facile à conclure.
Ainsi, comme tu vois, il ne faut plus songer
Qu'à nous bien réjouir, & bien-tôt déloger.

MARINE.

Célime ne vient point, Tomire; qui l'arrête?

TOMIRE.

Tant-mieux, nous en aurons un plus long tête-à-tête;
Il s'offre rarement, tâchons d'en profiter.
Vois-tu! le cœur m'en dit, & je t'en veux conter.

MARINE.

Toi? Quelle vision! vraiment l'audace est belle,
M'en conter!

TOMIRE.

Oui. Comment! Est-ce chose nouvelle?
Avant que ta maitresse eût eu son sot époux,
Est-ce que je manquois jamais au rendez-vous?
Et tandis que mon maître entretenoit Julie,
N'allois-je pas les soirs dedans la gallerie,
Te faire bec à bec mille petits rébus,
Entrelacés de la.... Tu ne t'en souviens plus?

MARINE.

Il m'en souvient que trop; mais depuis six mois,
traître!

Que nous sommes ici, que m'as-tu fait paroître?
Pour me faire la cour, qu'as-tu fait, qu'as-tu dit?
Quelques mots en passant par manière d'acquit.
Quand on aime, on en parle.

TOMIRE.

En étois-je capable?
J'avois pour directeur un Turc impitoyable,
Qui, depuis le matin jusqu'à minuit sonnant,
Querelle à lettre vue, & rosse argent comptant.
Il me rouoit de coups; &, pour ne te rien feindre;
Je n'avois que le tems qu'il falloit pour me plaindre;
Et je ne sçache rien, Marine, tout de bon,
Si contraire à l'amour que les coups de bâton.
Mais, enfin, à présent qu'un rayon d'espérance
Nous flatte, & qu'on nous traite avec plus d'indulgence,
Comme jamais pour toi mon amour n'a cessé,
Je veux récompenser un peu le temps passé,
Et folâtrer un peu sur nouveaux frais. Je meure,
Si mon cœur....

MARINE.

Et demain, peut-être, ou dans une heure,
Si les coups de bâton surviennent là-dessus,
Tu ne me diras rien, ou ne m'aimeras plus.
Je prétends qu'un amant, en pareille aventure,
Conserve un cœur plus tendre en une peau plus dure;
Et je me moque, moi, de cet amour poltron,
A qui la peur des coups fait faire le plongeon.
Entends-tu?

TOMIRE.

Cependant (à regret je m'en vante)
Mon amour n'est point ladre & la peur l'épouvante;

J'en conviens: c'eſt pour moi, ſi tu veux, un malheur;
Mais j'ai la peau fort tendre, auſſi bien que le cœur.
Enfin, pour abréger un diſcours qui t'ennuie,
Et te faire ma cour, ſçais-tu bien que Julie
M'a tantôt promis....

MARINE.

Quoi?

TOMIRE.

Que nous ſerions unis.

MARINE.

Il vaudroit mieux pour toi que je l'euſſe promis.

TOMIRE.

Chut, Célime paroît.

MARINE.

Elle parle à Zaïre.
Écoutons, & ſongeons à ce qu'il nous faut dire.

SCÈNE II.

CÉLIME, ZAIRE, TOMIRE, MARINE, dans le fond du théâtre.

CÉLIME.

POur le départ, Zaïre, hé bien? tout eſt-il prêt?

ZAIRE.

Avant que de partir j'en ai vu tout l'apprêt.

CÉLIME.

As-tu de mes trésors chargé le Capitaine?

ZAIRE.

Ils sont en bonnes mains, n'en soyez point en peine.

CÉLIME.

Et Carlos?

ZAIRE.

Avec vous il s'apprête à partir.

CÉLIME.

Dis-moi, son cœur est-il touché de repentir?
En lui parlant de moi, l'as-tu vu se confondre?

ZAIRE.

A vos desirs, Madame, il m'a paru répondre.

CÉLIME.

Je viens de sa promesse avertir Fatiman,
Qu'il est temps qu'il réponde à mon empressement;
Qu'avecque son époux je veux revoir Julie.
Pendant que se fera cette cérémonie,
Dans les cris, le tumulte, & l'ombre de la nuit,
Moi, Dom Carlos, & toi, nous partirons sans bruit.
Que vois-je? Quelle fille ici s'offre à ma vue?

ZAIRE.

Elle est à Julie.

CÉLIME.

Ah! m'auroit-elle entendue?

ZAIRE.

Je ne crois pas, Madame; elle est trop loin.

CÉLIME.

Voilà
Le valet de Carlos aussi! que fais-tu là?

TOMIRE.

Sauf ce qui vous est dû, du meilleur de mon âme;
Je ris dans mon petit particulier, Madame.

CÉLIME.

Quoi!

TOMIRE.

Marine est en place à se désespérer,
Et mon petit esprit rit de la voir pleurer.

CÉLIME.

Elle pleure?

MARINE.

Oui, Madame.

CÉLIME.

Hé! pourquoi? Qu'est-ce à dire?

MARINE.

Je pleure de dépit que j'ai de le voir rire.

CÉLIME.

Ces contrariétés que vous me faites voir,
Ont d'autres fondemens; & je les veux sçavoir.

TOMIRE.

Madame, à dire vrai, pour moi, c'est que mon maître,
Joyeux, charmé, ravi, tout ce qu'on sçauroit l'être,
M'a dit que nous étions tous deux en liberté,
Que rien n'étoit égal à sa félicité;
Et, depuis ce moment, je ris (ne vous déplaise)
A gorge déployée, & ne me sens pas d'aise.

CÉLIME, *bas à Zaïre.*

Zaïre, il eſt enfin ſenſible à mes ardeurs.
(*A Marine.*)
Et toi, parle, quelle eſt la ſource de tes pleurs?

MARINE.

Un chagrin qui ne peut finir qu'avec ma vie,
Aux vœux de Dom Bruſquin Fatiman rend Julie;
Cet hymen renoué produit à nos regrets
Une ſource de pleurs à ne tarir jamais.

CÉLIME, *bas à Zaïre.*

Quel plaiſir de pouvoir tourmenter ſa rivale!
Zaïre, c'en eſt un pour moi que rien n'égale.
Mais qui vous fait venir dans mon appartement
Donner chacun l'eſſor à ſon tempérament?

TOMIRE.

Mon maître dans ces lieux m'ordonne de l'attendre;
Pour un fait d'importance il doit venir s'y rendre,
Il m'a recommandé que ceci fût ſecret.
Madame, vous ſçavez comme je ſuis diſcret;
Ma langue eſt morte, & j'ai cadenacé ma bouche.

CÉLIME, *bas à Zaïre.*

Carlos ſe rend, Zaïre, & mon amour le touche.

MARINE.

Et moi, je viens ici, Madame, à vos genoux,
Vous prier d'empêcher que ce vilain époux
A l'amour de Carlos n'arrache ma maîtreſſe;
Elle mourroit; ayez pitié de ſa tendreſſe.

CÉLIME.

De cette impertinence oſez-vous me prier?
Moi! que j'aide Julie à ſe démarier?

Sortez, à mon courroux dérobez votre vie.
Zaïre, en ce moment, que mon âme est ravie !

ZAIRE.

Tout va bien.

SCÈNE III.

CÉLIME, FATIMAN, ZAIRE, TOMIRE, MARINE, Turcs.

FATIMAN, *montrant Tomire aux Turcs.*

LE voilà, que l'on le mette aux fers;

CÉLIME.

Dans mon appartement ? Devant moi ?

ZAIRE.

Quel revers !

SCÈNE IV.

FATIMAN, CÉLIME, ZAIRE.

CÉLIME, *bas.*

HElas!

FATIMAN.

Par des ingrats je ſuis trahi, Madame;
Malgré tous mes bienfaits, pleins d'une noirceur d'âme,
N'écoutant qu'un eſprit au crime abandonné,
Par un endroit ſenſible ils m'ont aſſaſſiné.

CÉLIME, *bas.*

Me voilà découverte; ô rigueur inhumaine!

FATIMAN.

Mais Carlos le premier en va porter la peine;
Sous les tourmens divers que j'ai fait préparer;
Venez le voir, Madame, à vos yeux expirer.
Suivez-moi.

CÉLIME.

Juſte ciel!

FATIMAN.

Vous ſemblez chancelante!
Venez le voir mourir.

CÉLIME.

De ſon crime ignorante,
Je cherche en mon eſprit, confus, embarraſſé,

Par quel endroit il peut vous avoir offensé.

FATIMAN.

Ce seul témoin suffit pour convaincre votre âme ;
On l'a trouvé saisi de ce coffret, Madame.

CÉLIME.

Hé bien ?

FATIMAN.

Ces diamans, entre ses mains tombés,
Prouvent qu'il vous les a sûrement dérobés.

CÉLIME.

Lui, dérobés !

FATIMAN.

Comment puis-je ne le pas croire ?
Prendrois-je des soupçons honteux à votre gloire ?
Les auroit-il reçus de votre main ? Parlez.

CÉLIME.

Vous a-t-il confessé qu'il les avoit volés ?

FATIMAN.

De frivoles raisons il vouloit se défendre ;
Mais mon juste courroux n'a pas voulu l'entendre.

CÉLIME.

Zaïre, ce que c'est que d'être malheureux !
Un homme qui se trouve en cet état affreux,
Est soupçonné de tout, tout ce qu'il fait offense ;
On le croit criminel, même dans l'innocence.

FATIMAN.

Qu'entendez-vous par-là ?

CÉLIME.

(*A Zaïre.*) Dom Carlos en fait foi.
Tu ſçais que ces bijoux lui ſont donnés par moi.

ZAÏRE.

Oui, Madame.

FATIMAN.

Il les tient de vous? Qu'ôſez-vous dire?

CÉLIME.

Et tu n'ignores pas à quel deſſein, Zaïre?

ZAIRE

Non, Madame.

CÉLIME.

Et tu vois comment il eſt traité?

FATIMAN.

Madame, où pouſſez-vous ma curioſité?
De ce deſſein, de grâce, expliquez la manœuvre.

CÉLIME.

Voyant ces diamans aſſez mal mis en œuvre,
Deſirant les voir mieux, de Carlos j'ai fait choix
Pour les porter à ce lapidaire François,
Qui de tout votre Alger s'eſt attiré l'eſtime.
Il eſt de ſes amis, Seigneur: voilà ſon crime.

FATIMAN.

Mais pourquoi le vouloir charger de cet emploi?
Vous pouvez vous ſervir de vos gens ou de moi.

CÉLIME.

Me ſervant de mes gens on auroit pu l'apprendre;
Et, je vous l'avoûrai, je voulois vous ſurprendre.

FATIMAN.

Vous vouliez me surprendre, & vous m'avez surpris:
Mais bien-tôt vos bontés en recevront le prix.
Dans un moment Carlos alloit cesser de vivre:
Mais, étant innocent; courez, qu'on le délivre.

CÉLIME.

Ayant presque causé moi-même son trépas,
J'y veux moi-même aller, & reviens sur mes pas.

SCÈNE V.

FATIMAN, suite.

FATIMAN.

PLus loin & plus long-temps peut-on pousser l'audace?
Mais je serai vengé, tout va changer de face:
Elle va recevoir le prix de sa noirceur,
Et d'avance déja j'en goûte la douceur.
Dom Busquin vient, ses cris le font assez connoître.
Écoutons ses discours, avant que de paroître.

SCÈNE

SCÈNE VI.

D. BRUSQUIN, STAMORAT, suite.

D. BRUSQUIN.

Messieurs, que faites-vous ? je suis prêt à signer.
L'heure n'est pas sonnée.

STAMORAT.

Elle vient de sonner,
Et c'est ta faute, au-lieu d'aller au nécessaire,
Tu veux moraliser, où tu ne fais que braire.
Tu crois qu'on soit payé pour t'entendre crier;
Je te l'ai déja dit vingt fois, point de quartier.

D. BRUSQUIN.

Hé ! de grâce, Monsieur, en pareille matière,
Un moment plus ou moins ne fait rien à l'affaire.
Au nom de Belzébut votre digne patron,
Voyez Fatiman, vous, ou votre compagnon;
Dites-lui que, soumis à la loi qu'il m'impose,
Je lui donne ma femme à bail emphitéose;
Et que, s'il veut du sang, je signerai du mien,
Que de cent ans & plus je ne demande rien.

STAMORAT.

Il n'est plus tems, te dis-je, & l'heure est expirée;
Notre ordre est positif & ta prière usée.
Il ne revient jamais, quand il a décidé.

D. BRUSQUIN.

Ah! chien d'honneur, pourquoi m'as-tu tant obsédé?

N'importe ; par pitié des peines que j'endure,
Parlez à Fatiman, allez, je vous conjure,
Dites-lui que d'abord j'avois pris mon parti.

STAMORAT.

Ne verra-t-il pas bien que nous aurons menti?

D. BRUSQUIN.

N'importe ; donnez-moi cette dernière joie.

STAMORAT.

Il va me renvoyer.

D. BRUSQUIN.

Hé bien, s'il vous renvoie,
Vous ferez lors de moi tout ce qu'il vous plaira.
(*A part.*)
Voyons de quel secours mon argent me sera.
(*Haut.*)
Tenez, prenez ceci pour vous donner courage.

STAMORAT.

Attendez, je vais voir ; mais, s'il vient, soyez sage.

SCÈNE VII.

D. BRUSQUIN, suite de Turcs.

D. BRUSQUIN.

HÉlas ! à mes dépens je connois, mais trop tard,
Qu'un homme est un grand sot, quand un coup du hazard
Le défait d'une femme un peu coquette & belle ;
D'aller passer les mers pour courir après elle.

Ah! que je vois par-tout de gens mal satisfaits,
Qui rendroient grace au ciel d'en être ainsi défaits!
Quelqu'un vient, je crains fort, & je ne m'en puis taire,
Que mon retardement ne m'ait fait quelqu'affaire.

SCÈNE VIII.

D. BRUSQUIN, FATIMAN, STAMORAT, suite.

STAMORAT, *à Fatiman.*

IL est prêt à signer tout ce que l'on voudra.

D. BRUSQUIN.

Me voilà. Je ferai tout ce qu'il vous plaira,
Et signerai plutôt que vous mettre en colère,
Pour moi, pour mon ayeul & pour défunt mon père,
Que nous avons été des sots de père en fils,
Et même, si l'on veut, pour tous mes bons amis.
Je laisse le champ libre à qui voudra m'en croire.

FATIMAN.

C'est quelque chose. Mais, si j'ai bonne mémoire,
Je ne t'avois donné, pour régler ton départ,
Qu'une heure, & ce choix vient, ce me semble, un peu tard.

D. BRUSQUIN.

C'est que j'ai quelque temps, parlant de votre flamme,
Entretenu vos gens du bonheur de ma femme,

Du plaisir que j'avois à vous trouver d'humeur
De vouloir consentir.... de me faire l'honneur
D'en recevoir tantôt, sans qu'elle y soit forcée,
Ce qu'elle... Ils m'écoutoient, & l'heure s'est passée.

FATIMAN.

Ainsi, tu signeras ce qui t'est ordonné?

D. BRUSQUIN.

Qu'on me fasse partir, je donne un blanc signé.

FATIMAN.

Outre ce blanc signé, ton amitié t'engage
A payer, sans chagrin, les frais du mariage.

D. BRUSQUIN.

Si j'en ai, je sçaurai ne le point faire voir.

FATIMAN.

Que tu seras présent à leurs noces ce soir;
Et qu'à table auprès d'eux tes discours ordinaires...

D. BRUSQUIN.

Pour cela décomptez.

FATIMAN.

Décomptez! aux galères;

D. BRUSQUIN.

Quartier, Messieurs, s'il faut cela pour m'en sauver
Je boirai leur santé, quand j'en devrois crever.
Je vous en laisserai possesseur fort tranquille.

FATIMAN.

Comme pour ton repos cet hymen est utile;
Et que l'époux, enfin, que je lui veux donner,
Peut avoir quelque peine à se déterminer,

A moins que ton aveu ne seconde sa flamme,
Il faudra le prier d'avoir soin de ta femme;
Et de la recevoir de ta main, autrement....

D. BRUSQUIN.

Ah! faites-moi crédit d'un si sot compliment.
De quel air voulez-vous que, pour le satisfaire....

FATIMAN.

Quoi! cela te fait peine?

D. BRUSQUIN.

Oui, sans doute.

FATIMAN.

En galère.
Allez, c'est trop vouloir marchander avec moi.

D. BRUSQUIN.

Je suis soumis à tout, & vous donne ma foi
De faire exactement sur chaque circonstance,
Ce qu'on exigera de mon obéissance.

FATIMAN.

Qu'on lui fasse signer tout ce qu'il me promet.

SCÈNE IX.

FATIMAN, JULIE, D. BRUSQUIN, STAMORAT, suite.

FATIMAN.

VEnez remercier Dom Brusquin, s'il vous plaît,
Belle Julie. Enfin, d'une indulgence extrême;
Il renonce à ses droits, & vous rend à vous-même.

JULIE.

En faisant cet effort sur son cœur aujourd'hui,
Il fait beaucoup pour moi; mais encor plus pour lui.

D. BRUSQUIN.

Oui, c'est beaucoup pour moi que d'abaisser mon âme
A signer le contrat du mari de ma femme:
Quel honteux personnage on me fait jouer là!

FATIMAN.

Je t'entends murmurer, que veut dire cela?

D. BRUSQUIN.

Non: j'ai signé, tout est à vos ordres conforme,
Jamais homme ne fut sot en meilleure forme.

FATIMAN.

Maintenant qu'à mes vœux tu veux bien consentir,
Je vais, pour t'obliger, & te faire partir,
Te faire voir l'époux que je donne à ta femme.

D. BRUSQUIN.

Comment! ce n'eſt pas vous?

FATIMAN.

Non, ſans doute; &, ſa flamme
N'ayant pu ſe cacher, ſon cœur s'eſt déclaré
En faveur de celui qu'elle t'a préféré:
Et, touché d'une ardeur ſi tendre & ſi fidelle,
J'ai voulu les unir par amitié pour elle.

D. BRUSQUIN.

J'entends bien; &, pour prix d'une telle faveur,
Vous ne vous réſervez que le droit du ſeigneur.
Mon front eſt à l'enchère, & ma femme au pillage.

SCÈNE X.

FATIMAN, D. BRUSQUIN, CÉLIME, CARLOS, JULIE, MARINE, TOMIRE, &c.

CÉLIME.

IL eſt temps déſormais d'achever votre ouvrage;
Pour le voir accomplir je ramène Carlos.
A tant d'infortunés aſſurez le repos,
Qu'il ſoit libre, rendez un époux à Julie,
Et qu'ils prennent congé tous de la compagnie.

FATIMAN.

Ainſi dit, ainſi fait. Julie, approchez-vous;

Recevez de ma main Carlos pour votre époux.

CÉLIME.

Quoi, Carlos! eſt-ce ainſi que mes ordres....

FATIMAN.

Perfide!
De l'odieux amour qui vous charme & vous guide
Grâce à mes bons deſtins, le projet m'eſt connu.
Mais de vous en punir le moment eſt venu,
Ingrate! rougiſſez.

CÉLIME.

O ciel! je ſuis trahie.

FATIMAN.

Qui vous portoit, cruelle! à cette perfidie?

CÉLIME.

Peux-tu le demander? Je l'aimois, je te hais.
Après mon procédé, contre tous mes ſouhaits,
D'être unie à Carlos je n'ai plus l'eſpérance;
Mais ne crois pas me voir briguer ton alliance.
Je vais ſortir d'Alger pour ne te voir jamais.

FATIMAN.

Non: devant le Divan, inſtruit de vos forfaits,
Il faut qu'auparavant vous ſoyez confondue.
Qu'on l'ôte de ces lieux, elle bleſſe ma vue.

CÉLIME.

Ils bleſſent tous la mienne. Allons, ſortons d'ici.

SCÈNE DERNIÈRE.

FATIMAN, JULIE, CARLOS, STAMORAT, MARINE, TOMIRE, D. BRUSQUIN, suite.

CARLOS.

Seigneur, en faveur....

FATIMAN.

Non; n'ayez aucun souci.
Après tous les travaux d'une longue constance,
Venez de votre amour cueillir la récompense.
Vous êtes à Carlos, & Julie est à vous.
Dom Brusquin y consent.

D. BRUSQUIN.

Quoi! c'est-là cet époux?

FATIMAN.

Oui, c'est lui qui, charmé des beaux yeux de Julie,
L'enleva de tes bras; c'est lui qu'en Barbarie
L'amour, pour te l'ôter, fit esclave; & c'est lui
Qu'on va faire à tes yeux son époux aujourd'hui.

D. BRUSQUIN.

Quoi! c'est-là le Pâris de cette belle Hélène?

JULIE.

On me livra sans peine à l'objet de ma haine;

Il vous plut de souffrir qu'on en usât ainsi ;
On vous force à me rendre, & je le souffre aussi.

ON CHANTE.

O Giornata
Fortunata!
Ringrazziar Mahometa,
Mi donar la libertà
Di tornar in patria.
Allegria!

Hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà,
Hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà.
Mi rompir catena,
Ti donar femina.
Allegria!
Hà, hà, &c. Libertà!
Voglio cascar d'amar vaga beltà.
L'amore fa penar,
E tropo sospirar.
La crudeltà.
Libertà, libertà! &c.

Air pour les Turcs.

O le bon pays que la Turquie,
Si l'on y buvoit du vin!
Si-tôt qu'une femme ennuie,
Sans autre cérémonie,
On la donne à son voisin.
O le bon, &c.

S'il ne falloit que passer la mer,
Et se rendre en Alger,
Pour rompre un mariage;

Plus de la moitié des maris
Qui ſont aujourd'hui dans Paris,
Feroient dès demain le voyage.

D. BRUSQUIN, *après qu'on a danſé.*

Hélas! tous mes amis, ſe moquant de ma flamme,
Ne m'appelleront plus que le mari ſans femme;
Mais que ferois-je, enfin? il faut s'en conſoler.
Bien des gens que je vois voudroient me reſſembler.

On prend ici le même divertiſſement.

FIN.

THRASIBULE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTEURS.

DIOMÈDE.
THRASIBULE.
ELPIDIE, mère de Thrasibule.
THÉBALDE.
ARISTIDE, fille de Thébalde.
ATHIS, capitaine des gardes.
CLÉONE, confidente d'Elpidie.
SUITE.

La Scène est dans Syracuse.

THRASIBULE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

THRASIBULE, THÉBALDE.

THRASIBULE.

Hé bien ! Thébalde ; enfin, faut-il que
la contrainte
Réduiſe inſolemment mes efforts à la
feinte ?
Un tyran aura-t-il, pour monter à mon rang,
Impunément tari la ſource de mon ſang ?
Mon père maſſacré, ma puiſſance ravie,
Doivent-ils me réduire à lui laiſſer la vie ?

Et, forçant aujourd'hui ma main à l'épargner,
Faut-il que je paroisse indigne de régner ?

THÉBALDE.

Non, Seigneur; le tyran qui règne en votre place
Doit sentir les effets de votre noble audace:
Gardez, pour l'en punir, ces bouillans mouvemens;
Mais, encore une fois, attendez tout du temps.
Le tyran est trop fort; courir à force ouverte
A venger votre sang, c'est chercher votre perte.
Continuez, Seigneur, de faire l'insensé.
Depuis qu'il s'est couvert du sang qu'il a versé,
Il croit que votre esprit, frappé d'un tel outrage,
De la raison qu'il eut ne fait aucun usage:
Que le premier forfait que son bras a commis,
Coûta la vie au père, & la raison au fils;
Et vous sçavez enfin, par cette rude atteinte,
Que vous devez, Seigneur, vos jours à votre feinte.
Pour le voir hors du trône, & vous y voir monté,
Continuez....

THRASIBULE.

O dieux! quelle nécessité!
Qu'un grand cœur est frappé d'une sensible atteinte,
Alors que son malheur le réduit à la feinte!

THÉBALDE.

Rejettez les appas d'un scrupule si vain;
Le ciel, contre un tyran, demande votre main:
Servez-vous des moyens que sa bonté vous donne
Lorsqu'il faut racheter l'éclat d'une couronne,
Et voir par ses efforts un tyran abattu,
C'est être criminel qu'avoir trop de vertu.
Vous vous devez, Seigneur, cette illustre victime
Épargner un tyran, c'est partager son crime;
Ce monstre qui, bravant les hommes & les dieux

Couronne hautement son forfait à nos yeux,
Ne seroit pas puni, si la valeur d'un autre
Usurpoit aujourd'hui cet effort sur la vôtre.
Vous devez compte aux dieux du sang qu'il a versé;
Son forfait, sans sa mort, ne peut être effacé.
Un Roi, comme les Dieux, peut lancer le tonnerre.
Réservez vos efforts pour en purger la terre;
Et la foudre qui met les monstres aux abois,
Doit partir de leurs mains ou de celle des Rois.

THRASIBULE.

Mon retour d'Agrigente, après deux ans d'absence,
N'est-il point, pour me perdre, une belle apparence?
Car tu sçais que dès-lors que le tyran fut Roi,
Pour servir sa fureur, on s'assura de moi,
Et qu'un trouble affecté me conservant la vie,
Le soin de m'éloigner sçut borner son envie.
Son dessein.....

THÉBALDE.

Non, Seigneur: j'ai causé ce retour;
Le tyran craint trop peu pour vous ôter le jour:
Je l'ai persuadé que dans ces lieux sa haîne
Vous feroit observer avecque moins de peine,
Et qu'ici sa fureur, sa crainte ou son courroux,
Avec moins de péril, s'assureroient de vous.
Depuis la mort du Roi, voyant la tyrannie
Forcer tous vos sujets à la rendre impunie,
Foible contre un tyran, je me joignis à lui;
Ne pouvant l'accabler je me fis son appui,
Pour éblouir sa rage & ménager sa perte;
Et tant que je n'ai pu le perdre à force ouverte,
Tant de soins affectés ont signalé ma foi,
Qu'à peine ses soupçons pourroient tomber sur moi.
Le frère du tyran, jaloux de ma puissance,
Ne souffre ma faveur qu'avecque répugnance.

Mais j'ai séduit pour vous le Gouverneur du fort ;
Des chefs & des soldats secondent notre effort.
Outre que, si c'est peu de ce que je hazarde ;
Moi-même, s'il le faut, je séduirai sa garde ;
Et sûr, pour l'immoler, d'un passage secret,
Il recevra de vous le prix de son forfait.

THRASIBULE.

Que ne te dois-je point ?

THÉBALDE.

Mais le tyran s'avance.
De peur de vous trahir, évitez sa présence.

SCÈNE II.

DIOMÈDE, THÉBALDE, suite.

THÉBALDE.

SEigneur, l'on a conduit Thrasibule en ces lieux.

DIOMÈDE.

Toujours également transporté, furieux ?

THÉBALDE.

Oui, Seigneur ; son malheur, qui lui sauve la vie,
Demande beaucoup plus de pitié que d'envie :
Il semble que le ciel, pour vous faire régner,
N'oppose à vos vertus qu'un Prince à dédaigner.

DIOMÈDE.

Ce Prince est à mes yeux une importune image,

Et m'exposer aux siens c'est irriter sa rage :
Car tu sçais que, parti pour combattre Dimas,
Ma prodigalité corrompit ses soldats;
Que, par l'ordre du Roi commandant son armée,
Son innocence fut par mon crime opprimée;
Que, lorsque pour me joindre il s'approcha de moi,
L'ayant fait massacrer, je fus proclamé roi;
Et que, la force en main, entrant dans Syracuse,
La vieillesse du Roi fut toute mon excuse.
Mais, malgré mon pouvoir, je ne puis m'empêcher
De blâmer la douceur où je devrois pencher.
Pour adoucir le peuple & calmer le murmure,
Où du Prince troublé l'a sçu porter l'injure,
J'ai voulu qu'en ces lieux il respirât le jour,
Non que pour le sauver je souffre son retour,
Mais pour m'en assurer; je veux que l'apparence
Ne puisse m'accuser d'aucune violence;
Laisser le Prince libre, & ne me réserver
Que l'espoir & le soin de le faire observer,
Feindre de le laisser de son destin arbitre,
De respecter en lui sa naissance & son titre;
Cependant qu'en secret pour le faire périr....

THÉBALDE.

Ah! gardez-vous, Seigneur, de le faire mourir.
Le peuple, de son trouble ayant eu peu de marques,
Croiroit avoir perdu le plus grand des Monarques,
Bien loin de voir son cœur succomber à vos coups;
Les Dieux ne l'ont rendu si différent de vous,
Qu'afin que cet état, dans son extravagance,
Pût de vous & de lui faire la différence.
Seigneur, sa vie importe à votre sûreté.
Opposez vos clartés à sa stupidité;
Sa chûte à ses sujets paroissant légitime,
Il aura leur mépris, vous aurez leur estime.
Pour rendre un Roi l'objet d'un amour peu commun,

Offrez-en toujours deux, afin qu'il n'en ait qu'un;
Afin que cet État, ayant changé de maître,
Dise qu'un fils de Roi fut indigne de l'être;
Et que tous ses sujets, obligés d'obéir,
Rendent grâces aux Dieux de vous le voir trahir.

DIOMÈDE.

Ah! depuis que le sang d'un Prince légitime
Fut d'un trône usurpé la première victime,
Il faut, pour assurer sa puissance & ses jours,
Tarir du sang royal & la source & le cours.
Les tyrans teints de sang, devenant redoutables,
Ne peuvent l'épargner sans se rendre coupables;
Et le ciel, indigné de leurs premiers forfaits,
S'ils ne l'ont tout versé, ne les absout jamais.

THÉBALDE.

Plutôt qu'à son trépas le peuple s'intéresse,
Donnez, Seigneur, donnez ses jours à sa foiblesse:
Le sceptre teint d'un sang qui n'étoit point suspect,
Imprime trop d'horreur & trop peu de respect:
Et quand le crime acquiert la grandeur souveraine,
Moins la couronne coûte & plus est certaine.
Pour un cœur qui succombe à l'ardeur de régner,
Tout ce qu'il ne craint point doit être à dédaigner.
Les cœurs ambitieux ne commettent de crimes,
Que ceux de s'immoler sans besoin de victimes:
Ainsi, quand trop d'ardeur demande son trépas,
Ce cœur l'en doit sauver, puisqu'il ne le craint pas.

DIOMÈDE.

Hé! qui me répondra que ce bonheur extrême
Des Dieux, pour le venger, n'est point un stratagême?
Peut-être que les Dieux ne l'ont rendu troublé
Qu'afin qu'aigri du coup dont il est accablé,

Il mépriſe un péril dont un autre, en ſa place,
Formeroit un obſtacle à ſon illuſtre audace.
Quiconque a ſur le crime affermi ſa grandeur,
Doit tenir pour ſuſpect l'excès de ſon bonheur.
Un cœur que les forfaits ont rendu redoutable,
Doit prévenir le coup, de peur qu'il ne l'accable;
Et, quelque grand ſuccès qui réponde à nos vœux,
C'eſt foibleſſe aux tyrans de ſe fier aux dieux.

THÉBALDE.

Mais, Seigneur, ſi pour vous leur faveur eſt ſuſpecte,
Si vous verſez un ſang qu'ils veulent qu'on reſpecte,
Qui, foible contre vous....

DIOMÈDE.

Je pourrois l'épargner;
Et ne rien voir en lui qu'un bras à dédaigner,
Si ce fils ne ſervoit, contre ma tyrannie,
A ſoutenir l'orgueil de l'ingrate Elpidie;
Qui, fondant ſur ce fils un eſpoir glorieux,
Abuſe inſolemment de ma grâce à mes yeux,
Et pour qui mon pouvoir.... Mais je la vois paroître.

SCÈNE III.

DIOMÈDE, ELPIDIE, THÉBALDE, suite.

DIOMÈDE.

VOus vouliez m'éviter?

ELPIDIE.

Vous l'avez pu connoitre.

DIOMÈDE.

Pour vaincre vos mépris tous mes soins superflus...

ELPIDIE.

Votre bonheur est grand, je ne puis rien de plus.

DIOMÈDE.

Madame, le mépris pour les Rois est un crime.

ELPIDIE.

Oui; mais pour les tyrans il est trop légitime.

DIOMÈDE.

Mon cœur dont les respects pour un si digne objet...

ELPIDIE

C'est qu'étant mon tyran, il est né mon sujet.

DIOMÈDE.

En vain un foible appas séduit votre colère ;
Tous ces noms de tyran ne sont qu'une chimère;
Le diadême est fait pour les ambitieux ;
Les dieux n'offrent d'objet que le trône à leurs yeux.
Ces dieux, pour y monter, nous donnant un même être,
Y destinent sans choix celui qui s'en rend maître.
Un grand cœur, pour régner, ne doit rien épargner,
Et les sceptres sont faits pour qui peut les gagner.

ELPIDIE.

Oui, quand avec le sang la vertu le rend digne
De se voir honoré de cet éclat insigne:
Mais lorsque par la mort d'un légitime Roi....

DIOMÈDE.

Ne me reprochez plus que j'ai trahi ma foi;
Celui dont la valeur acquiert une couronne,
Est Roi comme les Rois à qui le sang la donne;
Votre époux, qui du sang eut le titre de Roi,
L'ayant eu sans efforts, le fut bien moins que moi;
Je devois par son sang effacer sa mémoire,
Et, quoi que l'on oppose à l'éclat de ma gloire,
Il dut tout à son sang, je ne dois rien au mien;
Je dois tout à mon bras, il ne dut rien au sien.
Monter par sa valeur à ce degré suprême,
C'est sçavoir acheter l'éclat du diadême;
Et l'on doit dérober à ce nom odieux
Un cœur qui fait pour lui plus que n'ont fait les Dieux.

ELPIDIE.

En vain, pour t'éblouir, ce sentiment t'anime.

Si ces perfides cœurs qui sont nés pour le crime,
Ensanglantent le sceptre & le trône à nos yeux,
Renversent dans les Rois les images des Dieux,
Ce n'est pas que les Dieux, autorisant leurs crimes,
Demandent à leurs bras de si pures victimes :
Ils permettent de voir les tyrans élevés,
Pour voir à plus d'horreurs leurs forfaits réservés :
Ces Dieux, pour les punir, feignant de les absoudre,
Les laissant élever, les approchent du foudre.
Ils doivent, pour venger les Rois & leurs Sujets,
Le dernier des tourmens au plus grand des forfaits ;
Et comme il n'en est point qu'un perfide n'efface
Par la mort de son Roi pour monter à sa place,
Ils font de tout le trône un illustre échaffaud,
Pour faire trébucher ces monstres de plus haut.

DIOMÈDE.

Dans votre emportement je vous plains sans vous craindre.

ELPIDIE.

Crains, tyran, crains plutôt ma fureur sans me plaindre.
Du sang de tant de Rois le ciel me laisse un fils.

DIOMÈDE.

Il en a fait, Madame, un objet de mépris ;
Pour craindre le courroux où ce cœur s'intéresse,
Il a trop peu d'esprit, & vous trop de foiblesse.
De tant d'égarémens tous ses sens agités....

ELPIDIE.

Si son âme a perdu ses brillantes clartés,
La raison, que les dieux ont laissée à la mienne,
Peut réparer en lui le défaut de la sienne,

Sa main & ma fureur qui demandent ton sang,
Uniront leurs efforts pour te percer le flanc;
Nous ferons, dans l'ardeur qui le veut voir répandre,
Lui pour l'exécuter, & moi pour l'entreprendre.
Pour punir le plus grand de tous les attentats,
J'unirai contre toi mes conseils & son bras.
Tremble, tremble, tyran, prévoyant la tempête
Que le ciel par nos mains excite sur ta tête;
Et si ton cœur, après des forfaits impunis,
Nous craint peu séparés, crains de nous voir unis.

DIOMÈDE.

Puisqu'enfin à mes yeux ce grand courroux éclate,
Je veux vous faire voir de quel bras il se flatte.
Que l'on cherche le prince, & qu'on l'amène ici.

THÉBALDE.

O dieux! Je vais, Seigneur, en prendre le souci.

SCÈNE IV.

ELPIDIE, DIOMÈDE, suite.

DIOMÈDE.

UN trouble si certain n'a rien qui m'épouvante.
Voyez si son bras peut répondre à votre attente;
Banniſſez de son cœur ses transports languiſſans;
Excitez sa fureur, Madame, j'y consens:
Mais son égarement vous va faire connoître,

Que les dieux à l'État devoient un autre maître,
Et qu'un Prince troublé n'auroit pu concevoir....

ELPIDIE.

Plus son trouble est certain, plus j'en conçois d'espoir.
Quand les dieux, employant des graces singulières,
Ont versé dans un cœur leurs brillantes lumières,
Qu'ils ont à la raison réuni la vertu,
Ces dieux bornent leurs soins à ceux qu'ils en ont eu;
Et, leur abandonnant l'éclat d'un vrai mérite,
Ils laissent à ces cœurs le soin de leur conduite:
Mais ceux à qui le sort refuse des clartés,
Qu'ils puissent opposer à tant d'obscurités,
Sont ceux à qui le ciel devenant plus propice,
Des destins ennemis répare l'injustice.
Les dieux, par un effet d'une extrême bonté,
Dispensent leurs faveurs avec égalité;
Ils donnent, unissant leurs soins avec les nôtres,
De la raison aux uns, & du secours aux autres;
Et ceux dont ce défaut peut obscurcir les jours,
Sont ceux à qui les dieux prêtent plus de secours;

SCÈNE V.

THRASIBULE, ELPIDIE, DIOMÈDE, THÉBALDE, suite.

THÉBALDE.

SEigneur, voici le Prince.

ELPIDIE.

Ah! mon fils, que mes larmes
Vous faſſent concevoir mes mortelles alarmes:
Cherchez dedans mes yeux la ſource de mes pleurs,
Et puniſſez l'auteur de nos communs malheurs:
Ou, ſi ce n'eſt aſſez des larmes d'une mère,
Pour faire naître en vous un courroux néceſſaire,
Et pour vous inſpirer un glorieux projet,
Jettez, jettez, mon fils, les yeux ſur cet objet.
Cherchez, cherchez en lui le meurtrier d'un père,
L'ennemi de vos jours, le tyran d'une mère;
Un lâche uſurpateur, l'horreur de vos États.
Vengez.... Hélas! mon fils, vous ne m'écoutez pas!
Dans l'excès des malheurs, qui vous rend inſenſible,
Ce cœur à mes conſeils devient inacceſſible;
Et le ciel, qui vous peint le trouble ſur le front,
Vous rend, en vous bravant, inſenſible à l'affront.

THRASIBULE.

Mes malheurs.. Banniſſez cette erreur de votre ame:
Mon bonheur eſt plus grand que vos ennuis, Madame,
Et le ciel qui me peint le trouble ſur le front,

Vous cache mon bonheur, sans me cacher l'affront.

ELPIDIE.

Ah! ne vous flattez point d'un bien imaginaire,
Et soyez plus sensible aux larmes d'une mère :
Son cœur, pour vous sauver d'un mortel embarras,
Vous prête sa fureur, prêtez-lui votre bras ;
Réparons, s'il se peut, le défaut l'un de l'autre,
J'emploirai tous mes soins pour suppléer au vôtre :
Donnez à ma douleur ce qui manque à ma main.
Changez de sentimens.

DIOMÈDE.

Vous lui parlez en vain ;
Et, si d'un tel dessein son ame étoit capable,
Pour lui laisser la vie il seroit trop coupable :
Mais voyant que son trouble en obscurcit le cours,
Je donne à la pitié le reste de ses jours,
Et crains peu les transports que son malheur lui cause.

ELPIDIE.

Voyez à quel mépris le Destin vous expose!
Tâchez de concevoir....

THRASIBULE.

Je connois mon bonheur,
Et le trouve assez grand pour charmer ma douleur.

ELPIDIE.

Hélas! de quel bonheur le trouble de votre ame
Peut-il flatter vos vœux?

THRASIBULE.

De quel bonheur, Madame?
Je commence à régner; ma gloire & mon pouvoir

M'élèvent sur le trône, & passent votre espoir.
Tout flatte mes desseins, & même en ce passage,
D'un illustre sujet je recevois l'hommage.
Thébalde en est témoin : Madame, en est-ce assez
Pour arrêter le cours des pleurs que vous versez :
Vous faut-il son aveu? Parle, ton cœur s'étonne.

THÉBALDE.

Seigneur, nous étions seuls, & je n'ai vu personne.

ELPIDIE.

Ah, mon fils ! si mes pleurs font sur vous peu d'effort,
Et ne causent en vous aucun autre transport ;
Si, toujours vous flattant d'un bonheur chimérique,
En vain pour vous aigrir ma colère s'explique....

THRASIBULE.

Que voulez-vous de plus de l'effort de mon bras ?

ELPIDIE.

Qu'il meure, cet ingrat.

THRASIBULE.

(*Au tyran.*)
Qu'il meure ? Tu mourras.
(*A Elpidie.*)
Êtes-vous satisfaite ?

ELPIDIE.

Ah! pressez cette envie,
Que la fin de ce jour soit la fin de sa vie.

THRASIBULE.

Je suis plus indulgent que son crime, & ma main

Le laisse par pitié vivre jusqu'à demain,
Tandis que tous mes soins, occupés à sa perte,
Emploiront contre lui tout, hors la force ouverte.
J'armerai contre toi les chefs & les soldats,
Pour résoudre avec eux l'ordre de ton trépas.
Ceux qu'un zèle apparent attache à ta personne,
Se verront tous séduits pour t'ôter ma couronne,
Et pour te décharger d'un fardeau trop pesant:
Thébalde que tu vois n'en sera pas exempt.
Dans l'ardeur où pour moi je veux qu'il se hazarde,
Il aura seul le soin de suborner ta garde,
Et sûr, pour t'immoler, d'un passage secret....

THÉBALDE.

Ah! Prince.

THRASIBULE.

Tu verras quel en sera l'effet.

SCÈNE VI.

ELPIDIE, DIOMÈDE, THÉBALDE, suite.

THÉBALDE.

SEigneur, vous avez vu le trouble de son ame.

DIOMÈDE.

Voilà pour vos ennuis un grand secours, Madame:
Mes efforts contre lui, vont être superflus;
Il vous promet ma mort, que vous faut-il de plus?

A quel plus grand espoir auriez-vous pu prétendre?

ELPIDIE.

Je ferai mes efforts, afin de te l'apprendre.

SCÈNE VII.

DIOMÈDE, THÉBALDE.

DIOMÈDE.

Faut-il que tant d'orgueil se force à m'outrager;
Sans que ce lâche cœur se porte à s'en venger?

THÉBALDE.

Sa foiblesse, Seigneur, de tant d'orgueil suivie....

DIOMÈDE.

Ce n'est pas le motif qui lui sauve la vie;
Et pour tout dire, enfin, les ennuis que je sens,
Pour être plus cachés, ne sont pas moins pressans;
Te le dirai-je? Hélas! pour cette fière Reine,
Mon amour est plus fort mille fois que la haine,
Et l'espoir d'affermir mon trône en l'épousant,
Rend, malgré mes efforts, mon transport plus pressant.
Tandis qu'à d'autres soins mon ardeur occupée,
Fera servir contre eux leur puissance usurpée,
Fais observer la Reine, afin que son transport,
Ne pouvant éclater, en devienne moins fort;
Afin que par mes soins sa fierté soit déçue,
De la mère & du fils empêche l'entrevue;
Détourne adroitement leurs secrets entretiens,
Pour assurer mes jours en conservant les siens.

Car j'atteſte des dieux l'éclat & la puiſſance ;
Que le moindre ſoupçon de leur intelligence ,
Saura confondre enſemble , après tant de mépris ,
Les larmes de la mère avec le ſang du fils.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELPIDIE, CLÉONE.

ELPIDIE.

LAisse couler des pleurs où ton zèle s'oppose,
C'est le moins que je doive à l'ennui qui les cause;
Le ciel trahit mes vœux, Cléone, & son courroux
M'a ravi sans pitié mon fils & mon époux:
Mon fils, en le rendant insensible à l'outrage;
Mon époux, le faisant succomber à la rage;
Et force la douleur qui s'oppose à mes vœux,
N'en ayant perdu qu'un, de les plaindre tous deux.

CLÉONE.

Expliquez mieux le trouble où son malheur l'expose:
Les dieux ont des effets dont ils cachent la cause;
Et près de rétablir ce fils & son pouvoir....

ELPIDIE.

Hélas! Sur quoi veux-tu fonder ce grand espoir?
Cléone, aucun secours ne flatte ma vengeance.
Le tyran à mon fils dérobe ma présence,
Sans qu'il me soit permis d'en ôser murmurer;
Thébalde en ce moment vient de m'en assurer:

Atteſtant, m'a-t-il dit, la céleſte puiſſance ;
Que le moindre ſoupçon de notre intelligence
Saura confondre enſemble, après tant de mépris,
Les larmes de la mere avec le ſang du fils.
Ah ! faut-il que du ciel la rigueur implacable,
Uniſſe ſes efforts au malheur qui m'accable,
Et ne me laiſſe enfin, pour charmer mes ennuis,
Que des yeux dont la vûe eſt mortelle à mon fils ?

CLÉONE.

J'apperçois le tyran.

SCÈNE II.

DIOMÈDE, ELPIDIE, CLÉONE, ſuite.

DIOMÈDE.

QUoi ! ces yeux pleins de charmes
Nous cacheront toujours leur éclat dans leurs larmes ?
Et tout ce qu'à vos maux ma faveur peut offrir,
Ayant verſé vos pleurs, ne les ſauroit tarir ?
Ah ! Souffrez qu'à ces pleurs, Madame, je m'oppoſe.

ELPIDIE.

L'effet de mes ennuis en ſurprend-il la cauſe ?
Mon fils, par vos rigueurs & confus & troublé,
N'a pu s'en voir atteint ſans en être accablé.
Quoi ! n'eſt-ce pas aſſez d'une ſi rude atteinte ?

Faut-il que ces rigueurs qui séduisent ma plainte,
M'ayant ôté l'espoir que je m'étois permis,
Rendent tous mes regards funestes à mon fils?

DIOMÈDE.

Je vous entends, Madame, & veux bien vous le rendre,
Ce fils, l'unique objet d'une amitié si tendre;
Mais puisqu'à vos ennuis je prête du secours,
Des miens, Madame, au moins interrompez le cours.
C'est assez, c'est assez me forcer au silence,
Ainsi que ma raison, mon amour s'en offense.
Voyez, aimez ce fils, Madame, j'y consens:
Mais au moins soulagez les maux que je ressens.
Si l'amour en secret vous déroba le père,
Sçachez que sans l'amour vous ne seriez plus mère;
Et pouvant vous ôter le fils avec l'époux,
Voyez, en le sauvant, ce que j'ai fait pour vous.
Du faîte des grandeurs le roi près de descendre,
Commençoit à mêler à ces feux trop de cendre;
Le trône où je me sieds, lassé d'un tel fardeau,
Sembloit moins à nos yeux un trône qu'un tombeau:
Le Roi, de ce qu'il fut, n'étant plus rien que l'ombre,
Du sceptre qu'il portoit rendoit l'éclat trop sombre.
Je vous rends, unissant l'amour & la pitié,
De ce tout inégal la plus belle moitié:
Souffrez donc que mon cœur vous tienne lieu de l'autre,
Joignez à mon ardeur les restes de la vôtre.
Je puis seul mettre fin à des ennuis si grands,
Je vous dois un époux, hé bien! je vous le rends;
S'il fut Roi, je le suis; s'il aima: je vous aime;
Cessez donc de venger son trépas sur vous-même;
Et votre cœur, Madame, à qui le mien est dû,

Saura changer d'époux ſans avoir rien perdu.

ELPIDIE.

Si le ſort, qui d'un Roi te fit une victime,
Sous ces belles couleurs t'a déguiſé ton crime,
Ou tâche à me cacher l'excès de ta fureur,
Je veux que mes ennuis t'en découvrent l'horreur.
Si l'éclat de ce Roi te paroiſſoit trop ſombre,
Apprends qu'un criminel n'en voit jamais que l'ombre,
Et que l'éclat des Rois par la vertu formés,
N'ouvre jamais des yeux que le crime a fermés.
Régle ſur cet aveu le tranſport de ton ame,
Et crois, pour épargner mes mépris à ta flamme,
Que mon cœur, pour un Roi par tes coups accablé,
Eût prévenu ton bras, s'il t'avoit reſſemblé.

DIOMÈDE.

J'avois à ce courroux préparé ma conſtance,
Madame; &, pour ne pas l'aigrir par ma préſence,
Je veux vous épargner la douleur de me voir.
Cependant ſi ce fils peut flatter votre eſpoir,
Si vous aimez en lui le ſang de vos Monarques,
Vous ſçavez le moyen de m'en donner des marques;
Et, ſans que ma préſence augmente votre ennui,
Je jugerai par moi de votre amour pour lui.
Nous pouvons mettre fin aux ennuis l'un de l'autre;
Vous, finiſſant le mien; moi, ſoulageant le vôtre:
Et vous ſçavez enfin, pouſſant ma flamme à bout,
Ce qu'on peut accorder à qui refuſe tout.

SCÈNE III.

ELPIDIE, CLÉONE.

ELPIDIE.

JUge après les efforts d'une flamme imprévue;
Si je dois de mon fils souhaiter l'entrevue;
Et vois ce que mon cœur n'en doit point redouter;
Apprenant à quel prix je la dois acheter.
Ah! faut-il qu'immolant ma haine à ma tendresse,
Le plaisir de le voir me coûte une bassesse?
Ou faut-il que l'effort de mes justes mépris,
Me coûte la douleur de ne voir point mon fils?
Pour ne pas l'exposer aux coups de ce perfide,
Et braver son courroux, employons Aristide.
Ce genéreux objet de l'amour de mon fils
Conserve tout l'éclat d'un feu qui fut permis;
Et malgré les rigueurs de Thébalde, son père,
Ce grand cœur à mon fils ne peut être contraire:
Elle l'aime, & je sçais qu'elle est jusqu'à ce jour
Soumise aux loix du sang, sans trahir son amour.

CLÉONE.

Madame, elle paroît.

SCÈNE IV.

ELPIDIE, ARISTIDE, CLÉONE.

ELPIDIE.

Venez, venez, Madame,
Donner quelque relâche au trouble de mon ame.
Thébalde & le tyran ne m'ont que trop appris,
Que, sans le hazarder, je ne puis voir mon fils.
Oui, ce père cruel, Madame, dont le zèle
Fit du Roi mon époux un sujet si fidèle,
Depuis que le tyran s'est rendu le plus fort,
Immole tout son zèle à son lâche transport;
Il a mis en oubli que l'hymen de sa fille
Eût mis, avec mon fils, un trône en sa famille,
Sans l'indigne attentat d'un tyran furieux.
Mon fils, par ses conseils, de retour en ces lieux,
Ne me fait que trop voir, après deux ans d'absence,
Que, pour borner ses jours, il est d'intelligence;
Et les Dieux irrités ne sont pas satisfaits,
De me forcer à voir tant de lâches forfaits,
Si mes yeux, trahissant le trouble de mon ame,
Dans le cœur d'un tyran n'allume tant de flamme
Que le sien....

ARISTIDE.

Un tyran a de l'amour pour vous,
Madame, & ce grand cœur en paroit en courroux;
Employez contre lui ce qu'a votre vengeance...

ELPIDIE.

Que l'amour est peu propre à venger une offense;

Et qu'on mérite bien les maux que l'on reſſent,
Quand on met ſa vengeance au pouvoir d'un enfant!

ARISTIDE.

Si quelqu'autre ſecours flattoit votre eſpérance,
Je blâmerois celui d'une telle vengeance :
Mais, Madame, le Prince eſt ſi fort tranſporté,
Il a joint tant de trouble à ſi peu de clarté,
Que c'eſt vous abuſer, Madame, que de croire
Qu'il en conſerve aſſez pour rétablir ſa gloire.
Je l'ai vu, mais hélas! ſi troublé que mes yeux
N'ont vu qu'avec douleur ce Prince dans ces lieux.
Voyez ſi les moyens où vous pouviez prétendre
Laiſſent à votre eſpoir....

ELPIDIE.

Tâchez de me les rendre.
Mon fils, quand le tyran verſa le ſang du Roi,
Devoit, vous le ſçavez, recevoir votre foi.
Il joignit tant d'eſprit à l'heur de ſa naiſſance,
Que je démens pour lui mes ſens & l'apparence :
En vain j'ai vu ſon trouble & ſon égarement,
Et je ne puis penſer qu'aucun reſſentiment
Ne joigne ſes efforts au malheur qui l'accable.
Tâchez de découvrir s'il en eſt incapable :
Uniſſez, pour bannir un tyran de ſon rang,
L'intérêt de l'amour avec celui du ſang ;
Ou plutôt, condamnant la nature au ſilence,
Ne chargez que l'amour du ſoin de ma vengeance.
Auſſi-bien, dans les cœurs qui nous doivent le jour,
La nature ſe tait pour écouter l'amour :
Si l'on les joint tous deux, l'un ou l'autre en murmure :
L'amour, ſeul, eſt plus fort que joint à la nature ;
Et des cœurs que leurs nœuds engagent tour-à-tour,
Il en échappe au ſang, & jamais à l'amour.

ARISTIDE.

Quoique son trouble, joint avec deux ans d'absence,
Ne me laisse sur lui qu'une foible puissance,
Puisque vous le voulez, je ferai mes efforts
Pour faire naître en lui de glorieux transports;
Vous sçavez que l'amour, & la foi qui m'engage,
M'en font, malgré son trouble, une charmante image;
Et qu'enfin si le sort obscurcit sa vertu,
Mon cœur en est surpris sans en être abattu.

ELPIDIE.

Comme ma dignité n'a plus rien qu'on respecte,
Je vais me retirer de peur d'être suspecte.
Adieu.

ARISTIDE.

Puisque l'amour peut charmer votre ennui,
Madame, si je puis, je n'emploierai que lui.

SCÈNE V.

ARISTIDE, seule.

MAis quel est le dessein où ma flamme s'engage
Dois-je porter le Prince à venger son outrage
Puis qu'enfin le tyran peut tout ce qu'il lui plaît,
Et que, si son trépas.... Mais hélas! il paroît.

SCÈNE VI.

ARISTIDE, THRASIBULE.

THRASIBULE.

QUoi! vous verſez des pleurs? Souffrez que je m'étonne....

ARISTIDE.

Ah! c'eſt à vos malheurs, Prince, que je les donne.
Puis-je ne voir en vous, en ce funeſte jour,
Qu'un Prince que les dieux ont trahi tour-à-tour;
Dont le cœur inſenſible à l'ennui qui l'accable,
Eſt, de ſes ſens troublés, la preuve indubitable,
Seigneur, & m'empêcher, dans ce triſte embarras,
De plaindre les malheurs de qui ne les plaint pas?

THRASIBULE.

Si rien que mes malheurs ne cauſe vos alarmes,
Madame, vous pouvez mettre fin à vos larmes,
En ſçavez-vous quelqu'un qui me ſoit inconnu?

ARISTIDE.

Hélas! ſi votre eſprit étoit moins prévenu,
S'il pouvoit encor voir l'éclat d'une couronne,
Qu'aux fureurs d'un tyran le Deſtin abandonne,
D'une autre paſſion ce cœur prendroit la loi.

THRASIBULE.

Eſt-ce un ſi grand malheur que de n'être pas Roi?
Sont-ce là tous les maux dont j'ai lieu de me plaindre,
Madame?

ARISTIDE.

Ah! Prince, en vain je tâcherois à feindre.
Le ciel vous ôte un sceptre, & ce coup me surprend;
Mais si c'est un malheur, ce n'est pas le plus grand.

THRASIBULE.

Et quel plus grand malheur a droit de me surprendre,
Alors qu'auprès de vous....

ARISTIDE.

Quoi! faut-il vous l'apprendre?
Le trouble où vous a mis l'excès de ce malheur,
Cause seul mes ennuis.

THRASIBULE.

Que je plains votre erreur!

ARISTIDE.

Hélas!

THRASIBULE.

Sans m'alarmer, souffrez que je vous voie;
Aucun ennui secret ne se mêle à ma joie.

ARISTIDE.

Quoi! votre sang versé, votre trône usurpé!
Votre cœur, par son trouble, à la rage échappé!

THRASIBULE.

Hé bien! si la douleur de me voir sans couronne
A pu causer les pleurs que votre cœur me donne,
Dissipez vos ennuis, vous me verrez demain
Le diadême au front, & le sceptre à la main.
Demain, je monte au trône, &, pour vous satisfaire,
Puisque je vois qu'il faut être Roi pour vous plaire,
Apprenez que le sort va finir mes malheurs.

ARISTIDE.

Hélas! de quel secours flattez-vous mes douleurs!
Et que peut votre effort, pour surmonter l'obstacle
Que ce trouble....

THRASIBULE.

Je vais vous répondre en oracle.

Ne doutez plus de mon effort,
Je ne dois plus avoir la fortune ennemie;
Le tyran va trouver la mort
Dans la source de votre vie.

Jusqu'à l'heureux moment qui doit me faire Roi,
Développez ce sens, & puisqu'enfin ma foi
Vous promet par ces mots une gloire imprévue;
Tâchez, par vos clartés, d'en prévenir l'issue.

ARISTIDE.

Dieux! quels égaremens!

THRASIBULE.

Cet aveu vous surprend?

ARISTIDE.

Vous le dirai-je? Hélas! que votre trouble est grand!

THRASIBULE.

Madame, cet espoir répond-il mal au vôtre?
Hé bien! pour en juger, apprenez-en un autre.
Puisque pour vous l'énigme a trop d'obscurité,
Et que pour m'expliquer vous manquez de clarté,
Je veux que le tyran soit puni par moi-même,
D'avoir indignement souillé le diadême;
Que mon bras contre lui portant tout son effort....

ARISTIDE.

Ah! n'entreprenez rien, Prince, ou vous êtes mort:

Votre trépas est sûr, s'il faut qu'on vous soupçonne ;
J'aime mieux pour jamais me passer de couronne,
Que de vous voir tenter un dangereux effort,
Et pleurer vos malheurs, Prince, que votre mort.
Si mes jours vous sont chers, souffrez que votre flamme
Dérobe ce transport au trouble de votre ame :
Voulez-vous qu'à l'envi nos deux cœurs déchirés....

THRASIBULE.

Ils sont trop bien unis pour être séparés,
Et pour vous voir régner j'ai trop d'impatience ;
Ma fureur du tyran va borner la puissance ;
Ne m'opposez donc plus le péril où je cours ;
Pour un trône il est beau de hazarder ses jours.

ARISTIDE.

Ah ! suivez moins l'ardeur que votre amour redouble ;
Ce n'est pas la raison, Seigneur, c'est votre trouble
Qui vous fait mépriser les maux où vous courez.
Ah ! Prince, croyez-en mes sens moins égarés.
Vous êtes trop troublé pour juger de vous-même ;
Donnez-en le pouvoir à ce cœur qui vous aime ;
Qui, jugeant mieux que vous d'un mortel embarras,
Prévoit mille malheurs que vous ne voyez pas ;
Ce cœur à qui des dieux la faveur plus ouverte
Vous a rendu trop cher pour souffrir votre perte ;
Et ne le forcez pas, mépriſant son secours,
De céder au transport qui veut borner vos jours.

THRASIBULE.

Madame, de vos pleurs je crains trop la puissance ;
Et si mon trouble a pu.... Mais Thébalde s'avance.

SCÈNE VII.

THRASIBULE, THÉBALDE, ARISTIDE.

THÉBALDE.

QUoi! je vous trouve en pleurs?

ARISTIDE.

Oui, Seigneur, les ennuis
D'un Prince malheureux font le trouble où je suis:
Je l'aimai par votre ordre, & si la tyrannie
Goûte en paix la douceur de se voir impunie,
Et trouble la raison de qui m'offrit ses soins,
Je vous laisse à juger si mon cœur lui doit moins.
Mais, Seigneur, si l'éclat d'une si belle flamme
Pour ce Prince troublé peut émouvoir votre ame,
Sauvez-le du péril qui menace ses jours,
Et, pour les conserver, prêtez lui du secours:
Il en veut au tyran, il attente à sa vie.

THÉBALDE.

Quoi! d'un si noir complot sa fureur est suivie?

ARISTIDE.

Excusez son transport, Seigneur, sans l'en punir;
C'est d'un esprit troublé....

THÉBALDE.

Je veux l'entretenir;
Laissez-nous seuls, de peur que l'objet de sa flamme
Ne devienne un obstacle au calme de son ame.

SCÈNE VIII.

THÉBALDE, THRASIBULE.

THÉBALDE.

SEigneur, qu'avez-vous fait ? Vous êtes-vous trahi ?

THRASIBULE.

Non, Thébalde ; mon cœur t'a trop bien obéi ;
Ce n'eſt pas que l'éclat d'une flamme ſi pure
N'ait contre ma raiſon formé quelque murmure
Ce n'eſt pas que l'amour n'ait aſſez tendrement
Interrompu le cours de mon égarement ;
Que, par quelques ſoupirs déſavouant ma feinte,
Il ne m'ait, en ſecret, adreſſé quelque plainte.

THÉBALDE.

Prince, vous vous perdez pour le voir ſatisfait.
Votre amour....

THRASIBULE.

Ne crains rien de l'effort qu'il a fait ;
L'amour avec le trouble eſt trop d'intelligence,
Pour craindre qu'un des deux trahiſſe ma vengeance ;
Et pour tout dire, enfin, les tranſports d'un amant
Ont un ſi grand rapport avec l'égarement,
Que, pour peu qu'un bel œil l'excite ou le redouble,
Un cœur n'a pas beſoin d'affecter d'autre trouble.

THÉBALDE.

Mais, Seigneur, ſi l'amour n'a fait qu'un vain effort,
Si votre cœur l'a fait ſervir à ſon tranſport,

Si votre ame par lui n'a pu se voir séduite,
Qui peut de vos desseins l'avoir si-tôt instruite ?

THRASIBULE.

Moi, dont la politique a toujours affecté
Un aveu qui fait voir mon cœur plus agité ;
Et je veux, assurant mon trône & ma vengeance,
Pour cacher mes desseins, les mettre en évidence ;
Parler avec transport, oublier tout respect ;
Prévenir les soupçons, de peur d'être suspect.
L'aveu que fait mon cœur d'une illustre entreprise,
Fait que, sans s'alarmer, le tyran me mépriſe,
Et qu'il croit que mon cœur, qui lui tend cet appas,
Si c'étoit son dessein, ne s'en vanteroit pas.

THÉBALDE.

On peut croire qu'un Roi se servant d'une ruse,
Par l'ardeur de régner....

THRASIBULE.

Non, ton zèle t'abuse.
On doit croire des Rois qu'anima la vertu,
Qu'ils ne perdent jamais tout l'éclat qu'ils ont eu ;
Et, lorsque leur malheur les réduit à la feinte,
Ils doivent s'épargner une vile contrainte :
Non qu'il ne faille enfin armer tout son pouvoir,
Quand l'effort d'un tyran les a réduits à voir,
Par leur égarement, leurs forces rétablies ;
Mais il faut que ce soient de prudentes folies ;
Et les douceurs d'un trône usurpé lâchement,
Ne valent pas l'affront de feindre bassement.

THÉBALDE.

Avec tant de clartés, votre façon de feindre,
A mes nobles projets ne laisse rien à craindre ;
Mais apprenez, Seigneur, pour vous expliquer
moins,

Qu'un ennemi secret fait obstacle à vos soins;
Tout ce que le tyran a conçu de colère,
Est l'effet des fureurs de Sosthene, son frère;
Le tyran aujourd'hui se plaît à l'écouter.
Feignez bien à ses yeux, de peur de l'irriter:
Sa fureur, employant ses soins à votre perte,
Pourroit, vous soupçonnant, vous perdre à force ouverte,
Et du tyran aigri faire agir le courroux.
Sçachez que notre sort ne dépend que de vous,
Que de tous nos desseins lui seul suspend l'issue;
Affectez, s'il se peut, plus de trouble à sa vue.
Je vais tout préparer pour notre illustre effort.
Si vous voyez la Reine, évitez-en l'abord,
De peur que le tyran, en prenant quelque ombrage,
N'y trouve avec plaisir un prétexte à sa rage,
Et n'immole vos jours à son ressentiment.
Rendez-vous dans une heure en mon appartement,
Afin qu'avec loisir je puisse vous apprendre
Ce que contre un tyran nous voudrons entreprendre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIOMÈDE, THÉBALDE, suite.

DIOMÈDE.

APPROCHE, & viens sçavoir à quel nouveau bonheur
Le Destin veut porter l'excès de sa faveur;
Tu verras aujourd'hui ma puissance affermie
Triompher des efforts de la rage ennemie,
Et goûter en repos le plaisir d'être Roi.
Tu sçais combien Sosthène a de zèle pour moi;
Et que le nœud du sang l'attache à ma personne,
Plus que n'a jamais fait l'éclat de ma couronne;
Son cœur, qui de si haut craint de me voir tomber,
A l'appas d'un soupçon n'a pu le dérober;
Il soupçonne le Prince; &, soit zèle, soit crainte,
Son trouble & ses transports ne passent que pour feinte.

THÉBALDE.

Quoi! le Prince, Seigneur, pourroit dissimuler?
Il faut s'en éclaircir, Seigneur, & l'immoler.
Si jusqu'à cet effort son ardeur s'est contrainte,
Je me charge du soin de découvrir sa feinte,
Et j'atteste les dieux, si l'on sçait son dessein,

Que dans le sang d'un Roi je tremperai ma main,
Et bornerai ses jours pour venger cet outrage.
Je vais, pour le sçavoir, mettre tout en usage,
Et mourrois de regret si, dedans cet emploi,
Quelqu'un de vos sujets vous servoit mieux que moi.

DIOMÈDE.

Je le sçais, & de plus que l'hymen de ta fille
Eût mis, avec le Prince, un trône en ta famille,
Si, pour me voir régner, le ciel ne l'eût troublé;
Je sçais que ton grand cœur, loin d'en être accablé,
Entre ce Prince & moi fait quelque différence.
Ainsi, de ce secours ma faveur te dispense;
Sosthène a pris ce soin; il vient d'être averti
Que, pour aller chez toi, le Prince étoit sorti;
Il sçait qu'avant son trouble il aimoit Aristide.
Ainsi, pour décider des jours de ce perfide,
C'est par leur entretien que, sans être apperçu,
Il pourra m'éclaircir de ce qu'il aura sçu.

THÉBALDE.

Quoi! Sosthène, Seigneur?...

DIOMÈDE.

Oui, cet illustre frère
De ces déguisemens va percer le mystère;
Si la feinte du Prince a séduit ma fureur,
Sosthène aime Aristide; & si, dans mon erreur,
Je n'ai pu m'abaisser à soupçonner la feinte,
Ses yeux plus éclairés en vont bannir la crainte.

THÉBALDE.

Dans un amant jaloux craignez trop de transport.
Sosthène d'un rival peut souhaiter la mort;
Et, pouvant après vous prétendre à la couronne...

DIOMÈDE.

Ne crains rien de l'eſpoir que ſon zèle me donne :
Mais pour ne pas verſer un ſang à mépriſer,
Joins tes efforts aux ſiens pour te déſabuſer,
Tandis que du ſuccès j'attendrai la nouvelle.

SCÈNE II.

THÉBALDE, ſeul.

JE ſens mon cœur atteint d'une crainte mortelle ;
Courons & traverſons, s'il ſe peut, un deſſein....

SCÈNE III.

THRASIBULE, THÉBALDE.

THRASIBULE.

C'En eſt fait, & je viens de lui percer le ſein.

THÉBALDE.

De qui, Seigneur ? O dieux ! que venez-vous m'apprendre ?

THRASIBULE.

De..Mais vois ſi quelqu'un ne ſauroit nous entendre.

THÉBALDE.

Seigneur, nous ſommes ſeuls.

THRASIBULE.

J'étois entré chez toi,
Pour sçavoir quels effets avoit produit ta foi;
J'entretenois déja la charmante Aristide;
Mon trouble avoit rendu ma flamme plus timide,
Et l'amour, par mes yeux, sortant en trahison,
Tâchoit à se montrer en cachant ma raison;
Quand peu de temps après, & sans bruit, & sans suite,
Sosthêne entre; mon œil l'apperçoit, & l'évite;
Il ne s'en doute point, & tâche à se cacher,
Je seconde sa feinte, & le laisse approcher;
Lui, croyant que le sort seconde son envie,
Se couvre d'un des pans d'une tapisserie,
Et là, prête, sans bruit, l'oreille à mes discours.
De mon trouble affecté continuant le cours,
Et pour être entendu, rendant ma voix plus forte,
Je dis avec transport: Non; je veux qu'il en sorte:
Ce monstre a trop régné, mon bras l'en va punir;
Avecque son pouvoir mon malheur va finir.
Madame, au nom des dieux acceptez la couronne,
Que même avant sa mort ma noble ardeur vous donne;
Ma fureur va demain enchaîner à son tour,
La Fortune, les Dieux, la Victoire & l'Amour.
Mais, que dis-je, demain? j'apperçois, ce me semble,
Les bataillons armés que mon bonheur assemble
Pour l'effort que leurs bras doivent faire éclater.
Ah! je les reconnois, il n'en faut plus douter:
Je vois qu'à me venger leur courage s'apprête.
Allons sans différer, mettons-nous à leur tête.
Mais l'ennemi paroît, donnons, rompons ses rangs,
Rendons tous nos efforts funestes aux tyrans;
Les soldats sont émus, leur courage s'étonne,

L'aîle droite a plié, qu'on n'épargne perſonne,
De peur que quelqu'un d'eux ne demeure impuni.
Là, tirant un poignard dont je m'étois muni
Pour ſervir, au beſoin, mon tranſport & ma haîne,
Je m'arrête, & m'écrie en reprenant haleine:
Quel amas de chevaux & d'hommes renverſés!
Que d'ennemis défaits! mais ce n'eſt pas aſſez.
Soſthêne & le tyran, que ce gros environne,
Doivent quitter la vie en quittant la couronne;
Il faut les immoler à mon juſte courroux.
Quoi! des déſeſpérés vous font craindre leurs coups?
Donnez à mon exemple, & vengez votre maître.
Là, j'approche du lieu qui me cache ce traître;
Mon bras, dans mon tranſport, ſe prépare à loiſir:
De peur de le manquer, je tâche à le choiſir.
Enſuite, tranſporté de fureur & de haîne,
De deux coups de poignard je fais tomber Soſthêne;
Et ſors en cet état pour t'apprendre ſa mort.

THÉBALDE.

O dieux! qu'avez-vous fait?

THRASIBULE.

Un glorieux effort.

THÉBALDE.

C'eſt pour plaire au tyran, que, ſans bruit & ſans ſuite,
Soſthêne alloit veiller deſſus votre conduite.
Vous avez tout perdu par ce coup imprévu.
Pourquoi le maſſacrer, puiſque vous l'aviez vu
Avant qu'il pût avoir découvert votre feinte?

THRASIBULE.

Son rang & ſon crédit te donnoient de la crainte;
Tu m'en as toujours fait un redoutable appui

D'un sceptre dont le faix pouvoit tomber sur lui ;
Et ma main a voulu, terminant sa puissance,
Dérober cet obstacle au cours de ma vengeance.
Le ciel, qui l'a trahi par sa funeste erreur,
Ne l'a pas vainement offert à ma fureur ;
Et puisque la victime à ma main s'est offerte,
J'ai cru que tous les dieux me demandoient sa perte.
Lorsqu'un heureux moment flatte notre douleur,
Qui n'en profite pas, mérite son malheur ;
L'occasion qui plaît, & qui nous favorise,
Ne s'offre point à nous sans vouloir être prise ;
Et les dieux, qui par-là se sçavent expliquer,
Ne la donnent jamais à qui l'a pu manquer.

THÉBALDE.

Pourquoi vous hazarder, quand pour vous satisfaire ?...

THRASIBULE.

Je voulois, en privant le tyran de son frère,
Avant que le Destin me remît dans mon rang,
Que l'arrêt de sa mort fût signé de son sang.

THÉBALDE.

Ah ! ce trépas va mettre en danger votre tête.

THRASIBULE.

N'est-il pas temps de faire éclater la tempête ?
Et si Sosthêne mort doit avancer mes jours,
Ai-je, après mon trépas, besoin de ton secours ?
Quel qu'en soit le succès, je veux que tout éclate,
Et lui ravir l'espoir dont ma perte le flatte.

THÉBALDE.

Hé bien, Seigneur, hé bien ! tâchons à vous venger ;
Mais pour ne vous pas perdre, il faut tout ménager.

Le tyran peut ici vous perdre à force ouverte ;
Mille obſtacles divers s'oppoſent à ſa perte ;
Mais enfin, Marcelin ſeconde notre effort,
Et comme Gouverneur il peut tout dans le fort.
Pour ne pas hazarder mes jours & votre tête,
Apprenons-lui l'éclat où notre bras s'apprête ;
La crainte de vous perdre ou de vous expoſer
Nous a fait différer pour pouvoir tout oſer ;
Mais la mort du tyran ne pouvant ſe remettre,
Je vais à Marcelin écrire un mot de lettre,
Lui dire à quel péril le ſort vous vient d'offrir,
Et qu'il faut vous venger du tyran, ou périr.
Mais Soſthène devoit revenir pour lui dire
Votre entretien ſecret, & je vais l'en inſtruire ;
Lui dire que chez moi vous êtes arrêté,
Et qu'il peut aiſément vous mettre en ſûreté.
Pour s'aſſurer de vous, il enverra, ſans doute :
Ne vous alarmez point. Mais je crains qu'on n'écoute.
Un plus long entretien, dans un pareil danger,
Hazarde des momens que l'on doit ménager ;
Sur-tout, quelque péril qui vous oblige à craindre,
Si tout n'eſt découvert, ne ceſſez point de feindre ;
Cependant rendez-vous dans mon appartement,
Redoublez les tranſports de votre égarement ;
Ne craignez du tyran rien qui vous ſoit funeſte,
Et les dieux & mes ſoins ſauront pourvoir au reſte.

SCÈNE IV.

THRASIBULE, seul.

JE crains peu les effets d'un injuste courroux.
Mais entrons chez Thébalde.

SCÈNE V.

THRASIBULE, ARISTIDE.

ARISTIDE.

AH, Prince ! sauvez-vous.
Aux fureurs du tyran dérobez votre tête,
Il va faire sur vous éclater la tempête ;
Sosthène, qui mourant lui vient d'être mené....

THRASIBULE.

Quoi, Sosthène ? Et qui peut l'avoir assassiné ?

ARISTIDE.

Hélas ! de votre erreur c'est l'effet trop funeste ;
Usez, pour vous sauver, du pouvoir qui vous reste.
Votre bras, votre erreur & votre égarement,
Sur Sosthène caché dans mon appartement....

THRASIBULE.

Dieux ! que me dites-vous ? Mon bras vient de défaire

Des bataillons armés : animé de colère,
Vous m'avez vu, Madame, encourager mes gens,
Du trône du tyran sapper les fondemens,
Porter sur ses appuis les effets de ma haine ;
Mais dedans le combat je n'ai point vu Sosthène...

ARISTIDE.

Épargnez-vous les pleurs que sa mort va causer.
Le péril est trop grand pour vous le déguiser,
Prince, & les ennemis que vous croyiez défaire ;
Dans un esprit plus sain, ne sont qu'une chimère.
Mais si quelqu'un des dieux, dans votre égarement,
Vous déguise un péril qui vous paroît charmant ;
Il vous trompe, Seigneur, & tâche à vous séduire :
L'appas de son secours vous flatte pour vous nuire,
Et c'est, pour vous livrer à l'horreur de ses coups,
Un dieu que le tyran a séduit contre vous.
Ces dieux sont trop suspects pour tâcher à leur plaire :
Ne les écoutez plus, j'en sçais un plus sincère ;
Et si vous me voulez épargner un ennui,
Fiez-vous à l'Amour, je vous réponds de lui.

THRASIBULE.

L'Amour ? Il peut troubler mon repos & le vôtre ;
Ce dieu semble à mes yeux aussi suspect qu'un autre,
Et faisant quelquefois un aveu qui nous perd.....

ARISTIDE.

Ah ! Prince, à cette fois il parle à cœur ouvert ;
C'est pour sauver vos jours que sa faveur éclate,
Sauvez-les de l'appas de l'erreur qui vous flatte ;
Évitez un tyran.

THRASIBULE.

Cet ordre me surprend ;
Voulez-vous que l'espoir que sa perte me rend.....

ARISTIDE.

Mais le tyran, suivant le transport de son âme,
Vous va faire arrêter.

THRASIBULE.

Je le sçais bien, Madame :
Mais sa mort va finir les maux que j'ai soufferts.

ARISTIDE.

Mais, Prince, sa rigueur vous va charger de fers.

THRASIBULE.

Sans doute, & c'est un bien où mon espoir s'apprête.

ARISTIDE.

Et votre tête, hélas !

THRASIBULE.

Je réponds de ma tête ;
Retenez donc ces pleurs tandis que j'armerai,
Madame....

ARISTIDE.

Et cependant, Seigneur, je vous perdrai.
Ah ! Prince, s'il se peut, cachez-moi votre trouble:
Sans soulager mes maux ce transport les redouble.
Les dieux vous ont rendu, vous laissant outrager,

Trop foible & trop troublé pour pouvoir vous venger.
Ah! ſi ce cœur qui croit remonter à ſa place,
En avoit le pouvoir ſans en avoir l'audace,
Je vous dirois : Vengez votre père & mon Roi;
Si vous voulez m'aimer, ſoyez digne de moi;
Partagez avec moi l'éclat de votre vie,
Et ne m'en faites point partager l'infamie :
Il faut, pour m'obtenir, perdre vos ennemis,
Et mon amour ne peut ſe donner qu'à ce prix.
Mais, ſans vous en blâmer, l'effort de ma tendreſſe
Excuſe votre trouble & plaint votre foibleſſe;
Fuyez, ſi vous m'aimez; tâchez de garantir
Une tête....

THRASIBULE.

Non, non, je n'y puis conſentir.

ARISTIDE.

Ah! puiſqu'en vain l'amour veut ſauver votre tête,
Allez vous expoſer aux coups de la tempête;
Contraignez le tyran à verſer votre ſang :
Cruel! allez périr pour affermir ſon rang.
Mais enfin, ma douleur s'efforçant à vous ſuivre,
Peut faire aſſez d'effort pour ne vous pas ſurvivre,
Et prévenir les maux qui vous ſont apprêtés.
Vous en verrez l'effet.

THRASIBULE.

Ah! Madame, arrêtez.

ARISTIDE.

Cruel! voulez-vous voir le trouble de mon âme?

THRASIBULE.

Ah ! que l'amour fait mal l'art de feindre, Madame !
Que les pleurs font d'effort sur un amant aimé....
Ah ! c'est trop me cacher aux yeux qui m'ont charmé.
Un transport affecté doit peu vous faire craindre.
C'est pour perdre un tyran que je m'abaisse à feindre ;
De peur d'être suspect je feins d'être troublé,
Tant que par mes efforts il puisse être accablé.
Madame, bannissez la douleur & la crainte.

ARISTIDE.

Quoi ! Prince, votre trouble est l'effet d'une feinte ?
Mais, hélas ! un soupçon contraire à mon bonheur,
Après tant de transports, me fait craindre l'erreur :
Sosthène massacré, présent à ma mémoire....
Et toutefois, hélas ! je voudrois bien vous croire.
Ma raison, dont l'amour ne peut vaincre l'effort,
Prend ce dernier aveu pour l'effet d'un transport ;
Mon cœur, de cet appas, à peine à se défendre ;
Je crains que votre amour ne tâche à me surprendre.
Ah ! si vous m'en voulez épargner la douleur,
Prince, faites-moi voir que je suis dans l'erreur.

THRASIBULE.

Il n'est pas mal-aisé. Madame, quand Sosthène
A senti devant vous les effets de ma haine,
Je l'avois vu, Madame, & voulois le punir
De me ravir l'honneur de vous entretenir.

ARISTIDE.

Mais, Prince, avant sa mort lorsque vous m'avez vue,

Sans que par cet objet votre ame fût émue,
D'où naissoient les transports dont mon cœur abusé.....

THRASIBULE.

Votre père, Madame, en doit être accusé.
Dans la pressante ardeur de hâter ma vengeance,
Thébalde n'exigeoit de moi que mon silence;
Et, contraint d'employer la feinte & le transport,
Pour le voir moins durer je le rendois plus fort.
Mais je vous dois l'aveu dont ma feinte est suivie,
Vos larmes ont plus fait que le soin de ma vie;
Et l'amour indigné m'a puni par vos pleurs
De n'avoir pas fini le cours de vos douleurs.
Quoi! cet aveu ne peut finir votre tristesse?
Joignez à mes soupirs des marques de tendresse,
Et souffrez que mon cœur, dans un calme si doux,
Goûte en paix la douceur de se voir près de vous;
Un espoir redoublé ternira moins vos charmes.

ARISTIDE.

Ah! Prince, votre aveu redouble mes alarmes!
Je vois dans ce péril vos sens moins égarés:
Vous le connoissez mieux; mais quoi! vous y courez!
Sçachez, lorsque ce bras va venger son outrage,
Si je puis perdre plus que je crains davantage,
Et que, lorsque le sort vous expose à ses coups,
Moins vous êtes confus, & plus je crains pour vous.
Non que, pour détourner une illustre entreprise,
En vous montrant ces pleurs, ma flamme s'autorise:
Mon amour doit céder, quoi qu'il ait combattu;
Contentez à la fois l'amour & la vertu.
Vous devez un effort au sang de nos Monarques;

Si votre trouble eſt feint, vous m'en devez des marques.
Allez, Prince, ſuivez ce glorieux tranſport.
Laiſſez couler mes pleurs ſans en craindre l'effort.
Si la mort du tyran vous doit coûter la vie,
Je plaindrai votre ſort ſans blâmer votre envie,
Et, pleurant le malheur qui vous fera mourir,
Je louerai le tranſport qui vous y fait courir;
Mais ſongez, en ſuivant l'ardeur qui vous tranſporte,
Si la raiſon en vous ſe trouve la plus forte,
Si votre trouble eſt feint, & ſans hazarder rien,
Prince, ſi vous m'aimez, examinez-vous bien.

THRASIBULE.

Ne craignez rien, Madame, & ſi le ſort me livre....
Mais, dieux! j'entends du bruit.

SCÈNE VI.

ARISTIDE, THRASIBULE, ATHIS, suite.

ATHIS.

SEigneur, il nous faut suivre.
L'ordre que nous avons....

THRASIBULE.

Il faut vous suivre? Allons.
Où me conduisez-vous?

ATHIS.

Seigneur, nous l'ignorons.
Vous le sçaurez du Roi, si vous voulez vous rendre.

THRASIBULE.

Traître! vous l'ignorez, & je veux vous l'apprendre;
Un songe cette nuit m'en a fait un tableau;
Déja le ciel en deuil de se voir sans flambeau,
Par un profond silence expliquoit sa tristesse,
Et déja le sommeil.....

ATHIS.

Seigneur, notre ordre presse.

THRASIBULE.

Madame, une autre fois vous sçaurez ce qui suit;
Il est bon jusques-là que seul j'en sois instruit.

Cachez-moi la douleur que vous faites paroître.
Je vais à cet État donner un autre maître;
Je vais rendre ce cœur digne de votre foi.
Adieu, Madame.

ARISTIDE.

Adieu.

THRASIBULE.

Gardes, conduisez-moi.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIOMÈDE, THÉBALDE, ATHIS, suite.

DIOMÈDE.

ENFIN, mon frère vient d'expirer à ma vue !
Thrasibule a causé la douleur qui me tue;
Mais j'atteste les dieux que tout son sang versé
Me va faire raison du sein qu'il a percé.
Ce n'est pas qu'en effet l'aveu qu'a fait Sosthène,
Ne le dût garantir de l'effort de ma haine :
Ne craignez, m'a-t-il dit, rien d'un Prince troublé.
C'est par le coup du sort que je suis accablé.
Pour Thrasibule, hélas ! ma crainte fut trop vaine.
Ma mort est de son trouble une preuve certaine;
Les dieux me font punir d'avoir osé douter
D'un trouble que pour vous ils ont fait éclater.
Donnez, Seigneur, donnez ses jours à ma prière.
Après ces mots, la mort lui ferme la paupière,
Il expire; son cœur, par son dernier effort,
Tâche à sauver les jours de qui cause sa mort.

THÉBALDE.

Et vous pourrez le perdre après cette assurance!

DIOMÈDE.

Son trouble raviroit ſa tête à ma vengeance,
Donneroit le pouvoir à ce Prince emporté,
De ſe couvrir de ſang avec impunité !
Laiſſer, en le ſauvant, cette erreur impunie,
C'eſt laiſſer au hazard le reſte de ſa vie ;
Et le ſort, pour venger le ſang de nos vrais Rois
Pourroit guider ſa main une ſeconde fois.

THÉBALDE.

Mais vous aimez la Reine ; & ſi votre vengeance
Fait agir contre lui toute votre puiſſance,
Son cœur, par cette mort ſenſiblement touché,
Pourra-t-il par l'hymen être au vôtre attaché ?
L'amour, pour ſes tranſports, veut une ame ſoumiſe
Et ſi, pour adoucir un cœur qui vous mépriſe,
Vous répandez du ſang qui lui doit être cher.....

DIOMÈDE.

Ah ! je l'y forcerai, ne pouvant la toucher.
Lorſque par le mépris d'une illuſtre couronne,
Un cœur brave l'éclat que notre rang nous donne
Un grand cœur, dans l'eſpoir que ſon feu s'eſ
permis,
Ne doit pas s'obſtiner à faire le ſoumis.
Ces bas amuſemens ſont pour ceux dont la flamm
Ne ſçauroit appuyer le tranſport de leur âme :
Mais les Rois dont l'amour a ſçu charmer les ſens,
Doivent ſauver leurs feux de ces abaiſſemens,
Au défaut de l'amour faire agir leur puiſſance,
Mettre avec la douceur leur pouvoir en balance,
Et prêter, en ſuivant un plus noble tranſport,
Leurs armes à l'amour pour le rendre plus fort.

THÉBALDE.

e Destin qui le livre aux coups de votre haine,
lus coupable que lui... Mais j'apperçois la Reine.

SCÈNE II.

DIOMÈDE, THÉBALDE, ELPIDIE, suite.

ELPIDIE.

ENfin, Sosthène est mort par la main de mon fils,
Et déja son malheur ne m'a que trop appris
Que le cruel effort d'une injuste colère....

DIOMÈDE.

Oui, je vais le punir du trépas de mon frère.

ELPIDIE.

Oserez-vous verser le sang de tant de Rois?

DIOMÈDE.

Fût-il du sang des dieux, il est sujet aux loix;
Et, puisque son transport lui vient d'ôter la vie,
Je veux voir aujourd'hui ma vengeance assouvie.
Sosthène massacré me fait craindre un effort....

ELPIDIE.

Mais pourquoi l'en punir, si c'est un coup du sort?
Dans un esprit confus un effort magnanime

Nous étonne souvent sans attirer d'estime ;
La gloire où son transport l'empêche d'aspirer ;
Lui refuse l'éclat qu'on en doit espérer ;
Et puisqu'il est ainsi, lorsqu'il commet un crime,
Sa perte ne sçauroit devenir légitime.
L'effort de sa vertu, se trouvant sans éclat,
Doit mettre ses défauts dans un semblable état.
Quelque grand mouvement qui transporte son âme
Elle est, comme de gloire, incapable de blâme ;
Et, suivant ses transports sans raison & sans choix
Son cœur est au-dessous de la rigueur des loix.

DIOMÈDE

En vain vous me donnez son trouble pour excuse
Sans le justifier, cette raison l'accuse.
Si c'est un coup du sort, Madame, quel dessein
L'a muni du poignard qui lui perce le sein?
Ah ! je ne vois que trop par ce cruel silence,
Qu'il faut chercher son crime en son obéissance.
L'excès de vos fureurs lui faisant tout oser....

ELPIDIE.

Je t'estime trop peu pour te désabuser,
Et tu peux à ton choix en douter ou le croire.
Cependant....

DIOMÈDE.

Vantez-vous d'en avoir eu la gloire ;
Mais enfin ma fureur peut venger sur ce fils
Tout ce que son transport m'a sçu causer d'ennuis
Dans l'espoir glorieux que mon cœur se propose,
J'en punirai l'effet sans en punir la cause,
Madame ; & si le sort, qui m'expose à vos coups
M'empêche de porter ma fureur jusqu'à vous,
Je puis porter sur lui l'effort de ma colère,

nmolerai ce fils aux mânes de mon frère ;
; quoique l'amour tâche à braver mon courroux,
i de quoi vous punir sans me venger de vous.

ELPIDIE.

ı porterois plus loin sa peine & son outrage !
ı pourrois sur mon fils faire éclater ta rage !
argne à ma douleur de si mortels ennuis,
is massacrer ensemble & la mère & le fils.

DIOMÈDE.

vous craignez de voir ma vengeance assouvie,
onnez-moi votre main, je vous donne sa vie,
pourrai sans regret, vous rendant votre rang,
cheter votre amour même au prix de mon sang.
ais craignez que le ciel, qui s'efforce à vous plaire,
e venge vos refus & la mort de mon frère,
ı voyant que le cœur d'un monarque absolu
roit quitte vers vous, si vous l'aviez voulu.

ELPIDIE.

pourrois, me livrant une éternelle guerre,
rtager avec toi la crainte du tonnerre.
hymen me rendroit digne, en m'unissant à toi,
ı foudre que les dieux feroient tomber sur moi.
ı ! plutôt que l'hymen me joigne à ta personne...

DIOMÈDE.

lites-moi voir l'horreur que cet hymen vous donne :
ais enfin, apprenez qu'il faut choisir demain
mort ou mon amour, ou sa tête ou ma main.
églez sur cet aveu le transport qui vous flatte,
, si vous m'en croyez, empêchez qu'il n'éclate.

Je vais vous envoyer, pour la dernière fois,
Ce fils que son malheur met au-dessous des loix ;
Thébalde, qui sera présent à l'entrevue,
Quand vous l'aurez quitté, m'en apprendra l'issu
(*Aux Gardes.*)
Allez querir le Prince & l'amenez ici.
(*A Elpidie.*)
Il y va de sa mort, Madame ; songez-y.

SCÈNE III.

ELPIDIE, seule.

HOnneur, vertu, devoir, nature,
Le sort va forcer mes souhaits
A choisir entre deux forfaits,
Quoique l'un de vous en murmure.
Un tyran veut ma main, ou le sang de mon fils :
Il faut soulager ses ennuis,
Ou voir, par mes refus, sa vengeance assouvie
Et, de quelque façon qu'agisse mon transport,
Je couvre mon fils d'infamie,
Ou suis coupable de sa mort.

Faut-il, mère trop malheureuse
D'être réduite à ces transports,
Que les nœuds du sang soient si forts,
Ou la vertu si scrupuleuse ?
La fierté de mon cœur qui s'oppose à mes vœu
Veut voir triompher l'un des deux ;
De peur de se trahir sans cesse elle m'obsède,
Et me défend, forçant l'une ou l'autre à céder,

D'appeller l'amour à mon aide,
Pour tâcher de les accorder.

Faut-il, aux dépens de ma gloire,
Conſerver les jours de mon fils,
Ou voir les droits du ſang trahis,
De peur de noircir ma mémoire?
! de quelque côté que penche ma vertu,
Mon cœur, par ce coup abattu,
it le ſang ou l'honneur contraire à mon envie;
lorſque l'un des deux, pour flatter mon ennui,
S'efforce à lui ſauver la vie,
L'autre conſpire contre lui.

Le ſort qui m'ôte un diadême,
Et qui trahit tous mes ſouhaits,
Veut que j'aime ce que je hais,
Pour me conſerver ce que j'aime.
on cœur, pour le tyran de trouble tranſporté,
Ignore, en étant agité,
c'eſt pour terminer ſon malheur par le nôtre,
ue je ſens, au milieu de mes mortels ennuis,
Que je puis faire l'un ou l'autre,
Mais qu'il vaut mieux ſauver mon fils.
élas! je l'apperçois, que de trouble en mon âme!

SCÈNE IV.

ELPIDIE, THRASIBULE, THÉBALDE, ſuite.

THÉBALDE, *bas à Thraſibule.*

SEigneur, ſongez à vous.

ELPIDIE.

Ah, mon fils!

THRASIBULE.

Quoi! Madame,
Je vois par la douleur ce grand cœur abattu!

ELPIDIE.

Elle brave l'effort de toute ma vertu;
Sçavez-vous à quel point ſa rigueur m'a réduite?

THRASIBULE.

Je le ſçais.

ELPIDIE.

Sçavez-vous quelle en ſera la ſuite,
Mon fils?

THRASIBULE.

Je la prévois, Madame, & n'y vois rien
Capable d'allarmer votre cœur & le mien.

ELPIDIE.

ELPIDIE.

Votre trouble, mon fils, éblouit votre vue;
Tremblez, en apprenant quelle en sera l'issue.
Il faut que, par l'hymen d'un tyran odieux,
Je devienne l'horreur des hommes & des dieux;
Ou vos jours, immolés à sa fureur extrême....

THRASIBULE.

Madame, il vous abuse, & s'abuse lui-même.
Le tyran peut porter l'excès de votre ennui....
Mais il n'en fera rien, je vous réponds de lui.

ELPIDIE.

Hé bien! que les appas d'un espoir téméraire
Vous ôtent votre part aux ennuis d'une mère;
Méprisez, en faveur du trouble qui vous perd,
La douleur de vous voir à sa vengeance offert.
Opposez, opposez vos froideurs à ma plainte;
Et les mortels ennuis dont mon ame est atteinte,
N'étant point séparés, pourront être assez forts
Pour dérober mes jours à ces cruels transports.

THRASIBULE, *à part, à Thébalde.*

Ah, Thébalde!

THÉBALDE.

Seigneur, songez qu'on vous observe.

THRASIBULE, *bas.*

Apprenons-lui l'espoir que mon cœur se réserve.
(*Haut.*)
Gardes, éloignez-vous; laissez-nous seuls ici.

THÉBALDE.

Non, gardes; demeurez, le Roi le veut ainsi.
Profitez des momens que sa bonté vous donne.

THRASIBULE, *bas.*

Veux-tu que la douleur où son cœur s'abandonne?..

THÉBALDE, *bas.*

Mais voulez-vous périr pour la désabuser?

THRASIBULE.

Ah! Madame, croyez que je puis tout ôser;
Je suis à mes malheurs sensible moins qu'aux vôtres,
Vos ennuis sont les miens, je n'en connois point d'autres.

ELPIDIE.

Hé bien! s'il est ainsi, mon fils, par quel secours
Puis-je vous en sauver? Faut-il donner vos jours?
Faut-il donner ma gloire en mépriſant la vôtre?
Parlez: qui de nous deux doit s'immoler à l'autre?
Sauvez-moi de l'horreur, dans ce malheur commun,
De choisir un forfait pour m'en épargner un.
Quel choix faire? Faut-il l'irriter ou lui plaire?

THRASIBULE.

Il faut....

ELPIDIE.

Quoi?

THRASIBULE.

L'oublier, Madame, & n'en point faire.

ELPIDIE.

C'est vous perdre, mon fils, que d'en user ainsi,

THRASIBULE, *regardant les gardes auprès de lui.*

Non, Madame; ce cœur doit mieux être éclairci.
Je ſuis.... Et le tyran, quand mon eſpoir redouble...
Si Thébalde & l'armée....

THÉBALDE, *bas.*

Ah, Seigneur!

THRASIBULE.

Je me trouble.
Excuſez un tranſport que me cauſent vos pleurs.

ELPIDIE.

Hé bien! pour un moment je ſuſpends mes douleurs.
Prince, ſi par mes pleurs votre trouble s'augmente,
Parlez.

THRASIBULE.

S'il faut enfin répondre à votre attente,
Apprenez qu'obſervé, mon viſage & mon cœur,
Étonnés de l'ennui qui cauſe votre erreur,
Ne pouvant expliquer quelle horreur mon outrage.

ELPIDIE.

Hélas! vous vous troublez encore davantage;
Sans employer le temps en de ſi vains diſcours,
Songez, mon fils, ſongez qu'il y va de vos jours:
Mon cœur, dans les clartés que ce trouble vous ôte,
Ne pouvant concevoir....

THRASIBULE.

Ah! ce n'eſt pas ma faute,
Et, pour m'expliquer mieux, je fais ce que je puis.

ELPIDIE.

S'il eſt ainſi, mon fils, que je prévois d'ennuis !
Dieux, qui me réduiſez aux peines que j'endure,
S'il faut, pour faire un choix, conſulter la nature,
Rendez plus éclairé ce fils de qui l'aveu.....

THRASIBULE, *lui montrant les gardes.*

Hélas ! je le ſuis trop, & vous l'êtes trop peu;
Laiſſez les dieux en paix, de peur de les ſurprendre;
Si vous faites des vœux, que ce ſoit pour m'entendre;
Tâchez de concevoir qu'en ſecret mon courroux....

ELPIDIE.

Votre trouble, mon fils, s'explique malgré vous.

THÉBALDE.

Notre entrepriſe ici peut être découverte;
Il eſt temps de réſoudre ou ſa vie, ou ſa perte.
Madame, & pour le Prince....

ELPIDIE.

Ah, cruel ! peux-tu bien
M'envier la douceur d'un ſi triſte entretien ?

THÉBALDE.

Madame, le Roi preſſe, & le tems qui vous reſte...

ELPIDIE.

Hé bien ! s'il faut enfin faire un choix ſi funeſte,
Puiſque je vois mon fils indigne de régner,
Puiſque par ſes tranſports il eſt à dédaigner,

Plutôt que de me voir couverte d'infamie,
Qu'il ſerve de victime à la rage ennemie.
Ah! mon fils, pardonnez ce crime à mes douleurs;
Allez ſur l'échaffaud voir finir vos malheurs;
Il vaut mieux, quand l'effort d'un tyran nous ſurmonte,
Mourir avec honneur que vivre dans la honte.
Allez, & ſoyez ſûr que la fin de vos jours
Des miens mal affermis ſçaura borner le cours.
Oui, vos derniers ſoupirs mettront fin à ma vie;
Et, pour voir du tyran la fureur aſſouvie,
Ma main me punira, dans de ſi grands ennuis,
D'avoir été réduite à condamner mon fils.

THRASIBULE.

Ah! Madame, perdez un eſpoir ſi funeſte,
Laiſſez-moi la douceur de celui qui me reſte;
Le glorieux effort que vous faites pour moi....

THÉBALDE.

Allons, Prince, il eſt temps d'en rendre compte au Roi.

THRASIBULE.

Adieu, Madame.

SCÈNE V.

ELPIDIE, CLÉONE.

ELPIDIE.

Hélas! en bravant ma colère,
Ce barbare l'entraîne. Enfin, vertu sévère,
Vous m'avez asservie à l'éclat de mon rang:
Ne m'opposez plus rien, je vous donne mon sang;
Bornez-là votre plainte & tout votre murmure,
Et ne défendez pas des pleurs à la nature.
Malgré mon impuissance & le tyran, je veux
Vous rendre en même-tems contentes toutes deux.
Vous aurez, finissant & ma vie & la sienne,
Vous, celle de mon fils; la nature, la mienne;
Et ma douleur, vengeant son trépas par le mien,
Sçaura perdre mon fils sans me reprocher rien.

CLÉONE.

Madame, si suivant le transport qui vous guide,
Vous pouvez consentir.... Mais je vois Aristide.

SCÈNE VI.

ELPIDIE, ARISTIDE, CLÉONE.

ARISTIDE.

JE viens avec plaisir vous apprendre quel soin...

ELPIDIE.

Hélas! Madame, hélas! il n'en est pas besoin;
Le sort trahit nos vœux, sa rigueur nous accable;
Et, loin de vous flatter d'un secours favorable,
Venez, venez mêler vos pleurs à mes ennuis,
Vous perdez un amant, & moi je perds un fils;
L'amour pourra pour vous réparer cette perte:
Mais pour moi la mort seule à mes vœux est offerte.

ARISTIDE.

Quoi! vous perdez un fils & je perds un amant?
Quel destin....

ELPIDIE.

Oui, Madame, &, son égarement
Ayant causé chez vous le trépas de Sosthène,
Le tyran, transporté de fureur & de haine,
M'a contrainte à choisir de lui donner demain,
Pour calmer ses ennuis, ou mon fils, ou ma main;
Et, voyant que ce fils est indigne de vivre,
Mon cœur a mieux aimé le perdre pour le suivre,
Que de trahir pour lui ma gloire & ma vertu.
Le trouble dont ce fils me paroît abattu
Ne laissant à mon cœur qu'une foible espérance....

ARISTIDE.

Quoi ! vous l'abandonnez au coup de ſa vengeance ?

ELPIDIE.

Hélas ! n'ajoutez rien au cours de ma douleur.
Oui, ce fils va périr, Madame ; & ſon malheur
Me punira bien-tôt d'avoir cauſé ſa perte,
D'en avoir eu le choix & de l'avoir ſoufferte ;
Et mon cœur par le coup dont il eſt accablé....

ARISTIDE.

Hélas ! qu'avez-vous fait ? Ce fils n'eſt point troublé,
Madame....

ELPIDIE.

C'eſt en vain que ce tranſport éclate,
Madame ; croyez-moi, c'eſt l'amour qui vous flatte :
Je connois mieux que vous ſon trouble & ſes tranſports.

ARISTIDE.

Non, Madame ; apprenez à quels puiſſans efforts....

ELPIDIE.

Princeſſe, dérobez votre erreur à ma vue ;
Croyez-en ma douleur, votre flamme eſt déçue.
Par l'ordre du tyran je viens de voir mon fils,
Pour réſoudre avec lui du choix de mes ennuis,
Et j'ai trop bien connu le trouble qui l'anime.
Mais quoi ! votre tranſport me paroît légitime,
Votre flamme s'efforce à venger votre amant :
Tout tranſporté qu'il eſt, il vous paroît charmant ;
Vous voulez m'éblouir d'un eſpoir téméraire,
Vous parlez en amante, & moi j'agis en mère.

ARISTIDE.

A l'aveu que je fais accordez plus de foi.
Thrasibule aujourd'hui s'est découvert à moi ;
Le trépas du tyran l'alloit couvrir de gloire,
Lui-même me l'a dit.

ELPIDIE.

Avez-vous pu le croire ?
Quoi ! sur un tel aveu ce grand espoir fondé
Vous cache les transports dont il est obsédé ?
Votre raison pour lui ne forme aucun scrupule,
Vous l'en croyez ? Hélas ! que l'amour est crédule !

ARISTIDE.

Ah ! soyez moins sensible aux traits de votre ennui,
Les plus fermes appuis du tyran sont pour lui ;
Son trouble & ses transports sont l'effet d'une feinte,
Et, si vous l'ignorez, c'est celui de sa crainte.
Sans doute qu'observé par les gardes du Roi,
Il s'est fait du silence une sévère loi.
Tous ses transports sont feints, & c'est pour vous l'apprendre,
Que jusqu'auprès de vous son aveu m'a fait rendre.
Ah ! Madame, sortez d'une funeste erreur :
Le Prince est en péril, détournez ce malheur.
Il vouloit se venger, souffrirez-vous sa perte ?
La tête du tyran, à sa vengeance offerte,
Doit-elle par vos soins échapper à son bras ?

ELPIDIE.

Quoi donc ! pour se venger il a pu feindre ? Hélas !
Je trahis mes souhaits, ma vertu s'autorise
A détourner l'effet d'une illustre entreprise !
Allons, Madame, allons seconder son effort ;
Promettons notre main pour empêcher sa mort.

Mais enfin apprenez, me forçant à vous croire ;
Que c'eſt ſur votre aveu que je trahis ma gloire ;
Et que l'illuſtre effort où mon cœur ſe réſout.....

ARISTIDE.

Allons, Madame, allons ; je vous réponds de tout.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIOMÈDE, suite.

DIOMÈDE.

QUoi ! jusqu'à me trahir Thébalde se dispense !
Ce traître à tant d'horreur porte son insolence !

SCÈNE II.

DIOMÈDE, *ATHIS*, gardes.

ATHIS.

SEigneur, Thébalde vient d'être conduit au fort,
Et Marcelin n'attend qu'un ordre pour sa mort ;
Qui, dans le noble orgueil que votre ordre lui donne,
S'étant jusques chez lui saisi de sa personne,
A son zèle pour vous s'est tout abandonné,
Et l'a jusques au fort honteusement traîné.

DIOMÈDE.

Que, jusques à la mort, par l'horreur des supplices,

Il tâche de ſçavoir le nom de ſes complices:
Va, ne perds point de temps; tout me devient ſuſpect.

ATHIS.

Seigneur, quoi qu'à votre ordre on doive de reſpect,
Je ne puis vous céler que le peuple murmure,
Et qu'il ſouffre à regret ce que l'on fait d'injure
A Thébalde, à ſon Prince; & ſi par leur trépas
Il peut....

DIOMÈDE.

Les dieux unis ne l'en ſauveroient pas.
Pour répandre mon ſang Thraſibule à ſçu feindre,
Thébalde a ſecondé ce que j'en devois craindre;
Il lui prêtoit ſon bras; mais, graces au Deſtin,
Thébalde s'eſt enfin ouvert à Marcelin;
Et le zèle apparent qu'il a feint pour me nuire,
L'a ſi bien ébloui, qu'il a ſçu le ſéduire.
Marcelin juſqu'ici n'a voulu déguiſer,
Qu'afin de le convaincre, ayant ſçu l'accuſer.
Ce billet que je tiens d'un ſujet ſi fidèle,
M'inſtruiſant d'un forfait, m'explique tout ſon zèle:
Pour voir dans quel péril m'a jetté mon erreur,
Écoute à quel effort aſpiroit leur fureur.

La mort du perfide Soſthène
Va mettre en danger notre Roi;
Il faut dès cette nuit ſignaler notre foi,
Et punir le tyran pour prévenir ſa haîne;
Sans éclaircir le peuple, il le faut engager
A perdre un ennemi dont la rage eſt à craindre;
Car Thraſibule eſt las de feindre,
Et Thébalde allarmé de le voir en danger.

THÉBALDE.

ATHIS.

Je ne m'étonne plus qu'un ſujet ſi fidèle,
Pour arrêter Thébalde, ait fait voir tant de zèle;
Ni de ce qu'à le perdre il témoigne d'ardeur.

DIOMÈDE.

Je dois à ce Sujet ma vie & mon bonheur;
Mais de peur que le peuple, après leur inſolence,
N'oppoſe ſon effort au cours de ma vengeance;
L'appareil de leur mort, dans le fort préparé,
Eſt, pour y mettre obſtacle, un moyen aſſuré;
Afin que Marcelin, par l'horreur des ſupplices,
Me donne le plaiſir de punir les complices.
Va lui porter mon ordre.

SCÈNE III.

DIOMÈDE, ſeul.

ENfin cet attentat,
Ne m'étant plus caché, va m'aſſurer l'État;
D'où vient que contre moi ma raiſon ſe ſoulève?
Et que, dans le haut rang où ma valeur m'élève,
Elle prête ſa voix à leurs reſſentimens?
Ceſſez de m'allarmer, indiſcrets mouvemens;
Je ſçais que mon pouvoir doit exciter leur rage,
Que le Prince ſe doit raiſon de cet outrage,
Que l'honneur doit porter Thébalde à me haïr;
Je ſçais que les vrais Rois ſçavent mal obéir,
Et que les vrais Sujets ſont ennemis du crime;
Ainſi, pour faire choix d'une illuſtre victime,
L'un me doit ſon tranſport, l'autre lui doit le ſien,

Tous deux font leur devoir, je veux faire le mien ;
Leur devoir eſt l'effort où leur cœur s'abandonne,
Le mien eſt d'affermir mon trône & ma couronne,
Et, ſi par leur trépas je puis me faire Roi,
Je ſuis quitte comme eux de ce que je me doi.
Mais, ô dieux ! j'apperçois le ſujet de ma flamme.

SCÈNE IV.

DIOMÈDE, ELPIDIE.

DIOMÈDE.

HÉ bien ! Madame, un fils n'a pu toucher votre âme ?
Sa perte....

ELPIDIE.

Ah ! le péril commence à m'étonner !
Mon âme à tant d'ennuis ne peut s'abandonner,
Si le bouillant tranſport d'une vertu ſévère
A banni de mon cœur les mouvemens de mère,
La nature, à ſon tour, dans ce cœur combattu,
Bannit les mouvemens qu'inſpiroit la vertu.
Oui, quel qu'en ſoit le prix, je veux ſauver la vie
D'un fils de qui la perte a flatté votre envie :
Oui, je veux mettre fin aux ennuis que je ſens,
Et puiſqu'il faut ma main.....

DIOMÈDE.

Madame, il n'eſt plus temps.

ELPIDIE.

Il n'eſt plus temps, ô dieux! qu'entends-je! quoi! perfide?
As-tu fait par ſa mort un ſecond parricide?
M'a-tu ravi mon fils? As-tu borné ſes jours?

DIOMÈDE.

Non; mais pour l'en ſauver il n'eſt plus de ſecours;
Apprenez, pour ne plus m'adreſſer votre plainte,
Que je ſçais que ce fils m'abuſoit par ſa feinte:
Qu'avecque lui Thébalde aſpiroit à ma mort,
Et que, ſi mon amour a voulu faire effort,
Pour donner à vos pleurs le reſte de ſa vie,
D'un contraire deſſein mon ardeur eſt ſuivie,
Et que, pour voir ce fils par mes coups accablé,
Je ne ſuis plus clément, quand il n'eſt plus troublé.

ELPIDIE.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Quoi! mon fils découvert! le ſoupçon d'une feinte
Peut-il autoriſer l'éclat de tant de crainte?
Et l'offre de ma main ne peut de ce trépas.....

DIOMÈDE.

Pour ne pas l'accepter, je n'y renonce pas;
Je ne puis l'épargner ſans hazarder ma vie.
Le bien que vous m'offrez fait ma plus forte envie:
Mais comme cet hymen, dont je prévois le cours,
Devroit vous donner lieu de craindre pour mes jours,
Et que mon ſang verſé vous coûteroit des larmes,
Je veux vous garantir de ces triſtes allarmes;
Faire mourir ce fils, &, prévenant ſes coups,
Vous ſauver la douleur de perdre votre époux.

ELPIDIE.

Qu'il meure cet époux, si sa rage assouvie,
Par le sang de mon fils, veut assurer sa vie :
Épargne-toi le soin d'augmenter mes ennuis,
Cherche un autre prétexte à t'immoler mon fils :
Car pour hâter sa mort, la feinte qu'on m'oppose,
N'en est que le prétexte, & n'en est point la cause ;
Son trouble est trop certain pour ôser en douter.

DIOMÈDE.

Non ; d'un espoir si vain cessez de vous flatter,
Je veux vous faire voir que toute ma colère
Céderoit sans regret aux larmes d'une mère,
Si l'effort que mon bras doit à ma sûreté
Pouvoit me dérober un trouble concerté.
Qu'on amène le Prince.

ELPIDIE.

Hélas ! quelle est ma peine !

DIOMÈDE.

Ainsi que son transport, mon espérance est vaine,
Et de quelque succès dont vous flattiez vos vœux,
Madame, j'ai de quoi le confondre à vos yeux.

ELPIDIE.

Hé bien ! s'il est ainsi, cruel ! rends-moi la joie
De jouir du bonheur que le Destin m'envoie ;
En quelqu'état qu'il soit, accorde-moi ses jours.

DIOMÈDE.

Ce fils seroit pour vous un trop puissant secours ;
Madame, & sa fureur vous doit être connue ;

Mais je veux aujourd'hui qu'on l'immole à ma vue,
Et que, par son trépas mon courroux adouci,
Après la mort du fils, l'hymen..... Mais le voici.

SCÈNE V.

THRASIBULE, DIOMÈDE, ELPIDIE, suite.

DIOMÈDE.

C'Est désormais en vain que votre feinte éclate,
Prince, & que de ma mort votre trouble vous flatte;
Ne dissimulez plus : le malheur qui vous suit.....

THRASIBULE.

Madame, à quel dessein m'a-t-on ici conduit?
Et d'où vient qu'à mes yeux cet insolent s'égare?

DIOMÈDE.

Apprenez-le, & sçachez ce que je vous prépare.
Tant que vous avez feint, Thébalde m'a trahi;
Mais, étant en état de me voir obéi,
Votre sang & le sien vont laver cet outrage.
Mettez, mettez encor votre feinte en usage,
Au dessein que je fais opposez ce transport,
Mais ne vous croyez pas exempter de la mort.

THRASIBULE, *bas.*

Serois-je découvert? Gardes, que l'on l'entraîne,

Et qu'on me laisse seul entretenir la Reine,
J'ai des points importans à lui communiquer.

DIOMÈDE.

Enfin, pour vous convaincre, il faut mieux s'expliquer;
Jugez si contre vous le ciel me favorise.
Marcelin, qui devoit être de l'entreprise,
Trahissant vos desseins pour seconder le mien,
M'a remis ce billet, examinez-le bien.
(*Thrasibule prend le billet & le déchire.*)
Insolent! jusques-là mépriser ma colère?

THRASIBULE, *lui jettant les morceaux.*

Je sçais ce qu'il contient, il n'est pas nécessaire.

DIOMÈDE.

Continuez de feindre, & démentez sa main.

THRASIBULE.

Non; tout est découvert, je le nierois en vain.
Quoique de mes sujets la foi soit inégale,
Mon cœur les doit tirer d'une erreur trop fatale,
Et, puisque ton bonheur s'oppose à mon pouvoir,
Je dois cesser de feindre, ayant perdu l'espoir:
Ma feinte, à ma vertu trop long-temps opposée,
Doit cesser à ma mort après l'avoir causée.
Si les dieux m'ont laissé des clartés sans état,
C'est afin de pouvoir mourir avec éclat.

SCÈNE VI.

DIOMÈDE, THRASIBULE, ELPIDIE, ATHIS, suite.

ATHIS, *bas à Diomède.*

SEigneur....

DIOMÈDE, *après l'avoir écouté.*

Quoi donc! Thébalde au silence s'obstine.

ATHIS.

Seigneur, il dit qu'à quoi que le sort le destine,
Il ne peut avouer un forfait inventé;
Que contre lui l'envie arme votre bonté,
Et qu'il brave la mort où sa fureur aspire;
C'est ce que Marcelin m'a chargé de vous dire.

DIOMÈDE.

Son silence & son zèle auroient pu m'éblouir,
Sans sa main & l'aveu qui le vient de trahir;
Le Prince sur ce point vient de me satisfaire.
Ainsi, malgré l'espoir qui l'oblige à se taire,
(*En montrant Thrasibule.*)
Voici pour le convaincre un assuré témoin;
Mais, quant à son aveu, j'en veux prendre le soin;
De peur qu'étant instruit du nom de ses complices,
Quelqu'un ne le dérobe à l'horreur des supplices.

THRASIBULE.

Infidèles sujets, peuple qui m'as trahi,
Pourras-tu consentir ?

DIOMÈDE

Je suis mieux obéi ;
Pour vous le faire voir, gardes que l'on l'entraîne ;
Et qu'on me laisse seul entretenir la Reine
(*On emmène Thrasibule.*)

ELPIDIE.

Ah, cruel!

DIOMÈDE.

Je viendrai calmer ce grand courroux ;
Lorsque je n'aurai plus rien à craindre que vous.

SCÈNE VII.

ELPIDIE, CLÉONE.

ELPIDIE.

CRains de mon désespoir... Il mépriſe ma plainte;
Enfin, je perds mon fils, le ciel trahit sa feinte ;
En vain tous ses efforts ont caché sa vertu.

CLÉONE.

Rien ne peut le sauver.

ELPIDIE.

Ah! Cléone, il l'a pu.
Hélas! quelle douleur doit égaler la nôtre,
S'il faut que l'un des deux soit convaincu par l'autre,
Et que Thébalde enfin, au silence obstiné,
Sur l'aveu de mon fils, se trouve condamné.
Car enfin, quelque sort dont il brave la suite,
Voilà le triste état où son âme est réduite;
Thébalde lui prêtoit ses conseils & son bras,
Il mépriſoit pour lui la rigueur du trépas,
Quand un billet ſurpris trahit ſon eſpérance.
Pour conſerver mon fils, il s'obſtine au ſilence,
Il tâche d'adoucir l'excès de mon ennui,
Et mon fils va ſervir de témoin contre lui.

CLÉONE.

Madame, la douleur où ſa perte vous porte,
A dû.....

ELPIDIE.

Pour t'écouter ma douleur eſt trop forte.

SCÈNE VIII.

ELPIDIE, ARISTIDE, CLÉONE.

ARISTIDE.

HÉ bien! Madame, hé bien! votre effort eſt-il vain?
Quel effet a produit l'offre de votre main?

ELPIDIE.

Sauvez-moi le récit de mes triſtes allarmes;
Et, pour me l'épargner, jugez-en par mes larmes.
Mon fils eſt découvert, Marcelin l'a trahi.
De l'éclat du tyran ce perfide ébloui,
Perd, pour ſauver ſes jours, mon fils & votre père;
Quoi qu'il dût avec eux l'immoler à ſon frère.

ARISTIDE.

Quoi! mon père!....

ELPIDIE.

Oui, Madame, un billet de ſa main,
Découvert par ce traître, a détruit leur deſſein,
Et réduit à la mort toute leur eſpérance;
Jugez ſi d'un refus j'ai pu fuir l'inſolence,
Et ſi mon fils, qui vient d'être conduit au fort,
Où l'on doit l'immoler, peut éviter la mort.

ARISTIDE.

Quoi! le ciel nous trahit, Madame, & ſa colère,
Avecque mon amant, met en péril mon père!
L'excès de ſa rigueur, qu'il vouloit me cacher,
Va verſer tout le ſang qu'il m'avoit rendu cher.
Hé bien donc! que la mort termine nos allarmes.
Mais enfin, dans les maux qui font couler nos larmes,
Si le ſeul déſeſpoir a droit de nous flatter,
Ne mourons pas du moins ſans le faire éclater.
Il faut faire tomber ce tyran qu'on redoute;
Allons verſer ſon ſang pour les pleurs qu'il nous coûte:
Et, puiſqu'enfin le ſort nous livre à ſon courroux,
Entraînons, s'il ſe peut, ce barbare avec nous.

ELPIDIE.

Ce noble ſentiment eſt digne d'une amante;
Mais, hélas! quel ſuccès peut flatter notre attente;
Alors que le tyran ne laiſſe à nos ennuis....
Mais, dieux! j'entends du bruit, & j'apperçois mon fils.

SCÈNE DERNIÈRE.

THRASIBULE, ELPIDIE, ARISTIDE, CLÉONE.

ARISTIDE.

AH, Seigneur!

ELPIDIE.

Ah! mon fils, dites-nous par quels charmes
Le plaiſir de vous voir met fin à nos allarmes.

THRASIBULE.

Apprenez un ſuccès qui paſſe notre eſpoir,
Qui me rend aujourd'hui le plaiſir de vous voir.
Thébalde & Marcelin étoient d'intelligence,
Madame; & le tyran s'eſt pris par l'apparence:
Ce billet, qui ſembloit détruire nos deſſeins,
Par l'ordre de Thébalde eſt tombé dans ſes mains.

ELPIDIE.

Quoi! ſans vous avertir? Sans ſçavoir quelle ſuite
Un ſi hardi projet....

THRASIBULE.

Admirez sa conduite;
Me voyant arrêté depuis Sosthêne mort,
Sans pouvoir me parler, & maître dans le fort,
Il y met ses amis, prépare ma vengeance,
Et, pour voir le tyran séduit par l'apparence,
Il se fait, jusqu'au fort, honteusement traîner,
De peur qu'un moindre effort ne le fît soupçonner;
Bornant à me venger sa gloire & son envie,
Et voyant le danger qui menaçoit ma vie,
Il s'obstine à se taire, & cet illustre effort
N'est que pour attirer le tyran dans le fort:
Il s'en veut rendre maître, & sa valeur s'apprête
A venger mon affront sans hazarder ma tête:
Et telle est la faveur du Destin qui nous suit,
Qu'avecque le tyran je m'y suis vu conduit:
A peine ai-je apperçu Thébalde, qu'à sa vue,
Songeant à son aveu, mon âme s'est émue.
Lui, plein d'un noble orgueil de me voir dans ces lieux,
S'écrie, ayant pu voir mon trouble dans mes yeux:
Venez, Seigneur, venez, il n'est plus temps de feindre,
Ni pour vous ni pour moi, je n'ai plus rien à craindre;
Votre vertu, Seigneur, n'a plus besoin de fard,
Au sang qu'on va verser nous avons même part,
Et puisque le ciel veut vous rendre une couronne....
A ces mots le tyran & s'irrite & s'étonne,
Et dédans son transport, c'est assez, a-t-il dit:
Ils sont trop convaincus, cet aveu me suffit:
Qu'on verse tout leur sang. Tu n'en es plus le maître,
Dit Thébalde, montrant tout son zèle à ce traître.
Qu'on verse tout le sien. Là, le signal donné

Me

Me fait voir le tyran des miens environné;
Sa crainte, à leur aspect, en rage convertie,
Voyant en un moment tous ses gardes sans vie:
Traîtres, leur a-t-il dit, qui me manquez de foi,
Sçachez que, malgré vous, je suis maître de moi.
Après ces mots, sa main à l'immoler s'apprête;
Mais Thébalde, plus prompt, & l'approche, & l'arrête,
Le saisit, le désarme; & le tyran, surpris,
Joint à de vains efforts le blasphême & les cris.
Nos illustres mutins obstinés à sa perte,
Voyant à leur courroux cette victime offerte,
Avec empressement traînent à l'échaffaud
Ce monstre que le Sort fait tomber de si haut.
Là, le bras qui devoit le punir de son crime,
Frappe d'un coup mortel cette indigne victime;
Et le même échaffaud dressé pour notre mort,
Teint du sang du tyran, assûre notre sort;
Sa tête, par ce coup, de son corps séparée,
Semble tourner vers nous une vue égarée:
Sa bouche, en ce moment, s'ouvrant avec effort,
Tâche de dérober un soupir à la mort,
Et, sentant que sa langue a perdu son usage,
Il jette par les yeux le reste de sa rage.

ELPIDIE.

Et le peuple?

THRASIBULE.

Il avoit environné le fort,
Demandant le tyran; mais apprenant sa mort,
Et qu'un trouble affecté leur déroboit ma gloire,
De peur de se tromper, il a peine à le croire;
Et, sortant pour apprendre un changement si doux,
Ce peuple, avec des cris, m'a conduit jusqu'à vous;
Et mon cœur, dans l'espoir que Thébalde me donne,

Vient remettre à vos pieds mon ſceptre & ma couronne,
Tandis qu'il eſt allé, d'un zèle officieux,
Faire tout préparer pour rendre grace aux Dieux.

ELPIDIE.

Allons, mon fils, allons hâter ce ſacrifice,
Afin qu'en même tems votre hymen s'accompliſſe,
Et joigne, par l'oubli de l'horreur des forfaits,
Aux douceurs de l'amour, les plaiſirs de la paix.

FIN.

L'IN-PROMPTU

DE L'HOSTEL

DE CONDÉ.

ACTEURS.

LE MARQUIS.
LA MARQUISE.
ALCIDON.
LÉANDRE, solliciteur de procès.
ALIS, marchande de livres.
CASCARET, valet du marquis.
BEAU-CHATEAU.
DE VILLIERS.

La Scène est à Paris dans le Palais.

L'IN-PROMPTU
DE L'HOSTEL
DE CONDÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE VILLIERS, BEAU-CHATEAU, LÉANDRE.

DE VILLIERS.

IL faut nous dépêcher de faire notre emplette :
Je vois un chicaneur dont la tête mal faite.....

LÉANDRE.

Ah, ah! bonjour, Meſſieurs; avez-vous des procès?
Je ſuis de vos amis, & prends part au ſuccès.
Qui vous mène au palais?

BEAU-CHATEAU.

Le ſeul deſſein d'y faire
Emplette de rubans qui nous eſt néceſſaire.

LÉANDRE.

Eh! vous en faut-il tant?

DE VILLIERS.

Comment, s'il nous en faut!
Vous pouvez en juger : demain Monſieur Bourſaut
Fait jouer ſa réponſe, & j'ai l'honneur d'y faire
Un Marquis mal-aiſé qui ne ſçauroit ſe taire.
Jugez, après cela, s'il nous faut des rubans.

LÉANDRE.

Comment, votre réponſe? Elle vient bien à tems;
Tout Paris voudra voir une telle entrepriſe.

BEAU-CHATEAU.

Nous la donnons demain ſans aucune remiſe.

LÉANDRE.

Molière a donc pouſſé ſa pointe juſqu'au bout,
Il vous en a donné ſur le ventre & par-tout.
Sur mon âme, il a bien contrefait vos poſtures,
Bien imité vos tons, votre port, vos figures.
De quoi diable alliez-vous auſſi vous aviſer,
Quand vous fîtes deſſein de le ſatyriſer?
Auſſi mal-à-propos vous vous faites de fête.
Dites donc, il vous a fort mal lavé la tête.

DE VILLIERS.

Il s'en faut conſoler, mais enfin notre eſpoir
Eſt que, Monſieur Bourſaut faiſant bien ſon devoir,
Nous en aurons raiſon.

LÉANDRE.

Bourſaut? Que peut-il dire?
Quoi! contre le daubeur vous le faites écrire?

BEAU-CHATEAU.

Vous êtes ſon ami; nous le voyons, Monſieur.

LÉANDRE.

A vous dire le vrai, je ſuis ſon ſerviteur;
Mais contre l'*In-promptu*, ma foi, point de réplique.

BEAU-CHATEAU.

On en diſoit autant, quand il fit la critique;
Et le portrait du peintre a pourtant des appas.

LÉANDRE.

Mais, je vois un Marquis qui marche ſur mes pas;
Il viendra s'enquérir d'un procès, s'il m'aviſe,
Que j'ai ſollicité pour certaine Marquiſe;
Je vais m'en informer.

SCÈNE II.

DE VILLIERS, BEAUCHATEAU.

DE VILLIERS.

LE bon original!

BEAU-CHATEAU.

Si ce n'eſt un Marquis, il ne le fait pas mal.

DE VILLIERS.

Comme je dois jouer un pareil perſonnage,
Je vais l'étudier; je crois qu'il n'eſt pas ſage
De ſe tant démener.

BEAU-CHATEAU.

C'eſt qu'il a le bel air;
Rangeons-nous à l'écart pour l'entendre parler.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, ALIS, CASCARET.

LE MARQUIS.

HÉ, laquais?

CASCARET.

Monſieur.

LE MARQUIS.

Vois dans cette autre boutique
Si tu n'y verras pas la Marquise Angélique;
Je crois qu'on doit juger son procès aujourd'hui.
Si tu vois Alcidon avec elle, dis lui.....
(*Cascaret sort.*)
Rien. Ils s'entr'aiment fort l'un & l'autre, & je gage
Que le gain du procès fera leur mariage.
(*A Alis.*)
La Marquise est ici?

ALIS.

Pardonnez-moi, Monsieur;
Du moins je n'en sçais rien.

LE MARQUIS.

Non?... Et son Procureur?

ALIS.

Vraiment il n'a pas tant de soin de ses parties,
Il vient tard, & s'en va dès qu'elles sont sorties.

LE MARQUIS.

Comme c'est aujourd'hui qu'on juge son procès;
Je veux, si je le puis, en sçavoir le succès;
Car j'y prends quelque part; mais il les faut attendre.

ALIS.

Monsieur, n'aurai-je point l'honneur de vous rien vendre?

LE MARQUIS.

Oui, mais je veux avoir de ces pièces du temps.

ALIS.

Voilà la Sophonisbe.

LE MARQUIS.

Avez-vous du bon sens?

ALIS.

Si j'en ai? Je le crois, c'est de Monsieur Corneille:
C'est du siecle présent l'honneur & la merveille;
Et les œuvres, Monsieur, d'un homme si vanté,

Le feront adorer de la postérité.
Nous n'avons point d'auteur dont la veine pareille...

LE MARQUIS.

Hé! Madame, l'on sçait ce que c'est que Corneille.

ALIS.

Voilà Tibérinus; c'est de Monsieur Quinault.

LE MARQUIS.

Hé! gardez-moi cela pour quelqu'archi-badaud;
Des pièces qu'il nous fait le sujet est si tendre,
Qu'il fait toujours pleurer ceux qui vont pour l'entendre;
Et vous ne sçavez pas fort bien ce qu'il me faut.

ALIS.

Voulez-vous le portrait du peintre?

LE MARQUIS.

Par Boursaut,
N'est-ce point?

ALIS.

Oui, Monsieur, tout le monde le prise.

LE MARQUIS.

Hé! morbleu, brûlez-moi de telle marchandise;
Dieu me damne! j'aurois le goût bien dépravé.

ALIS.

Si vous le mépriſez, d'autres l'ont approuvé.
Monsieur, voulez-vous voir le Baron de la crasse?

LE MARQUIS.

Bon! Et que voulez-vous, Madame, que j'en fasse?

ALIS, *lit.*

Œuvres du sieur Boyer: Monsieur, si vous voulez....

LE MARQUIS.

Fi! ses vers sont trop forts, & sont trop ampoulés.

ALIS.

Dites-moi donc, Monsieur, afin que je vous vende,
De qui vous les voulez.

LE MARQUIS.

De qui? Belle demande!

De Molière, morbleu! de Molière, de lui,
De lui, de cet auteur burlesque d'aujourd'hui;
De ce daubeur de mœurs, qui, sans aucun scrupule,
Fait un portrait naïf de chaque ridicule,
De ce fléau des cocus, de ce bouffon du temps,
De ce héros de farce acharné sur les gens,
Dont pour peindre les mœurs la veine est si savante,
Qu'il paroît tout semblable à ceux qu'il représente.

ALIS.

Sans contredit, Monsieur; mais on ne peut nier....

LE MARQUIS.

Hé! Madame, morbleu! c'est sçavoir son métier.

ALIS, *lui présentant des livres.*

Tenez.

LE MARQUIS.

Voyons un peu son *école des femmes.*
Je l'ai, je m'en souviens, promise à quelques dames.
(*En regardant le premier feuillet de l'école des femmes où Molière est dépeint.*)
N'est-ce pas là Molière?

ALIS.

Oui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est son portrait.

ALIS.

Oui, Monsieur, comme c'est un sermon qu'il y fait.
De peur qu'on n'en doutât, il s'est fait peindre en chaise.

LE MARQUIS.

Point: c'est qu'étant assis on est plus à son aise.
Plus je le vois, & plus je le trouve bien fait.
Ma foi, je ris encor, quand je vois ce portrait.

ALIS.

Et de quoi riez-vous?

LE MARQUIS.

Je ris de souvenance.

Voyant dans ce portrait Agnès en sa présence ;
Il me souvient toujours à propos de cela,
Que Molière lui dit : *là, regardez-moi là.*
Dieu me damne ! il est bon cet endroit.

ALIS.

Elle n'ôse.

LE MARQUIS.

Là, regardez-moi là, c'est une bonne chose.

ALIS.

Mais.....

LE MARQUIS.

Il faut que tout cède au bouffon d'aujourd'hui.
Sur mon âme, à présent on ne rit que chez lui ;
Car pour le sérieux à quoi l'hotel s'applique,
Il fait, quand on y va, qu'on ne rit qu'au comique.
Mais au palais royal, quand Molière est des deux,
On rit dans le comique & dans le sérieux,
Dieu me damne !

ALIS.

Après tout....

LE MARQUIS.

Tout le monde le prise.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ALCIDON, LA MARQUISE, ALIS, CASCARET.

LA MARQUISE.

HÉ bien ! mon procureur est-il venu ?

LE MARQUIS.

Marquise,
Cependant qu'il viendra (car il n'est pas venu)

Molière, dites-nous, vous est-il inconnu?
Et ne l'aimez-vous pas?

LA MARQUISE.

Il faut que je le die,
Je l'aime, & j'ai toujours aimé la comédie;
J'ai voulu la jouer, &, sans ma qualité,
Je ne sçais pas trop bien ce qu'il en eût été.
J'aime à dire des vers, & je crois sur mon âme,
Que j'aurois si bien dit, *Obscénité*, *Madame*.

LE MARQUIS.

Vous ne l'entendez pas.

LA MARQUISE.

Pourquoi non?

LE MARQUIS.

Entre nous,
Obscénité, par l'autre est mieux dit que par vous,
J'en réponds.

LA MARQUISE.

Mais pourtant c'est bien là sa manière.

ALCIDON.

Te voilà donc, Marquis, protecteur de Molière?

LE MARQUIS.

Oui, morbleu! je le suis, protecteur déclaré:
Dis ce que tu voudras, il fait fort à mon gré.

ALCIDON.

L'on pourroit faire mieux.

LE MARQUIS.

Cet homme est admirable;
Et dans tout ce qu'il fait il est inimitable.

ALCIDON.

Il est vrai qu'il récite avecque beaucoup d'art,
Témoin dedans Pompée, alors qu'il fait César.
Madame, avez-vous vu dans ces tapisseries
Ces héros de romans?

LA MARQUISE.

Oui.

LE MARQUIS.

Belles railleries !

ALCIDON.

Il eſt fait tout de même ; il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèſe, & l'épaule en avant ;
Sa perruque, qui ſuit le côté qu'il avance,
Plus pleine de lauriers qu'un jambon de Mayence ;
Les mains ſur les côtés d'un air peu négligé,
La tête ſur le dos comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés ; puis débitant ſes rôles,
Un hoquet éternel ſépare ſes paroles,
Et lorſque l'on lui dit, *& commandez ici.*

IL RÉPOND :

Connoiſſez-vous Céſar, de lui parler ainſi ?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le ſceptre égal à l'infamie ?

LE MARQUIS.

Mais tu ne ſonges pas bien à ce que tu fais.
Parle donc, notre ami, nous ſomme au palais.

ALCIDON.

Et pour être au palais ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce pour faire rire
Que tu veux mille gens témoins de ta ſatyre ?
Sçais-tu ce qu'on dira ?

ALCIDON.

Que dira-t-on de moi ?

LE MARQUIS.

Morbleu ! n'as-tu point peur qu'on ſe moque de toi ?

ALCIDON.

Mais au palais royal, ami, quand on y joue,
Arnolphe jette bien son manteau dans la boue,
Quand auprès de sa porte, accablé de chagrin,
Il vient interroger Georgette avec Alain;
Puis, pour instruire Agnès, & pour se mettre en vue,
Il se fait apporter un siége dans la rue,
Et dans son *In-promptu*, comme j'ai ſçu de toi,
Met sa scène dedans l'anti-chambre du Roi.
Et pour être au palais je n'oserois te faire
Ce burlesque portrait? Là, dis donc que Molière...

LE MARQUIS.

Non; pour le sérieux c'est un méchant acteur:
J'en demeure d'accord, mais il est bon farceur.
Mais, toi, de ce qu'il fait fais encor raillerie.
Voyez un peu la ruse & la fripponnerie.
Que dis-tu de ce ton: *fripponnerie?* Hé bien?
Là, dis donc, qu'en dis-tu?

ALCIDON.

Qui, moi? Je n'en dis rien.

LE MARQUIS.

Je le crois, tu vois bien qu'il sait toucher les âmes.

ALCIDON.

Témoin dans cet endroit de l'école des femmes:
Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux:
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma perſonne,
Et quitte ce morveux & l'amour qu'il te donne;
Sans ceſſe nuit & jour je te careſſerai,
Je te bouchonnerai, baiſerai, mangerai.

LE MARQUIS.

Hé bien! n'est-ce pas là le ton à faire rire?
Si l'on t'avoit donné ces mêmes vers à dire,
Dirois-tu pas ainsi?

ALCIDON.

Quoi! se faire si laid?

LE MARQUIS.

Soit dit entre nous trois, j'en sçais tout le secret;
Mais vous n'en dites rien.

ALCIDON.

Ce soupçon nous offense.
Hé bien?

LE MARQUIS.

De Scaramouche il a la survivance;
C'est pourquoi de bonne heure il tâche à l'imiter.

ALCIDON.

Mais, aux grimaces près, on peut mieux réciter.
C'est sur l'air naturel que le récit se fonde.

LE MARQUIS.

Hé! notre ami, parbleu! tu n'es pas du beau monde,
Il dit, morbleu! ces vers....

ALCIDON.

Comme il fait un amant;
Il pourroit les mieux dire, & plus *humainement.*

LE MARQUIS.

Et plus *humainement*... encore! Ho, ho! tu railles;
Voudrois-tu point dauber l'*In-promptu* de Versailles?

ALCIDON.

On m'a dit....

LE MARQUIS.

Par ma foi, je n'ai jamais tant ri,
Que quand ce singe adroit contrefit Montfleury.

(*Il souffle comme fait Molière dans l'In-promptu de Versailles.*)

ALCIDON.

Quoi! pour souffler ainsi, ta folie est extrême!

LE MARQUIS.

Dieu me damne! au ton près, il récite de même,
Il dit les mêmes vers.

ALCIDON.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Qu'en dis-tu?

ALCIDON.

Tout ce que tu voudras, mais dans cet *In-promptu*,
Quoi que tu puisses dire, on ne peut mettre en doute....

LE MARQUIS.

Il contrefait, morbleu! ceux de l'hôtel.

ALCIDON.

Écoute;
S'il contrefait si bien leurs tons & leurs détours,
Il devroit, par ma foi, les imiter toujours;
Ce seroit pour Molière une assez bonne affaire,
S'il quittoit son récit pour les bien contrefaire;
Car l'on voit à l'hôtel des acteurs merveilleux.

LE MARQUIS.

Molière, dieu me damne! en sait vingt fois plus qu'eux.
Ces acteurs, dans les vers que l'on leur donne à dire,
Ignorent les endroits qui pourroient faire rire,
Ils ont beau faire efforts, ils les cherchent en vain;
Mais Molière les trouve, & c'est le fin du fin.

Car, quand il contrefait de Villiers dans Œdipe,
Beau-Château dans le Cid, sa femme qu'il constipe,
Et que dans Nicomède il fait voir Montfleury,
L'on rit dans les endroits où l'on n'a jamais ri;
Et dedans cet endroit où sa main les assemble,
Il fait plus rire seul que tous ces quatre ensemble.

ALCIDON.

Mais ne t'y trompe pas.

LE MARQUIS.

Consolez-vous tous deux.

ALCIDON.

C'est de lui que l'on rit, Marquis; ce n'est pas d'eux,
Car dessus ce sujet, quoi que tu puisses dire,
Le dessein des acteurs n'est pas de faire rire;
On récite chez eux comme il faut réciter.
Crois-tu qu'dans les vers que l'autre vient citer,
Il faille faire rire? Et peux-tu reconnoître....

LE MARQUIS.

Si ce n'est leur dessein, morbleu! ce devroit l'être;
Car pour le sérieux on devient négligent,
Et l'on veut aujourd'hui rire pour son argent.
L'on aime mieux entendre une turlupinade,
Que....

ALCIDON.

Par ma foi, Marquis, notre siécle est malade.
N'es-tu point de ces gens qu'on ne sçauroit souffrir,
Et qui disent par-tout qu'ils le veulent guérir?

LE MARQUIS.

Non; mais de ces acteurs la galante manière.....

ALCIDON.

J'en disois tout autant; mais depuis que Molière....

LA MARQUISE.

Mais Molière, après tout, quoiqu'il fasse le fier,

Peut, en les imitant, apprendre son métier ;
Mais eux, qu'avec plaisir tout Paris vient entendre,
En le contrefaisant, ne peuvent rien apprendre ;
J'avoûrai cependant, pour devenir bouffons,
Qu'ils pourroient bien avoir besoin de ses leçons.

LE MARQUIS.

Mais je crois qu'ils feront beaucoup mieux de se taire ;
Sont-ils assez méchans pour le bien contrefaire ?

ALCIDON.

Et quand ils en auroient même la volonté,
Le plus hardi d'entr'eux seroit déconcerté.
S'ils y songent, il faut que leur dessein avorte,
Car, qui diable croiroit un vers de cette sorte ?

LE MARQUIS.

D'où va venir ce vers ?

ALCIDON.

Attendez, il est pris
De.... (si je m'en souviens) l'*école des maris*,
Quand il parle à son frère. Oui, lorsqu'il lui propose
De signer : *Taisez-vous, vous dit-on, & pour cause.*

LE MARQUIS.

Hé bien ! morbleu ! ce ton n'est-il pas naturel ?

ALCIDON.

Puisque c'est ton avis, je le veux croire tel.
Dis ce que tu voudras, Marquis, moi, je m'engage
A faire voir à tous.....

LE MARQUIS.

Dieu me damne ! j'enrage,
Quand je vois des lourdauds faire les gens d'esprit.
Blâme encor la façon dont ce grand homme écrit ;
Dis-mois, trouves-tu pas cette pointe divine :
Marquis, à tes canons fais prendre médecine.....
Pourquoi, Marquis, pourquoi ?.... C'est qu'ils se portent mal.

ALCIDON.

J'en croirai, si tu veux, l'agrément sans égal,
Mais.....

LE MARQUIS.

Morbleu! je lirois l'un & l'autre Corneille,
Que je n'y verrois pas une chose pareille.

ALCIDON.

Mais dans cet *In-promptu* que tu fais si plaisant;
S'il est comme tu dis, si fort divertissant,
Pourquoi rit-on si peu?

LE MARQUIS.

Pourquoi? C'est qu'on admire.
Crois-tu, s'il eût voulu, qu'il n'eût pas bien fait rire?
Quoi! ne pouvoit-il pas, ayant le même corps,
En faire encore agir les burlesques ressorts?
Et n'a-t-il pas en lui, cet homme inimitable,
De ses contorsions la source inépuisable?
Madame, donnez-nous un peu son *In-promptu.*

ALIS.

Son *In-promptu*, Monsieur?

LE MARQUIS.

Comment!

ALCIDON.

Te moques-tu?
Il n'est pas imprimé.

LE MARQUIS.

Cette pièce est fort bonne;
Molière est mon ami, je veux qu'il vous la donne;
Pour de l'argent, s'entend.

ALIS.

Quoi! ce que tant de gens...

LE MARQUIS.

Non, non; c'eſt l'*In-promptu*....

ALIS.

L'*In-promptu* de trois ans.

LE MARQUIS.

De trois ans ?

ALIS.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

De trois ans; comment diable !

ALIS.

Il a joué cela vingt fois au bout des tables,
Et l'on ſait dans Paris que, faute d'un bon-mot;
De cela chez les Grands il payoit ſon écot.

LE MARQUIS.

Oui, des comédiens, j'en ai ſçu quelque choſe:
Mais le reſte.....

ALIS.

Le reſte eſt une farce en proſe,
Auſſi vieille qu'Hérode.

LE MARQUIS.

Auſſi l'on s'étonnoit
Qu'un ouvrage ſi bon eût été ſi-tôt fait;
Et moi-même.....

ALCIDON.

Dis donc, viendras-tu point me dire,
Touchant cet *In-promptu*, qu'il faut que je l'admire ?
Et quand, après trois ans, il vient nous faire voir....

LE MARQUIS.

C'eſt-là, morbleu, c'eſt-là ce qui le fait valoir.

Malgré toi, dieu me damne ! il faut que l'on
l'admire.
Quoi ! d'une vieille farce où l'on n'a point fait rire,
D'un méchant pot-pourri qu'à peine souffre-t-on,
En faire un *In-promptu* plaisant! Dis donc que non!
(*A Alis.*)
Vous en vendrez beaucoup, & par toutes les
places....

ALIS.

Il faudroit donc, Monsieur, vendre aussi ses
grimaces,
Et de peur qu'en l'sant on n'en vît pas l'effet,
Au bout de chaque vers il faudroit un portrait.
Ma foi, je n'en veux point; pas un de nos Libraires
N'en veut.

LE MARQUIS.

Mais....

ALIS.

Mais, Monsieur, chacun sçait ses affaires;
Si, quand il fait des vers, il les dit plaisamment,
Ces vers, sur le papier, perdent leur agrément;
On est désabusé de sa façon d'écrire,
L'on rit à les entendre, & l'on pleure à les lire;
Et de ces mêmes vers, tels qui seront charmés,
Ne les connoissent plus, quand ils sont imprimés.
Si-tôt que l'on les lit, un chacun nous vient dire:
Je voudrois bien savoir de quoi nous pouvions rire;
Car de tout ce qu'il fait on ne reconnoit rien
Que le titre, le nom des acteurs & le sien.

LE MARQUIS, *apperçevant Cléante, lui fait signe de son chapeau.*

Marquis, Marquis! Laquais, cours après pour lui dire
Qu'il vienne jusqu'ici, s'il a dessein de rire.
Là, Madame, parbleu! dussiez vous vous fâcher,
Notre ami le Marquis vous entendra prêcher.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, CLÉANTE, ALCIDON, LA MARQUISE, ALIS, CASCARET.

LE MARQUIS.

BOn jour, Marquis.

CLÉANTE.

Bon jour, la plaisante manière!
Te moques-tu?

LE MARQUIS.

Morbleu! c'est du ton de Molière.
Te moques-tu, toi-même, approche, approche-toi.
Madame, que voilà, disputoit contre moi,
Et blâme l'*In-promptu*.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse;
Si c'est son sentiment.

LE MARQUIS.

Maugrébleu de sa face!
Je lui veux faire avoir; mais elle est sur ce point.

ALCIDON.

Pour moi, de ce refus je ne la blâme point.
Ce seroit assez mal fonder son espérance.

CLÉANTE.

Une chose à mon sens choque la bienséance,
Touchant ce grand auteur; c'est de voir que par-tout
A se faire louer lui-même il se résout;
Car la Marquise, enfin, fait son panégyrique
Dedans son *In-promptu*, comme dans sa critique;
Cette prude est suspecte, & je crois ce défaut

LE MARQUIS.

Point : c'eſt pour faire voir qu'il ſçait bien ce qu'il vaut.

ALCIDON.

Qu'il prenne garde à lui, Marquis ; car je t'annonce
Qu'avant qu'il ſoit deux jours on jouera la réponſe,
Qu'il y ſera daubé, mais daubé finement ;
Et tu peux l'avertir d'y ſonger promptement.

LE MARQUIS.

Oui, l'on dit que, pendant que la noiſe redouble ;
Un certain Montfleury veut pêcher en eau trouble,
Et qu'il s'en veut mêler.

CLÉANTE.

Et que ſera Bourſaut ?

LE MARQUIS.

J'ignore la raiſon qui l'a mis en défaut :
Mais le premier venu pourra prendre ſa place ;
Car on ne penſe pas pour cela qu'il la faſſe.
Ce ne ſera pas lui, cela ſera donc beau ?

CLÉANTE.

On dit que le deſſein en eſt aſſez nouveau ;
Enfin, l'on y travaille, & j'en ſçais bien le titre ;
Et l'on doit finement deſſus certain chapitre.....

LE MARQUIS.

Hé, mon Dieu ! notre ami, ne te tourmente point.
Bien hupé qui pourra l'attrapper ſur ce point.
Qu'à leur gré ces meſſieurs ſatyriſent Molière,
Qu'ils blâment ſon récit, ſon port & ſa manière ;
Il ne répondra plus ; car il veut que le temps....

ALCIDON.

Je le crois, il n'a plus d'*In-promptu* de trois ans ;
Mais s'il en avoit un....

SCÈNE DERNIÈRE.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, CLEANTE, ALCIDON, ALIS, CASCARET, LÉANDRE.

LA MARQUISE, *appercevant Léandre.*

Monsieur, & mon affaire?

LÉANDRE.

Madame, elle est jugée.

LA MARQUISE.

Et de quelle manière?

LÉANDRE.

Hors de cours, sans dépens.

LA MARQUISE.

Je gagne mon procès?

LÉANDRE.

Assurément, Madame.

LA MARQUISE.

O dieu! l'heureux succès!

LE MARQUIS.

Il faut nous divertir toute cette journée,
Puis après vous pourrez songer à l'hyménée.

LA MARQUISE.

Mais l'on peut s'en aller.

LE MARQUIS.

Nous vous suivons aussi.

LA MARQUISE.

Sortons; nous n'avons plus aucune affaire ici.

Fin du Tome premier.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1875
M64
1776
t.1

Montfleury, Antoine Jacob
Theatre de Messieurs
de Montfleury